

# Pierre Salama

## Sur la valeur

---

*Le problème de la valeur, c'est, en fait, celui de l'exploitation ou de la non-exploitation des travailleurs*  
*Préalable nécessaire pour opérer l'« anatomie » de la société bourgeoise : l'étude de la loi de la valeur* § *L'*  
*démarche des économistes bourgeois* § *Critique interne*  
*critique externe de la conception économiste bourgeoise*  
*de la loi de la valeur* § *L'analyse des fondements ricardien*  
*des critiques actuelles de la conception marxiste de la loi*  
*de la valeur* § *Une autre conception permet de comprendre*  
*le processus contradictoire de l'accumulation du capital*

---

M / petite collection maspero

DU MÊME AUTEUR  
chez le même éditeur

*Le procès de « sous-développement », 1972.*

En collaboration avec Jacques Valier :  
*Une introduction à l'économie politique, 1973.*

Pierre Salama

# Sur la valeur

Eléments pour une critique

François MASPERO  
1, place Paul-Painlevé  
PARIS V<sup>e</sup>  
1979

HB203. S263 1979

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le centre de gravité des conflits sociaux était passé de l'antagonisme entre capitalistes et propriétaires terriens à l'opposition entre travailleurs et capitalistes. La peur et même l'horreur suscitées par l'œuvre de Marx furent exacerbées dans toute l'Europe par la Commune de Paris (1871). Les doctrines suggérant l'existence de conflits furent dès lors indésirables. Les théories qui éloignaient l'attention de l'antagonisme entre les classes sociales reçurent un accueil prédisposé.

J. EATWELL, J. ROBINSON  
*L'Economique moderne*,  
Ediscience, 1974,  
p. 46.

Le marxisme est peut-être trop valable pour qu'on le laisse aux marxistes. Il fournit un prisme critique à travers lequel les économistes du courant dominant peuvent, à leur propre bénéfice, examiner leurs analyses.

P.A. SAMUELSON,  
*Economics :  
Winds of Change.  
Evolution  
of Economic Doctrine*,  
McGraw Hill,  
New York, 1973,  
p. 866.

Thomas J. Bata Library  
TRENT UNIVERSITY  
PETRIE BLDG. ONTARIO

# Introduction générale

*« Marx... dans un cours d'analyse économique, vous n'y pensez pas, c'est un philosophe... »  
« Marx... en philo, pas possible, c'est un économiste... la preuve, il a écrit Le Capital. » Toujours entre deux universités, Marx n'était nulle part, sauf lorsque quelque obstiné — montré du doigt — tentait de l'y faire pénétrer. Quand, quelquefois, on concédait d'en parler, c'était en général pour dire soit : « La théorie de la valeur-travail est morte et enterrée... la preuve ? c'est Schumpeter qui l'a dit », soit : « Marx ? vous prenez un peu de Ricardo, un peu de Hegel et hop ! »*

*Ouvrez un manuel de première ou de seconde année. Dans la plupart, l'analyse marxiste est absente, et pourtant on y parle de valeur, de prix, de monnaie, de chômage, etc. Marx rayé. Ici, on s'occupe de Science, on y forge des homo economicus, on abolit les classes sociales, on recherche les conditions de l'équilibre, quelquefois on déduit celles de l'équilibre général. Bref tout est mécanique superbe, mais d'exploitation ? nulle part ! Normal, c'est de la politique, et la Science, bien sûr, parée de sa neutralité, doit se hisser au-dessus de ces intérêts contingents, voire mesquins, mais néanmoins source de tant de déséquilibres. On crée artificiellement une société idéale dans laquelle les individus, qu'ils soient travailleurs ou entrepreneurs, sont égaux, maîtres de leur choix et de leur destin. On en déduit une politique économique pour faire plier la réalité rebelle, la faire correspondre à cette société*

idéale dans laquelle chacun est satisfait au mieux... Que cela ait pour conséquence concrète de préconiser la limitation du droit syndical (J. Rueff dans les années 1920-1930) ou de souhaiter que les syndicats soient des partenaires responsables (discours de Jacques Chirac) n'est que déduction logique. Y voir de la politique serait être mal intentionné.

Mais voilà, Marx, chassé par la porte, revient par la fenêtre. Serait-ce que des esprits éclairés auraient compris que les théories qu'ils enseignaient jusqu'à présent n'étaient guère cohérentes, que le système keynésien avait ses limites ? Ou plutôt ne serait-ce pas que le marxisme s'impose du dehors, à partir des luttes et des usines occupées, de la crise du capitalisme et de ses valeurs ?

Le danger est grand ! Les deux citations que nous avons mises en exergue le prouvent. Puisque Marx s'impose, acceptons-le, mais dénaturons-le. Otons-lui son aspect « idéologique », faisons-en un homme de science aseptisé, au-delà de toute passion...

L'objet de ce travail est de fournir quelques éléments de critique sur ce qui constitue la pierre angulaire de toute théorie économique : la valeur.

La première partie sera consacrée aux théories néo-classiques. Nous présenterons l'intégralité de la démarche de ces économistes, non par plaisir, mais parce qu'elle se présente souvent de manière fragmentée, partielle. Nous montrerons ainsi qu'un raisonnement apparemment anodin — comme la détermination du prix par un marché — conduit à la négation de l'exploitation. Bien qu'en crise, cette théorie est aujourd'hui dominante. C'est pourquoi nous exposerons sa critique interne. Puis, « ayant joué le jeu », nous montrerons que l'incohérence interne de ces théo-

ries provient du caractère inacceptable de ses hypothèses et de sa démarche.

La seconde partie sera consacrée aux théories ricardiennes et marxistes. Plus précisément nous montrerons sur quels fondements se base la tentative récente de « séculariser l'économie politique marxiste ». La critique de l'interprétation néo-ricardienne de Marx nous conduira à une analyse détaillée du problème de la transformation des valeurs en prix de production. Nous montrerons ainsi que l'étude des prix de production permet d'entreprendre « l'anatomie de la société bourgeoise ». Loin d'être aseptisée, l'analyse marxiste révèle ainsi sa force. Parce que arme pour l'action, elle est critique de l'économie politique.





L'approche néo-classique



# Introduction

La théorie néo-classique repose sur des bases simples, évidentes à première vue. C'est ce qui fait sa force.

L'individu, ses choix, ses décisions constituent la pierre angulaire de l'analyse néo-classique. D'un côté, il connaît ses besoins, de l'autre les prix et son revenu sont pour lui une donnée. Muni de ce couple, il choisit de manière optimale. En ce sens, on peut dire qu'il est *maître* de ses décisions.

L'individu ne constitue qu'une infime partie de la société. Celle-ci est composée de l'ensemble de ces individus, pris un par un. Ces individus sont tous égaux et rationnels, qu'ils soient travailleurs ou entrepreneurs. L'action rationnelle de *l'ensemble* de ces individus fait que les prix se déterminent au niveau du marché. Le marché est *souverain*. L'individu, parce que quantité infinitésimale, ne peut que s'adapter à lui. Il est donc *esclave* de ce marché.

Maître et esclave, l'individu constitue la base du raisonnement néo-classique. Ce qui le caractérise est sa capacité de choisir librement. Si les individus peuvent agir librement, le système dans lequel nous vivons est le meilleur. Il ne peut donc s'agir de renverser ce système. Il suffit de l'améliorer en rendant aux hommes — ou à certains d'entre eux — leur liberté, si jamais celle-ci leur avait été ôtée.

Les conclusions sont importantes : les prix sont déterminés par le marché, il ne peut y avoir d'exploitation du « travail » si... les hommes peuvent exercer leur libre arbitre. Qu'un seul refuse le libre choix aux autres, exerce un pouvoir de domination, tente de détourner les lois du marché à son profit, et l'ensemble des individus, pris un à un (la « société »), ne peut atteindre le maximum de satisfaction.

Nous allons présenter les hypothèses et la démarche qui permettent de telles conclusions. Dans un premier temps, nous allons accepter l'ensemble des hypothèses. Nous relierons entre eux les fragments de l'analyse néo-classique qui, pris un à un, semblent bien anodins. Nous allons opérer cette construction d'ensemble parce que les manuels se gardent bien souvent de le faire<sup>1</sup>.

Dans un deuxième temps, nous montrerons que, même en acceptant les hypothèses de départ des néo-classiques, le raisonnement est *incohérent* et que, pour qu'il ne le soit pas, il faudrait considérer une économie à un seul bien, c'est-à-dire la négation même du choix que précisément les néo-classiques mettent en avant avec tant d'acharnement.

Dans un troisième temps, nous critiquerons les hypothèses explicites et surtout implicites qui sont faites. Nous montrerons que l'incohérence interne de cette théorie n'est que la conséquence logique du caractère inacceptable de ses hypothèses faussement simplificatrices.

---

1. Qui montre, par exemple, les conséquences de l'analyse du consommateur, du producteur ? Plus précisément, qui montre que ces analyses constituent les jalons de l'analyse néo-classique de la valeur, que celle-ci conduit tout naturellement à la thèse de la non-exploitation ? Il faut bien avouer qu'en règle générale, il faut attendre le doctorat pour percevoir ce type de liaison...

# I. La démarche

La démarche des néo-classiques est à la fois simple et complexe à saisir. Simple parce qu'elle repose sur des hypothèses de départ apparemment évidentes et anodines. Complexe parce que l'intégralité de la démarche est rarement présentée, qu'elle peut varier d'un auteur à l'autre. Pour bien saisir cette démarche, il faut connaître la « philosophie » dont s'inspire ce courant et les hypothèses « simplificatrices » qu'il est conduit à faire.

## Section 1. Philosophie et démarche

La base philosophique du raisonnement est simple. La société est comparée à une vaste *machine* dont les individus seraient les *rouages*. La société est donc composée de l'ensemble de ces individus pris un par un. Elle n'a pas, en elle-même, d'autonomie propre. Son comportement est la résultante des comportements des individus qui la composent<sup>1</sup>. La société est donc la somme de ces individus et rien d'autre. On part des quantités infinitésimales (les individus) pour aller au tout (la société). On part donc de l'individu, dont on étudie le comportement.

L'individu est placé devant une série de biens.

---

1. Une image peut éclairer ce point de vue : une foule est composée d'une multitude d'individus. Il n'y a pas d'effet de foule lors d'une manifestation. Le comportement de la foule est le comportement agrégé de chaque individu.

Ces biens sont en quantité limitée. Ils sont donc plus ou moins rares. Cet individu a des *besoins*. Ces besoins sont *naturels*. De ce fait, *avant même* de connaître les prix des marchandises, son revenu, il pourra dire quelle satisfaction lui procurerait la consommation de tel ou tel bien en quantité plus ou moins importante. Il peut exercer ces estimations indépendamment de la connaissance des prix et de son revenu, parce qu'il obéit à des besoins naturels, innés. Il pourra ainsi dire que manger 1 kg de pain lui procurerait une « utilité totale » (une satisfaction) de 9, mais qu'en manger 1,5 kg lui procurerait une utilité de 10, qu'enfin la consommation de 2 kg de pain lui procurerait une utilité totale de 10,5. L'évolution de l'utilité totale (9 — 10 — 10,5) montre que, plus il consomme de pain, moins il a d'appétit. On dit alors que « l'intensité d'un plaisir qui se prolonge décroît et finit par s'éteindre au point de satiété » (loi de Gossen). L'utilité totale croît donc, mais de manière décroissante. Il s'agit là d'une loi essentielle<sup>2</sup>.

Les individus sont en effet supposés se référer à elle pour opérer leur choix. Ce qui importe à l'individu, ce n'est pas tant l'utilité totale que lui procurerait la consommation de telle quantité d'un bien, mais l'accroissement de satisfaction qu'il comparera à un accroissement de satisfaction que lui procure la consommation

---

2. Cette loi semble découler de l'évidence même. Cependant, sans vouloir encore critiquer ni la philosophie de cette école, ni les hypothèses, remarquons la relativité de cette loi en citant le proverbe bien connu : « L'appétit vient en mangeant. » Ce proverbe ne saurait trouver un champ d'étude dans l'analyse néo-classique, puisque cette dernière s'occupe des individus « normaux » et exclut les individus qui, parce que affamés, pourraient trouver un plaisir croissant à un taux croissant, au moins au début, dans l'acte de consommer.

d'une unité supplémentaire. C'est cet accroissement de satisfaction qu'il comparera à un accroissement de satisfaction que lui procurerait la consommation d'une unité supplémentaire *d'un autre bien*. *L'individu raisonne donc à la marge*. Il compare les *utilités marginales* que lui procure la consommation de tel ou tel bien. C'est un des éléments qui commandera son choix. Prenons un exemple :

### Pain

$$\begin{aligned} (1,5 \text{ kg} - 1 \text{ kg}) &= 0,5 \text{ kg} \rightarrow \text{U.M.} = 10 - 9 = 1 \\ (2 \text{ kg} - 1,5 \text{ kg}) &= 0,5 \text{ kg} \rightarrow \text{U.M.} = 10,5 - 10 = 0,5 \end{aligned}$$

### Tissu

$$\begin{aligned} (3 \text{ m} - 2 \text{ m}) &= 1 \text{ m} \longrightarrow \text{U.M.} = 0,8 \\ (4 \text{ m} - 3 \text{ m}) &= 1 \text{ m} \longrightarrow \text{U.M.} = 0,5 \end{aligned}$$

La consommation de 2 kg de pain lui procure une satisfaction supérieure de 0,5 par rapport à celle qu'il aurait eue s'il n'avait consommé qu'un kilo et demi. L'utilité marginale est donc de 0,5. Elle équivaut à l'utilité marginale que lui procure la consommation de 4 m de tissu. L'évolution des deux utilités marginales (celle du pain et celle du tissu) sera importante lors du choix.

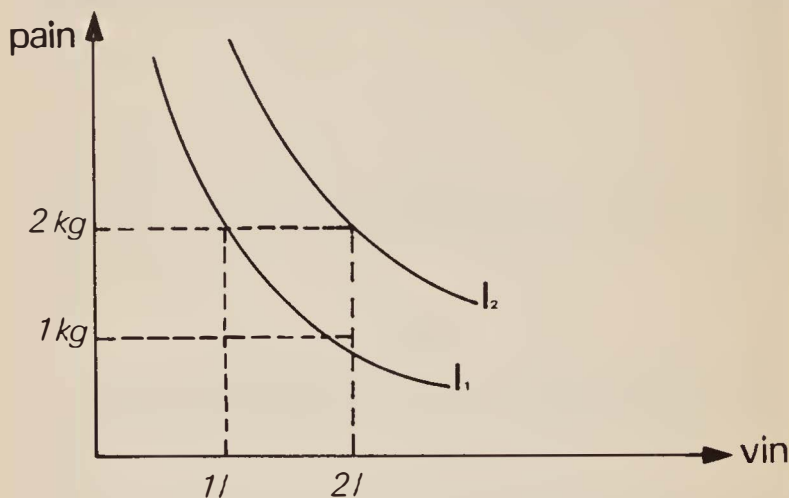
L'individu obéit donc à un hédonisme parfait. Il calcule au mieux ses plaisirs<sup>3</sup>. Mais il peut lui être difficile de mesurer ses besoins. C'est pourquoi l'analyse néo-classique a généralement adopté l'idée selon laquelle, si l'individu ne pouvait mesurer ses plaisirs, il pouvait néanmoins

---

3. D'où l'expression de Jevons : l'arithmétique des plaisirs...



les ordonner, dire par exemple si la combinaison de deux marchandises (ou plus) en telle ou telle quantité lui procurerait une satisfaction semblable, supérieure ou inférieure à telle ou telle combinaison de ces deux marchandises. On aboutit à la construction de *courbes d'indifférence* :



Un kilo de pain et deux litres de vin donnent la même satisfaction que deux kilos de pain et un litre de vin. L'individu, puisqu'il est rationnel (c'est un *homo economicus* nous a-t-on dit), peut choisir aussi bien la première combinaison que la seconde. Il est indifférent. S'il veut consommer davantage de vin, l'utilité marginale que lui procurera ce surcroît de consommation baissera. Inversement, le fait qu'il consomme moins de pain (pour consommer davantage de vin) fait que l'utilité marginale qu'il retire d'une consommation moindre augmentera<sup>4</sup>. La baisse

4. Le taux de croissance de l'utilité totale est décroissant (utilité marginale décroissante) lorsque la



mateur. Il s'agit donc d'une hypothèse de comportement qui, bien qu'apparemment anodine, est en fait héroïque... L'individu connaît ses besoins *indépendamment* des prix et de son revenu, mais il ne peut encore procéder à un choix. Il lui manque encore certaines données. Nous analyserons son choix dans la section 2. Poursuivons.

L'individu est une quantité infinitésimale. Il est égal à tout autre et ne peut l'influencer. L'individu consommateur de biens a donc *le même comportement* que l'individu entrepreneur<sup>6</sup> et il lui est égal. L'individu entrepreneur consomme des services qui se présentent à lui. Il a donc le choix entre consommer telle ou telle quantité de travail et telle quantité de capital. Travail, capital constituent des marchandises. Mais ces marchandises sont particulières. Elles participent à la création d'autres marchandises. Ce sont donc des *facteurs de production*.

De même que la connaissance des utilités marginales des biens de consommation est importante pour l'individu consommateur, de même celle des facteurs de production l'est pour l'individu entrepreneur. L'utilité marginale que procure la consommation de telle quantité de facteur de production s'appelle *la productivité marginale*. L'individu entrepreneur construit donc des *courbes d'iso-produit* qui sont le pendant des courbes d'indifférence de l'indi-

---

6. S'agissant de l'entrepreneur et de l'entreprise, Hicks écrit : « il convient cependant de passer le sujet en revue afin de faire ressortir le parallélisme qui existe entre le cas de l'entreprise et celui de l'individu. Car c'est grâce à ce parallélisme que nous allons pouvoir présenter les lois qui régissent l'attitude de l'entreprise sur le marché, sous une forme analogue à celle que nous avons déjà adoptée dans le cas de l'individu. Nous pouvons enfin étendre la théorie de l'échange à la question de la production. » (HICKS, *Valeur et Capital*, Dunod, p. 69.)

vidu consommateur. Ces courbes montrent — comme les courbes d'indifférence — les combinaisons diverses de facteurs de production qui lui procurent la même quantité de produit, c'est-à-dire de satisfaction. L'entrepreneur est indifférent dans le choix comme peut l'être le consommateur. Il obéit aux mêmes règles.

## Section 2. La démarche proprement dite

Munis de ces hypothèses et de leur soubassement philosophique, nous pouvons maintenant analyser la démarche des néo-classiques. Pour bien comprendre cette démarche, il faut constamment avoir à l'esprit l'objectif fixé :

— montrer que les prix sont des *indicateurs* de rareté, c'est-à-dire que le prix est déterminé par l'utilité marginale (ou la productivité marginale) ;

— que, lorsque tel est le cas, nous sommes dans le meilleur des mondes possibles, qu'il ne peut y avoir d'exploitation.

*Le raisonnement se fait en trois étapes :*

*Première étape* : on reste au niveau de l'individu et on établit la relation *Prix*  $\longrightarrow$  *Demande*. En d'autres termes, on construit la courbe de demande dite théorique.

— *Deuxième étape* : on passe au niveau de la société, c'est-à-dire de l'ensemble des individus. On établit alors la relation *Demande*  $\longrightarrow$  *Prix*. On montre ainsi comment *s'établissent* les prix. On établit ainsi la loi de la valeur utilité.

— *Troisième étape* : on généralise les résul-

tats obtenus à la détermination des prix des facteurs de production. Leurs prix sont déterminés par la productivité marginale. Il ne peut y avoir d'exploitation s'il y a équilibre. L'équilibre est donc à rechercher. Les conditions pour qu'il existe doivent donc être respectées.

1. Première étape : établissement de la relation

P —————> D

A. ON SE DONNE UN ÉQUILIBRE

On se donne les besoins. Nous avons vu quelle hypothèse cela impliquait (besoins naturels, éternels). On déduit l'ensemble des courbes d'indifférence (carte d'indifférence) pour deux biens x et y.

On se donne les prix ( $P_x$ ,  $P_y$ ) et le revenu ( $R$ ) disponible du consommateur individu. Cela permet d'établir la droite de budget. Cette droite de budget s'écrit :  $R = xP_x + yP_y$  ou encore :

$$y = \frac{-xP_x}{P_y} + \frac{R}{P_y}$$

Cette droite coupe des courbes d'indifférence. Comme il y a une infinité de courbes, elle en coupe certaines et d'autres non. D'où on peut déduire qu'il existe une courbe qui sera *tangente* à la droite de budget. Ce point de tangence est extrêmement important. Il exprime le lieu où l'individu, compte tenu d'un côté de ses besoins, de l'autre des prix et de ses ressources, est au maximum satisfait. C'est un *point d'équilibre* et c'est le plus élevé auquel il peut accéder, compte

tenu des contraintes précitées. En ce point, l'individu rationnel est *satisfait*.

Ce point d'équilibre a une propriété très importante. On sait en effet que la tangente à une courbe d'indifférence quelconque exprime l'opposé du taux

$$\text{marginal de substitution TMS} = \frac{-dy}{dx} = \frac{UM_x}{UM_y}$$

Or on sait maintenant que la pente de cette tangente est aussi égale à  $\frac{-P_x}{P_y}$ . D'où :

$$\frac{UM_x}{UM_y} = \frac{P_x}{P_y} \text{ (en valeur absolue)}$$

et  $\frac{UM_x}{P_x} = \frac{UM_y}{P_y}$  qu'on peut élargir à *n* marchandises.

D'où une loi extrêmement importante pour l'analyse néo-classique : *à l'équilibre, les utilités marginales des différentes marchandises pondérées par leurs prix sont toutes égales entre elles.*

On peut établir exactement le même raisonnement pour l'entrepreneur producteur. L'entrepreneur a face à lui l'ensemble des courbes d'iso-produits. Chaque courbe exprime les diverses (infinies) possibilités de combinaison de facteurs de production pour obtenir une quantité déterminée de produits. On introduit les prix de location des facteurs de production<sup>7</sup> et les ressour-

---

7. L'entrepreneur est un atome. Il ne peut donc acheter le travail, sinon il serait dans une position dominante par

ces de l'entrepreneur. Par le même raisonnement, on obtient l'équilibre du producteur tel que les productivités marginales pondérées par les prix soient toutes égales entre elles :

$$\frac{PMA}{PA} = \frac{PMB}{PB}$$

qu'on peut élargir à  $n$  facteurs de production.

Rien d'étonnant à cela puisque, encore une fois, tous les individus sont égaux, qu'ils soient producteurs ou consommateurs, et obéissent au même comportement : *choisir en maximisant leur satisfaction.*

## B. ON PERTURBE CET ÉQUILIBRE

La démarche consiste à perturber cet équilibre. Le prix ou/et le revenu change. Pourquoi ? Peu importe. On suppose qu'une des données se modifie. Quel est l'enjeu ? Voir *comment* on passe *d'un équilibre à l'autre.* On analyse les *conditions* de passage de cet équilibre perturbé au nouvel équilibre. On met ainsi en lumière deux effets : un effet de *revenu* et un effet de *substitution.* Une baisse de prix a ainsi conduit à un nouvel équilibre—grâce au jeu *combiné* de ces deux effets qu'il faut pourtant distinguer.

— D'un côté, la baisse de prix de X améliore le pouvoir d'achat (effet Revenu) et conduit vraisemblablement à acheter plus de X et plus de Y (sauf exception : les biens *inférieurs* pour les-

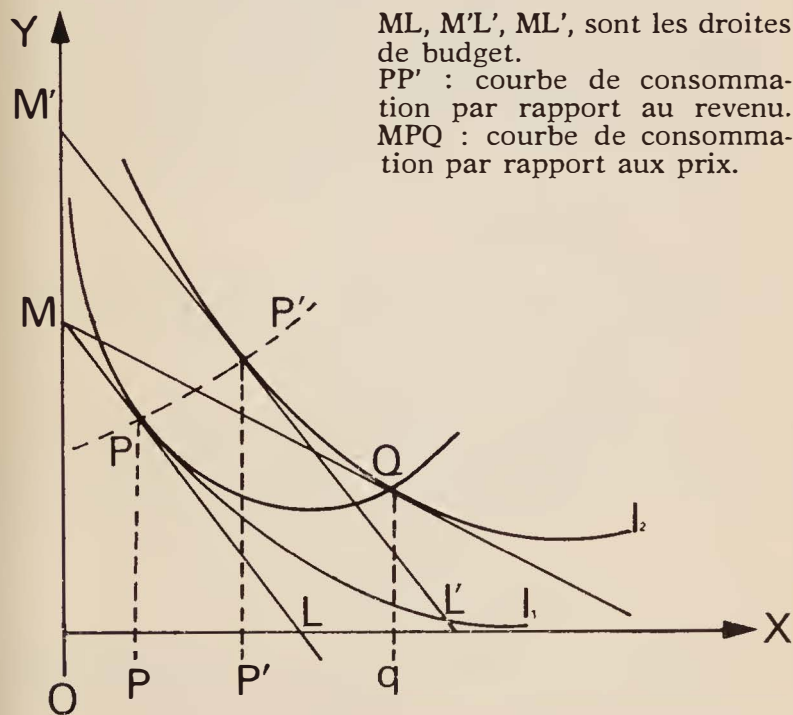
---

rapport au travailleur. Il ne possède donc pas de facteurs de production. Il les loue. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point difficile par la suite.

quels la demande baisse lorsque le pouvoir d'achat croît, par exemple la margarine).

Si  $P$  est le point d'équilibre initial, la baisse du prix de  $X$  conduit à un déplacement parallèle de la droite de budget, suscite un effet revenu tel que l'individu augmentera sa consommation de  $Op$  à  $Op'$ .

— D'un autre côté, cette même baisse du prix de  $X$  conduit à *préférer*  $X$  à  $Y$ , puisque  $Y$  est devenu plus cher relativement à  $X$  (effet de substitution). La droite de budget se déplace vers la droite puisqu'on peut acheter une quantité supérieure de  $X$  avec le même revenu. L'individu achètera  $Oq$  au lieu de  $Op$ .



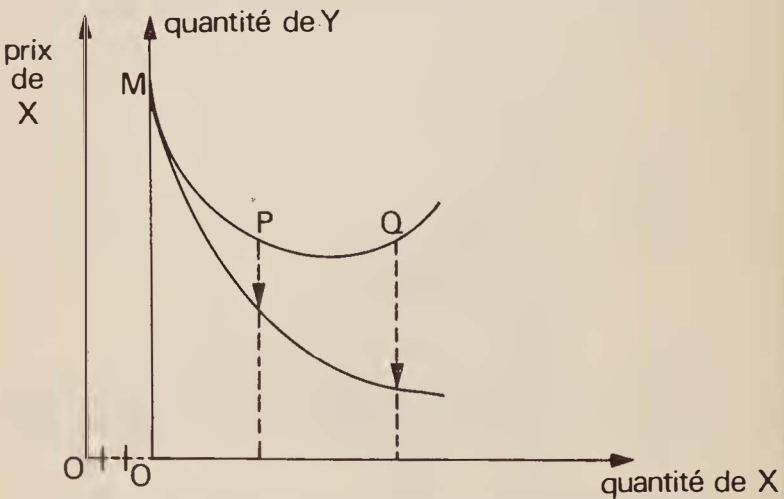
$ML, M'L', ML'$ , sont les droites de budget.  
 $PP'$  : courbe de consommation par rapport au revenu.  
 $MPQ$  : courbe de consommation par rapport aux prix.

8. Sauf dans le cas où  $X$  est complémentaire à  $Y$ .



L'effet total est la somme des deux effets, tant pour X que pour Y. Le nouveau point d'équilibre est Q, situé sur une courbe d'indifférence supérieure. On pourrait penser qu'il est inutile de distinguer les deux effets, puisque le point d'équilibre final est ici obtenu en considérant seulement l'effet de substitution. Ce serait une erreur. Les deux effets peuvent aller en sens contraire, comme nous le montrerons. Il importe donc de les distinguer. Le schéma est donc le suivant : P (équilibre perturbé)  $\longrightarrow$  P'  $\longrightarrow$  Q (équilibre final). *La courbe MPQ est un sentier d'équilibre*, puisqu'elle est le lieu où se situent tous les points d'équilibre lorsque  $P_x$  se modifie.

Arrivés au nouvel équilibre, on le perturbe à nouveau.  $P_x$  continue à baisser. Cela nous permet d'établir la courbe MPQ reliant les différents points d'équilibre successifs. Cette courbe a une propriété intéressante. On peut *dérivée*



d'elle la courbe théorique de demande du produit X par rapport aux prix. En effet, chaque point de cette courbe satisfait à la relation que nous avons définie :  $\text{tg } \alpha = \frac{- P_x}{P_y} = \frac{- dy}{dx}$ .

Comme  $P_y$  est constant, que  $\frac{- P_x}{P_y}$  représente la

pende de la tangente aux courbes d'indifférence, on déduit facilement la variation que connaît  $P_x$  lorsque la quantité  $x$  croît. Nous avons  $dx \uparrow \Rightarrow \text{tg } \alpha \Rightarrow \text{tg } \alpha' \Rightarrow P_x \downarrow$ . Nous avons ainsi établi une courbe de demande. Celle-ci découle des propriétés de l'équilibre du consommateur. Il s'agit donc d'une courbe théorique, décroissante. Elle diffère d'une courbe obtenue statistiquement, dans la mesure où elle n'est pas construite à partir d'observations statistiques, mais se déduit de la succession de points d'équilibre et a pour origine la carte d'indifférence.

## 2. Deuxième étape : établissement de la relation $D \longrightarrow P$ , ou loi de la valeur proprement dite

Nous avons établi la courbe de demande d'un individu pour un bien X. Nous pouvons faire de même pour tous les autres biens Y, Z... ou facteurs de production A, B, C...

### A. CONSTRUCTION DE LA COURBE DE DEMANDE DU MARCHÉ

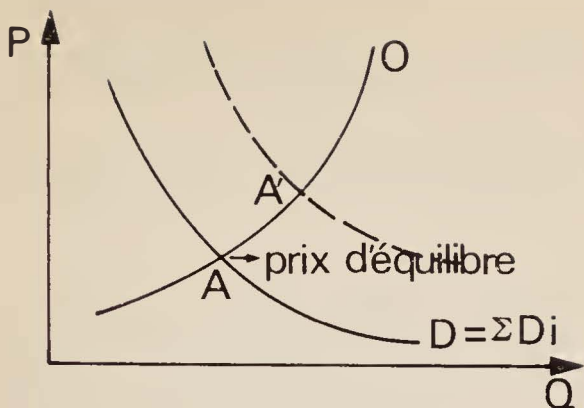
On agrège les courbes de demande individuelle pour le bien X. Nous avons vu que cela était possible, puisqu'on considérait que la société

était composée de la sommation des individus. On obtient donc une courbe de demande totale pour le bien X. C'est-à-dire *la courbe de demande du marché de X. C'est à ce niveau, et à ce niveau seulement, que le prix est déterminé.*

Au niveau de l'individu, le prix était une *donnée* qu'il ne pouvait modifier, étant un simple atome. Bien que l'individu soit situé *au cœur* de l'analyse néo-classique, bien que ce soit lui qui choisisse et qui décide, il ne peut le faire que par rapport à un ensemble de variables qui lui sont données. Il ne peut agir sur elles. C'est le marché par contre qui *synthétise* l'ensemble des volontés puisque c'est à son niveau que les courbes de demande individuelles sont agrégées. De ce fait, le marché sera *souverain*. L'individu se pliera à sa décision, le prix, qui lui apparaît comme une donnée. C'est au niveau du marché que se *fixera le prix*. C'est donc là qu'œuvrera la théorie de la valeur-utilité, le prix devenant, puisque déterminé et non plus donné, un *indicateur de rareté*. Un *prix très élevé* signifie que le bien est rare, ce faisant très utile, et inversement peu consommé (puisque très cher) et qu'il est de ce fait doté d'une *utilité marginale très élevée*.

Le MARCHÉ est donc souverain. Si la demande s'accroît (par rapport à l'offre), le prix s'élève (la courbe de demande se déplace vers le haut). Le prix d'équilibre passe de A à A'. Le prix est donc bien déterminé par la demande, non pas d'un individu, mais de l'ensemble des individus. Nous avons alors la relation inverse :

Demande —————> Prix
---------------------

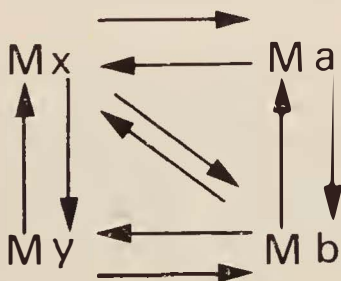


## B. INTERDÉPENDANCE DES MARCHÉS

En rester là serait cependant largement insuffisant et même partiellement faux. L'individu est en effet continuellement placé devant des *choix* à effectuer. Lorsqu'il maximise son utilité, il le fait par rapport à un *ensemble* de biens. Acheter plus de X peut signifier par exemple acheter moins de Y. Nous l'avons vu lorsque nous avons évoqué les effets revenu et de substitution. Dès lors, l'idée de choix implique nécessairement l'existence de plusieurs biens et donc de *plusieurs* marchés en contact.

Les marchés de X, Y, Z... A, B, C... sont nécessairement *interdépendants*. Cette interdépendance n'est que le résultat de l'idée de choix et de décision individuelle, base de l'analyse néo-classique.

Nous aurons donc :



Nous devons à présent distinguer deux cas :

— celui où n'existe qu'un équilibre des échanges ;

— celui où l'on considère que les biens offerts sont produits.

a) *Equilibre des échanges* : on suppose, dans ce cas ultra-simple, que chaque individu possède au départ (avant tout échange) un *patrimoine* constitué d'une série de biens. On ne produit pas ces biens. Ils existent. Il n'existe donc pas d'activité de production et, de ce fait, pas de marché des facteurs de production. Les quantités des différents biens sont donc données.

Chaque individu décide de *troquer* ce qu'il possède contre ce qu'il n'a pas — mais qu'il désire — et rentre de ce fait en contact avec un autre individu qui désire faire l'opération inverse. On peut dès lors considérer que l'offre de l'un constitue la demande de l'autre, et inversement. Le prix est déterminé sur le marché souverain par l'intersection de l'offre et de la demande avec la particularité suivante : l'offre n'est qu'une *demande réciproque, indépendante* de la demande, puisque émise par un autre individu (dont les décisions sont indépendantes des autres individus). Dès lors, on peut dire que le prix est déterminé exclusivement par les courbes de demande (la demande et la demande réciproque).

Nous avons donc la relation  $D \longrightarrow P$ .

Le prix est alors un indicateur de rareté. Ce qui est vrai pour un marché l'est pour l'ensemble des marchés. Les marchés interdépendants sont donc souverains. L'échange est un troc. Chaque bien est exprimé en fonction d'un autre bien. Plus précisément le prix d'un bien est don-

né par rapport au prix d'un autre. C'est la conséquence de l'idée fondamentale de choix mise en avant par les néo-classiques. Les prix sont donc des *prix relatifs* : le prix de X par rapport à celui de Y qu'on écrit  $P_x/y$ . Lorsqu'on cherche immédiatement les prix de l'ensemble des biens sur l'ensemble des marchés, il faut prendre un bien dont le prix servira de repère. On pourra ainsi exprimer les prix des autres marchandises en fonction de ce prix repère. La marchandise qui servira de repère se nommera *numéraire* (N) et son prix sera par hypothèse égal à 1. Cette marchandise peut être absolument quelconque. Mais il en faut une pour qu'on puisse passer du *troc* entre deux individus à un *troc généralisé*. Parce qu'il s'agit de troc, *le numéraire n'est pas de la monnaie*. L'équilibre est un équilibre *réel* et non *monétaire*. Les individus troquent telle quantité de bien X contre telle quantité de bien Y. La relation est  $X \longleftrightarrow Y$ , le prix sera soit  $P_x/y$ . soit, si on s'intéresse à la détermination simultanée de tous les prix sur l'ensemble des marchés interdépendants :  $P_x/N$ ,  $P_y/N$ , etc., avec  $N = 1$ . Nous sommes en présence d'un équilibre général lorsque *l'ensemble* des individus est satisfait, heureux, équilibre qui s'exprime en termes *réels* (une marchandise par rapport à une autre).

Les prix relatifs sont donc des indicateurs de rareté. Ils sont déterminés par la demande (utilité marginale).

b) *Introduction d'une activité de production* : les marchandises sont partiellement données (patrimoine de l'individu), partiellement produites. L'existence d'une activité de production introduit l'entrepreneur qui, comme tout individu, a un comportement visant à maximiser l'utilité

qu'il retire de son activité, ici le profit. Les quantités de biens de consommation ne sont donc plus des données, celles des facteurs de production le sont. Dans la mesure où, comme nous l'avons vu, l'activité du producteur-entrepreneur obéit rigoureusement aux mêmes *règles* que l'activité de l'individu-consommateur, nous aurons une détermination des prix semblable. *Mais* le fait nouveau est qu'il existe désormais une *courbe d'offre* : l'offre des entrepreneurs résulte de l'activité de production, c'est-à-dire de la combinaison des divers facteurs de production (coefficients techniques).

Cette offre se présente sur un marché face à une demande. Bien qu'indépendante de la demande, elle *n'est plus* une courbe de demande réciproque. Le prix est donc déterminé, semble-t-il, *par la demande et par l'offre*. Quand on se situe immédiatement au niveau de la société, c'est-à-dire de l'ensemble des individus, et donc des marchés X, Y, Z... A, B, C... interdépendants, on obtient un modèle, dans lequel les demandes *individuelles* des biens, les quantités produites et leur prix (sauf celui du numéraire égal à 1) sont des inconnues. La résolution de ce modèle permet de *déterminer ces prix d'équilibre*. (Pour être plus exact, il faudrait ajouter que, bien qu'il y ait autant d'inconnues que d'équations, on ne peut certifier que les prix obtenus correspondent à *une seule* situation d'équilibre.)

La satisfaction de chaque individu, consommateur ou producteur, est alors maximale.

Reste cependant que les prix semblent déterminés également par l'offre. Sans entrer dans les détails inutiles pour l'instant, disons que la courbe d'offre sur un marché correspond à l'agrégation de l'ensemble des courbes de coûts marginaux des entreprises produisant le bien en question

vendu sur le marché. Y sont donc intégrés les coefficients techniques de production (combinaison des facteurs de production) qu'on peut supposer fixes ou non. *Cependant*, la courbe d'offre ne joue pas exactement le même rôle que la courbe de demande, même si c'est au niveau de l'intersection de ces deux courbes que se fixe le prix d'équilibre. En d'autres termes, il n'y a pas symétrie. « Mais si, ensuite, ces individus, ayant trouvé dans l'île les services producteurs nécessaires, procédaient à la fabrication de ces mêmes marchandises et apportaient leurs produits sur le marché, les marchandises dont le prix de vente excéderait le prix de revient se multiplieraient, et celles dont le prix de revient excéderait le prix de vente se raréfieraient jusqu'à ce que l'égalité du prix de vente et du prix de revient se fût rétablie. Voilà le problème de la production et *comment la considération des frais de production détermine la quantité et non le prix*. »

La concurrence pure et parfaite (concept que nous définirons par la suite) aboutit donc à la situation paradoxale où la recherche du maximum de profit (autre que l'intérêt à verser pour rémunérer le capital emprunté) par chaque entrepreneur conduit à la situation d'équilibre où *il n'y a plus de profit*. S'il y avait un profit, cela attirerait des concurrents, *l'offre augmenterait*, ce qui réduirait le prix et donc annulerait le profit. La recherche par chacun du maximum de profit conduit ainsi à une situation d'équilibre où le profit est nul *partout* et où, de ce fait, tout le monde ne peut être qu'heureux (l'existence, a contrario, d'un profit pour un bien ferait que le producteur de ce bien serait certes satisfait, mais que

---

9. WALRAS, *Éléments d'économie politique pure. Appendice*, Pichon, 1926, p. 477 (cité par A. CHAINÉAU, *La Demande d'encaisses monétaires*, Cujas, 1970).



les autres producteurs, s'ils ne pouvaient bénéficier de cette rente, ne seraient pas heureux, et que donc la société dans son ensemble serait dans une situation non optimale). *L'offre*, dans ces conditions (conditions discutables mais que nous ne critiquerons pas pour l'instant), n'agit que sur les quantités qui, parce qu'une demande existe, font varier les prix. *Les prix d'équilibre sont donc déterminés fondamentalement par la demande* (l'utilité marginale ou la productivité marginale), cet équilibre signifie *simultanément* que les quantités produites sont telles qu'il n'y a de profit dans aucune entreprise, donc que les coûts marginaux sont égaux aux coûts moyens minimum.

Ainsi, même dans ce cas plus complexe où existent des obstacles dus aux coûts, *le prix d'équilibre est déterminé fondamentalement par la demande. Il est un indicateur de rareté.*

Ainsi

Demande —————> Prix
---------------------

### C. EQUILIBRE PERTURBÉ ET RÔLE DE LA LOI DE LA VALEUR

Nous avons montré comment on passait de l'équilibre d'un individu à l'équilibre général, qu'il y ait ou non activité de production. Nous avons ainsi montré comment les prix étaient déterminés et, de ce fait, mis en relief le sens profond de la théorie subjective de la valeur. Dire que le prix est déterminé par l'utilité marginale, c'est présupposer que le comportement de l'individu est de maximiser son utilité (ou profit),

ensuite qu'il peut le faire en procédant à des *choix* (ou encore, comme on dit, à des allocations optimales); enfin que le résultat *final* est que l'ensemble des individus est au mieux satisfait parce que chacun l'est.

Mais en rester là ne suffit pas. Il faut montrer comment, si cet équilibre est *perturbé*, on retourne — sous certaines conditions — à l'équilibre. *Il faut montrer que retourner à l'équilibre implique que la loi de la valeur subjective puisse jouer pleinement*. C'est ce que nous allons faire rapidement.

« Pour que l'équilibre soit stable, il faut qu'un léger mouvement à partir de la position d'équilibre fasse intervenir *d'autres forces*, qui tendront à *rétablir l'équilibre*. Cela revient à dire qu'une hausse des prix au-dessus du niveau d'équilibre doit nécessairement faire entrer en jeu des forces tendant à provoquer une baisse, ce qui implique, en concurrence pure et parfaite, qu'une hausse des prix rend l'offre plus importante que la demande. La *condition de stabilité est donc la suivante* : une hausse des prix rend l'offre plus importante que la demande » (HICKS, p. 55). La condition d'équilibre sur un marché est donc :  $O_x = D_x$ , celle de *stabilité* est :  $P_x \downarrow \longrightarrow D_x \uparrow$  telle que  $D_x > O_x$  ou  $dx > 0$  (demande excédentaire positive)<sup>10</sup>.

### a) *Echange de deux biens x et y*

Les conditions d'équilibre sont les mêmes pour x et pour y. Dans ce point, nous allons voir quelles

---

10. La suite de ce point n'est pas essentielle. Elle peut être sautée. Cf. ci-dessous, p. 40.

sont les implications d'une baisse du prix de X sur son marché. Puis, dans un deuxième point, nous analyserons les conséquences sur les autres marchés (interdépendance) de la baisse du prix de X.

La baisse du prix de X suscite deux effets. Le *premier* effet est celui de substitution. Lorsque le prix de X baisse, la demande croît et l'offre diminue. Il résulte donc une demande excédentaire positive ( $dx_1$ ). Le *second* effet est un effet de revenu. La baisse du prix de X conduit à une hausse de la demande, sauf bien sûr dans le cas de biens inférieurs. Le problème devient plus difficile en ce qui concerne l'offre. Celle-ci peut croître ou fléchir. La demande excédentaire ( $dx_2$ ) n'est donc pas nécessairement positive. Il faut donc étudier cas par cas l'évolution de l'offre, dans la mesure où celle-ci, non seulement détermine l'existence d'une demande excédentaire positive ou négative ( $dx_2$ ), mais détermine également l'effet final par comparaison de cette demande excédentaire ( $dx_2$ ) avec celle qui résulte de l'effet de substitution ( $dx_1$ ).

Analysons donc l'évolution de l'offre :

— L'offreur peut désirer maintenir son revenu total malgré la baisse du prix de X. Il augmentera donc son offre, bien qu'il gagne moins par unité vendue. Si l'augmentation de l'offre correspond à l'augmentation de la demande, la demande excédentaire qui résulte de l'effet de revenu est nulle. Comme la demande excédentaire qui résulte de l'effet de substitution est positive, la demande excédentaire totale ( $dx = dx_1 + dx_2$ ) est également positive. Le marché de X retourne à l'équilibre, puisque la condition de stabilité est satisfaite. A contrario, le marché de

X ne retournera pas à l'équilibre lorsque la demande excédentaire finale est négative. Or, tel peut être le cas lorsque l'accroissement de l'offre est tel que la demande excédentaire qui résulte de l'effet revenu est non seulement négative, mais possède une dimension telle que l'effet final n'est pas positif ( $dx_2 < 0$  tel que  $|dx_2| > |dx_1|$  et  $dx < 0$ ).

Nous avons ainsi un cas — très particulier — où les forces contraires ne pourront agir. Les néo-classiques aiment généralement étudier ce type de cas. Notre propos est seulement de montrer que de tels cas peuvent exister dans lesquels la loi de la valeur — selon les néo-classiques — ne peut jouer. Ces cas, raffinés, sont en général considérés comme aberrants, et la politique économique doit faire en sorte de les éliminer (d'où la nécessité de bien les localiser).

### b) *Echanges multiples, interdépendance*

Tout déséquilibre sur un marché se répercute nécessairement sur d'autres, qui en retour peuvent à nouveau agir sur le marché où initialement a eu lieu la perturbation et pourraient à nouveau le déséquilibrer, si entre-temps le retour à l'équilibre s'y était effectué. L'enjeu est donc d'importance, puisqu'on doit montrer que, si les décisions individuelles sont respectées, non seulement la situation obtenue est la meilleure, mais qu'aussi toute perturbation ne peut conduire au chaos mais au retour à cet optimum, toujours si la « liberté » règne...

Supposons, pour simplifier, que le marché de X soit stable, mais que le marché de Y soit perturbé ( $P_Y \uparrow$ ) par un *deus ex machina* (c'est-à-dire par n'importe quoi — surtout ne pas se poser de questions... cela gâcherait tout !). Que se passe-t-il sur  $M_X$  ? Toujours deux effets : un effet de revenu et un effet de substitution.

*Premier effet* : de revenu. On peut supposer qu'il est faible (sauf si le bien Y était en quantité très importante — par rapport à X — dans le panier du consommateur). L'augmentation du prix de Y conduit à une demande excédentaire négative pour Y et à une baisse légère de celle de X.

*Deuxième effet* : de substitution. Nous devons considérer deux cas limites :

— X et Y sont des substituts stricts : la hausse du prix de Y conduit à une augmentation de la demande de X, et, grâce à la loi de valeur, suscite une hausse du prix de X, d'où un retour à l'équilibre par résorption de l'excédent ( $D_X \downarrow$  cf. 1<sup>er</sup> point).

— X et Y sont des biens complémentaires stricts : la hausse du prix de Y conduit à une baisse de sa demande mais la demande de X baisse également par définition. La demande excédentaire de X devient négative, ce qui conduit à une baisse de son prix. La hausse du prix de Y suscite donc une baisse du prix de X. Il y a donc dans ce cas de *multiples problèmes*, le déséquilibre pouvant être cumulatif et généralisable aux autres marchés. On comprend pourquoi le cas de biens complémentaires ne soit guère aimé des néo-classiques : c'est précisément *le cas où l'on ne peut pas choisir*.

La philosophie générale est donc simple : si l'équilibre général n'existe pas, ou si, existant, on ne peut y retourner après une perturbation, c'est que les « libres automatismes » du marché (des marchés) n'ont pu fonctionner. Il peut s'agir par exemple de monopoles qui entraveraient la baisse des prix nécessaire devant une demande excédentaire négative. Ainsi en est-il des syndicats (eh oui !), puisqu'en obligeant les patrons à payer plus qu'ils ne devraient ils empêchent la baisse des prix (des salaires) lorsque celle-ci s'avère nécessaire (cas où la demande de travail est inférieure à l'offre de travail de la part des travailleurs). Mieux, ils favoriseraient le chômage, puisqu'ils ne permettraient pas à celui-ci de se résorber. Force maléfique, les syndicats sont donc à supprimer (aujourd'hui, plus prudemment, on dirait qu'il faudrait que les syndicats soient responsables, à l'égal des syndicats allemands). Les hommes ne sont-ils pas égaux entre eux (révolution de 1789, loi Le Chapelier) ? Un travailleur n'est-il pas l'égal de son patron ? S'associer, c'est nécessairement bloquer le libre jeu du marché... et donc ne pas permettre que les individus atteignent le paradis de la satisfaction maximum.

Voilà comment, en partant d'une idée simple, évidente à première vue : le choix, on aboutit à l'équilibre et de l'équilibre à ses conséquences sociales, justifiées précisément par la nécessité de maintenir la liberté individuelle. Que cette liberté soit formelle ou non, qu'importe, l'apologie du système trouve là son fondement pseudo-scientifique.

## RÉSUMÉ

L'équilibre du consommateur et du producteur obéit aux mêmes lois. Les deux individus sont situés rigoureusement sur un pied d'égalité. L'un peut devenir l'autre s'il le désire, aucun obstacle ne l'en empêche. Cette homogénéité des individus et des comportements aboutit à la constitution de divers marchés, rigoureusement semblables fondamentalement. Les marchés de biens, les marchés de facteurs de production constituent des pôles situés exactement sur le *même plan*. Aucune hiérarchie n'existe. Seuls des liens d'interdépendance s'expriment. Dans ces marchés les prix des biens, des facteurs de production<sup>11</sup> sont déterminés. Les marchés sont donc *souverains*, impriment le *cadre* dans lequel les individus auront à choisir (ils donnent le prix), mais sont eux-mêmes constitués par l'agrégation des volontés (choix) individuelles.

Nous pouvons établir ainsi le parallèle :

### THÉORIE DU CONSOMMATEUR

- équilibre lorsque, pour des prix donnés, on a :

$$\frac{UM_x}{P_x} = \frac{UM_y}{P_y} = \dots = \frac{UM_z}{P_z}$$

- perturbation :  
effet de revenu, effet de S :

⇒ courbe de demande individuelle



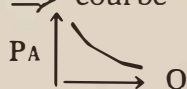
### THÉORIE DU PRODUCTEUR

- équilibre lorsque, pour des prix de location donnés, on a :

$$\frac{P_t^A}{P_A} = \frac{P_t^B}{P_B} = \dots = \frac{P_t^M}{P_M}$$

- perturbation :  
effet de revenu, effet de S :

⇒ courbe de demande individuelle



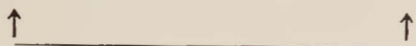
11. La seule différence, encore une fois, c'est que pour ces derniers il s'agit de prix de location.

c'est une courbe *théorique*

- passage au marché de X (plan *des* consommateurs)
- interdépendance des marchés de X et de Y, condition de stabilité si  $P_x \downarrow \Rightarrow dx > 0 \Rightarrow P_x \uparrow$

c'est une courbe *théorique*

- passage au marché de A (plan *des* producteurs)
- interdépendance des marchés de A et de B, conditions de stabilité si  $P_A \downarrow \Rightarrow d_A > 0 \Rightarrow P_A \uparrow$



Interdépendance de marchés de biens et de facteurs de production :  $P_x \uparrow \Rightarrow$  Offre de X  $\uparrow \Rightarrow D_A \uparrow$ , pour produire davantage de X,  $\Rightarrow P_A \uparrow$ , etc.

La loi de la valeur joue :  $D \longrightarrow P$

Sans évoquer pour l'instant (cf. troisième étape) quel type de problème spécifique peut entraîner l'agrégation des courbes de demande individuelle de facteurs de production, remarquons encore une fois que l'interdépendance avec des marchés situés sur un même plan est la conséquence logique des *décisions individuelles*. Certes, on pourrait objecter que cette interdépendance aurait aussi pour origine le fait que, pour produire tel ou tel bien, il faut telle ou telle combinaison productive. L'augmentation du prix de X entraîne ainsi l'élévation de la demande des facteurs de production (A dans notre exemple) qui servent à la produire. Cette interdépendance serait aussi de nature technique. En fait, on peut dire que cette interdépendance technique est *négligée*, malgré l'existence de coefficients de production que nous avons notée. « A première vue, cela peut paraître étrange, puisque évidemment l'analyse de l'une (interdépendance des marchés) conduit à l'étude de l'autre (interdépendance technique). Mais dans un monde strictement néo-classique, cette connection ne peut être faite aisément, car les facteurs qui influent sur l'offre et ceux qui déterminent la demande sont supposés



indépendants. Selon la vision néo-classique de l'économie, les marchés sont liés l'un à l'autre, non parce que les différents produits sont consommés dans la production d'un autre, mais parce que, par exemple, l'achat d'une quantité plus grande d'un bien quelconque détourne la demande des autres marchés ; de même, la production d'une quantité plus importante d'un bien quelconque détourne la demande des autres marchés ; de même, la production d'une quantité plus importante d'un bien quelconque détourne les facteurs de production des autres biens » (E.S. Nell). Et, paraphrasant Sraffa, Nell ajoute : « La production est considérée comme une espèce de rue à sens unique, où les "facteurs" finals sont transformés en produits "finals" et toutes les étapes intermédiaires sont ignorées, l'attention se fixe d'un côté sur les conditions qui influencent la vente des produits finals et de l'autre sur les rémunérations des "facteurs". Dans un tel système, la production pourrait être techniquement interdépendante, mais cette caractéristique n'est nullement nécessaire puisque la rareté des facteurs est une condition suffisante de l'interdépendance des marchés<sup>12</sup>. »

On comprend dès lors pourquoi, dans le système néo-classique, l'individu peut être le maître tout en étant l'esclave des marchés qu'il sous-produit, par ses choix, en commun avec les autres individus.

---

12. S. NELL, « Théories de la croissance et théories de la valeur », *Problématique de la croissance*, *Economica*, 1974, t. II, p. 180.

### 3. La généralisation : la théorie de la non-exploitation

Nous allons étudier successivement trois points :

— la théorie de la répartition déduite de l'analyse précédente ;

— la théorie de la répartition vue sous un angle immédiatement macro-économique ;

— la théorie de la répartition et sa représentation sous forme de fonction de production.

#### A) LA THÉORIE DE LA RÉPARTITION DÉDUITE DE L'ANALYSE PRÉCÉDENTE

Les marchandises sont fabriquées à l'aide de « facteurs de production » : travail et capital. Le travailleur loue son travail à l'entrepreneur. Avec le revenu qu'il en retire, il peut opérer des choix, acheter ce dont il a envie. Mieux, on peut dire que sa décision de travailler *repose* sur un choix : travailler ou ne pas travailler. Travailler si le salaire est suffisant pour compenser cette peine et satisfaire ses besoins. Ne pas travailler dans le cas contraire (chômage *volontaire...*). L'entrepreneur — individu comme les autres — emprunte sur un marché les fonds nécessaires pour opérer un choix : tant de travail, tant de capital pour produire telle quantité. Comme pour le travailleur, on peut même dire que sa décision d'« entreprendre » résulte d'un choix : entreprendre si le revenu qu'il espère en tirer le satisfait, ne pas entreprendre dans le cas contraire.

Travailleur, entrepreneur décident, choisissent selon les prix qui résultent des marchés. Ces prix

sont les prix des facteurs de production. Il s'agit pour les néo-classiques de facteurs de production plus que de biens de production. Travail, mais surtout capital ne participent pas seulement à la création de valeur. Ils sont partie prenante de cette création de valeur. C'est ce qui les distingue de simples inputs. Dès lors la détermination de leur prix de location est censée expliquer comment se distribue la valeur créée. L'analyse de la *détermination de ces prix est donc celle de la répartition des revenus*. Salaire, taux d'intérêt, prix des facteurs de production, sont donc déterminés sur leurs marchés respectifs par leur productivité marginale, comme n'importe quelle marchandise le serait par son utilité marginale. Les facteurs de production sont donc payés au *prorata* de ce qu'ils apportent dans la création de valeur.

Tout au long de notre analyse nous avons insisté sur le *parallélisme* qui existait dans la détermination des prix de marchandises et des facteurs de production. Cela signifie, répétons-le, que l'analyse de l'équilibre du consommateur (ou celle du producteur) n'est pas neutre. Par les hypothèses, par la démarche, elle conduit à la théorie de la valeur utilité, selon laquelle les prix de marchandises sont déterminés par leur utilité marginale et ceux des facteurs de production par leur productivité marginale. Par les hypothèses, par la démarche, on arrive ainsi logiquement à la théorie de la non-exploitation et donc de l'harmonie universelle. Thèse hautement utile par les politiques économiques qu'elle est de nature à *justifier* lorsqu'il arrive précisément qu'un facteur de production (le travail) est exploité.

Le problème est *beaucoup plus complexe* qu'il ne paraît l'être à première vue. Nous avons déjà évoqué la difficulté en disant que le prix des marchandises était un prix d'achat, alors que le prix des facteurs de production était un prix de loca-

tion<sup>13</sup>. Mais, plus précisément, l'entrepreneur choisit, combine les facteurs de production de telle sorte que les productivités marginales pondérées par les prix soient toutes égales entre elles. *Mais à son niveau* les facteurs de production dont il s'agit sont constitués certes par du travail, mais aussi et surtout *par un ensemble de biens de production* spécifiques tels que tours, fraiseuses, laminoirs, etc. On obtient les courbes de demande de ces biens de production en agrégeant les courbes de demande individuelles de chaque entrepreneur pour ces biens de production. On obtient alors les marchés de tours, de fraiseuses, etc.

La difficulté vient de ce qu'il n'est guère intéressant de rester à ce niveau. Pour faire une *théorie de la répartition des revenus*, il faut dépasser le cadre du tour, de la fraiseuse, du laminoir, etc. De même que nous avons le marché du travail<sup>14</sup>, il faut avoir un marché de l'ensemble de ces biens de production, à savoir le marché du capital. Ainsi, nous pourrions montrer comment se distribue la valeur créée entre les deux (trois si on considère la terre) facteurs de production : le travail, le capital.

Mais c'est là que gît *la difficulté*. En effet, tours, fraiseuses, etc., ne peuvent constituer un facteur de production qu'à la condition qu'il soit *homogène*, puisque précisément on définit un

---

13. Cette distinction, quelquefois peu explicite chez les néo-classiques, est importante. L'individu entrepreneur ne peut acheter des facteurs de production, car alors il les posséderait, ce qui lui conférerait un pouvoir de domination. Les facteurs de production sont donc loués. Cette distinction, cependant, sera à la *base de difficultés insurmontables* des néo-classiques pour rendre leur thèse de la non-exploitation cohérente (cf. chap. 2 et 3).

14. Encore faut-il supposer que toutes les unités de travail sont semblables, sinon nous avons le même problème. Nous reviendrons là-dessus.

produit par son *homogénéité*<sup>15</sup>. Or, tours, fraiseuses, laminoirs, etc., sont des produits différents, donc non homogènes. On ne peut agréger les courbes de demande et d'offre des marchés des tours, des fraiseuses, des laminoirs, etc., pour obtenir le marché du capital, facteur de production, parce qu'on ne peut ajouter des carottes à des navets. *La seule solution qui puisse exister consiste à homogénéiser ces divers facteurs de production par un prix*. Ils pourront alors être comparables, donc agrégés. On pourra, pour utiliser une expression récente, faire la somme de « capitaux hétérogènes » (Samuelson). Le prix qui peut servir de référence peut être le prix unitaire de la marchandise qu'on a choisie comme numéraire. Ainsi on pourra exprimer le tour en biens de consommation X, la fraiseuse idem, etc. Le capital — ensemble de ces capitaux hétérogènes, ensemble de ces « choses » — sera homogénéisé par un *prix* : le prix du capital *en* biens de consommation (prix relatif). On passera ainsi de la productivité marginale physique du tour, de la fraiseuse, etc., à la productivité marginale dite en *valeur* du capital.

Comme nous nous situons toujours au niveau de l'équilibre général en termes *réels*<sup>16</sup> (*prix relatif*), le capital en tant que facteur de production deviendra de ce fait une chose insaisissable, un ensemble de choses concrètes, mais en tant que chose « homogène » (rendue homogène), demandée et offerte sur un marché, quelque chose de to-

---

15. C'est même une des conditions de la concurrence pure et parfaite, comme nous le verrons.

16. L'équilibre monétaire vient après. Il est une *monétarisation* de l'équilibre réel. La monnaie est donc un *voile*, un simple intermédiaire des échanges. Rien de plus. Si elle était plus que cela, cela signifierait qu'elle agit sur la valeur des biens et donc que la théorie subjective de la valeur n'est pas valable (cf. chap. 3).

talement insaisissable. Ce ne sera ni un tour ni une fraiseuse, mais tout en même temps, c'est-à-dire n'importe quoi<sup>17</sup>. On comprend pourquoi les économistes néo-classiques eux-mêmes ont pu récemment évoquer ces problèmes en caractérisant leur capital comme un *capital-confiture*, résumant ainsi leur difficulté de saisir l'insaisissable. Triste ironie du sort pour ceux qui désiraient partir des « choses concrètes », des comportements prétendus naturels.

Sur ce marché du capital se détermine un prix. Ce prix est le *taux de l'intérêt*. Il est *déterminé par la productivité marginale*, parce que chacun de ses éléments l'est. Le capital — en tant que facteur de production — est rémunéré à sa productivité marginale, le travail idem. Les deux facteurs de production sont donc rémunérés pour ce qu'ils apportent dans le procès de création de la valeur. *Aucun — si l'équilibre général est respecté — n'est exploité. Il n'y a pas d'exploiteurs, ni d'exploités. C'est logique*, puisque les individus sont supposés égaux et peuvent maximiser leurs satisfactions. Certains achètent des biens de consommation, vendent leurs services (le travail), prêtent une partie de leur revenu qu'ils *préfèrent* ne pas consommer dans l'immédiat (théorie de l'abstinence) et « *offrent* donc du capital ». D'autres louent les services du travail, *empruntent* du capital, et, avec une combinaison optimale de ces facteurs, font produire des biens de consommation ou de production<sup>18</sup>. Le marché du capital (et

---

17. Puisqu'il s'agit d'un équilibre réel, le capital ne peut être constitué d'argent qui permettrait d'acheter des biens de production. La *forme concrète* de la demande de capital par les entrepreneurs devient une chose mystérieuse.

18. A ce niveau de l'analyse, il y a cependant plusieurs *divergences* au sein même du courant néo-classique. Ces divergences ont pour origine essentielle le problème du marché du capital. Pour certains (Ferguson), le capital

celui du travail<sup>19</sup>) connaît les *mêmes conditions d'équilibre et de stabilité* que les autres marchés. A une baisse du prix d'offre du capital (le taux de l'intérêt) *devrait* correspondre un choix préférentiel du capital par rapport au travail, le capital devenant relativement moins cher que le travail. Il devrait découler de cette baisse du taux de l'intérêt une augmentation de l'intensité capitaliste :

$$i \downarrow \longrightarrow \frac{K}{L} \uparrow$$

## CONCLUSION

Comme nous l'avons évoqué, le passage de l'équilibre *du* producteur à l'équilibre *des* producteurs n'est pas sans poser de multiples problèmes. Problèmes qui résident essentiellement :

---

en tant que facteur de production n'est que l'agrégation de biens de production spécifiques, rien de plus et, comme nous l'avons montré, le prix de ce facteur global est *donc* déterminé de la même façon que le prix des divers facteurs de production spécifiques (tour, fraiseuse, etc.). D'autres préfèrent mesurer le capital par son *taux de rendement* et insistent plus particulièrement sur le sacrifice immédiat comparé au gain futur. D'autres enfin préfèrent considérer le capital comme un « détournement de production ». Nous n'allons pas analyser pour l'instant ces diverses versions. Nous les évoquerons par la suite dans la mesure où nous montrerons qu'elles souffrent toutes du même travers : elles ne peuvent faire l'économie de la connaissance *préalable* d'une variable de la répartition, alors même que précisément leur objectif est de montrer comment se déterminent ces variables de la répartition (taux de profit et taux de salaire). Cf. chap. 2.

19. Encore que, pour ce dernier, des améliorations de détail aient été apportées à la suite des travaux de Keynes, notamment en ce qui concerne la flexibilité à la baisse du taux de salaire réel.

— dans la difficulté de concevoir les liens entre les marchés des différents biens de production et le marché du capital, « ensemble » de ces biens ;

— dans la difficulté de concevoir, dans le cadre d'un système économique posé en termes réels, ce que peuvent être concrètement l'offre et la demande de capital.

La difficulté, en dernière analyse, réside dans le *passage* d'une analyse de l'échange et de la « production » (interdépendance des marchés) à *une analyse de la répartition des revenus*, c'est-à-dire à une analyse où les facteurs de production (travail, capital) seraient payés *au prorata* de ce qu'ils auraient créé comme valeur, lorsque les conditions de l'équilibre général sont satisfaites.

C'est ce qui explique qu'en général les auteurs néo-classiques aient été pour le moins embarrassés lorsqu'il s'agissait de définir ce qu'était exactement le capital. Nous avons montré une démarche essentielle. Nous en avons évoqué d'autres. Il reste que la plupart du temps, *sur ce point nodal*, ces démarches sont à peine ébauchées, quand elles ne sont pas carrément ignorées, par les économistes néo-classiques contemporains jusque récemment<sup>20</sup>. On passe gaiement du calcul de la productivité physique d'un facteur de production (le tour, la fraiseuse) à la détermination du taux de profit<sup>21</sup> par la productivité marginale (en valeur) du facteur de production capital, par ex-

---

20. Encore que souvent ces problèmes ne soient *même pas évoqués* au niveau des manuels de licence pour économistes et ne sont réservés qu'à ceux — infime minorité — qui accèdent au doctorat. Le meilleur exemple se trouve chez Samuelson : *L'Economique*, manuel largement diffusé, ignore ces problèmes, mais ses articles de « haut niveau scientifique » tentent d'y répondre.

21. Ou du taux d'intérêt : c'est la même chose, puisque le capital est supposé intégralement emprunté.



tension ou généralisation pourrait-on dire, comme si cela allait de soi. Rien de surprenant alors à ce qu'on ne définisse pas le capital, ce qu'il est, comment on l'obtient. « On enseigne à l'étudiant en sciences économiques d'écrire  $y = f(L, K)$  (fonction de production), où  $L$  est une quantité de travail,  $K$  une quantité de capital et  $y$  le volume annuel de biens produits. On lui conseille d'assimiler les travailleurs les uns aux autres et de mesurer ainsi  $L$  en hommes-heures comme quantité de travail, on lui parle du problème des nombres indices que pose le choix d'une unité de mesure du produit ; et à ce moment-là on l'entraîne précipitamment à l'examen de la question suivante, dans l'espoir qu'il oubliera de demander en quelle unité il faut mesurer  $K$ . Et avant même qu'il pose cette question, il est devenu professeur<sup>22</sup>... » *Rien de surprenant, car esquiver cette question c'est pouvoir conclure sans difficultés apparentes que la répartition des revenus est optimale lorsque chacun (capital et travail) reçoit son juste dû, c'est-à-dire lorsque les conditions pour que l'équilibre général règne sont satisfaites. Chacun est heureux. Pas d'exploitation. Autojustification du système, qui se nourrit de ces « oublis » dans l'analyse, et qui revêt facilement des formes scientifiques par la mathématisation à laquelle elle se prête, abusant ainsi de nombreux étudiants pour qui l'habit fait trop souvent le moine.*

Ces difficultés à montrer qu'il peut et doit exister — dans le cadre du système capitaliste — un état d'équilibre dans lequel *personne* n'est exploité, et que, même si par accident il pouvait y avoir des exploités, personne cependant ne se-

---

22. J. ROBINSON, « The Production Function and the Theory of Capital », *R.E.S.*, 1953, vol. 21, n° 55 (reproduit dans *Collected Economic Papers*, vol. 2, ed. Blackwell, p. 114).

rait exploitateur<sup>23</sup>, sont réelles. Elles ne sont pas pour nous surprendre, puisqu'il s'agit de nier la réalité concrète... pour l'« expliquer ». Mais le fait que ces difficultés existent ne peut pas nous permettre de réfuter l'analyse néo-classique au niveau de sa cohérence interne. Au mieux, on ne peut que supposer — au stade où nous sommes arrivés — que ces difficultés sont révélatrices des problèmes que connaîtra le système néo-classique au niveau de sa cohérence même, et que nous étudierons par la suite.

## B. LA THÉORIE DE LA RÉPARTITION VUE SOUS UN ANGLE IMMÉDIATEMENT MACRO-ÉCONOMIQUE

Parce que ces difficultés existent, un autre courant de pensée — au sein des néo-classiques — a pensé pouvoir les esquiver en se situant non plus au niveau de (des) individu(s), mais *immédiatement au niveau des grandeurs globales* : Revenu, Capital, Travail. Ce courant trouve son inspiration dans le système macro-économique de *Ricardo* et tente de dépasser, en la corrigeant, l'analyse classique de la détermination du prix, du travail, du capital, de la terre. Plus précisément, ce courant tente d'*homogénéiser* l'analyse de *Ricardo*. L'analyse de *Ricardo* montre en effet que le prix du blé est déterminé par la dernière unité de terre utilisée (*la terre marginale*) de telle sorte que les propriétaires fonciers possédant les *premières* terres mises en culture tirent une *rente* égale à la différence entre le prix du blé (fixé par la dernière unité) et le coût de ce blé (fixé par l'unité de terre utilisée), mais que le travail et le capital connaissent une détermination différente de leur prix.

---

23. Cf. *supra*.

A partir du moment où on considère que terre, travail et capital sont *des facteurs de production*, c'est-à-dire des choses susceptibles d'engendrer, de créer de la valeur, *on doit, pour être cohérent, avoir une détermination semblable du prix de chacun de ces facteurs*. Sinon, on pourrait déduire qu'il ne s'agit pas de facteurs de production, que seul le travail, par exemple, est créateur de valeur et que les biens de production, loin de créer de la valeur, transmettent seulement la leur. L'objectif de ce courant de pensée consistera donc d'abord à présupposer que terre, capital et travail constituent des facteurs de production, ensuite de montrer qu'en généralisant le système de détermination du prix de la terre — facteur de production — aux autres facteurs de production on peut avoir une détermination semblable du prix de ces derniers. Ainsi non seulement la rente serait déterminée par la productivité marginale de la terre, mais le taux de profit (d'intérêt) également serait déterminé par la productivité marginale du capital et le taux de salaire par la productivité marginale du travail. C'est ce type de raisonnement que fit par exemple J. B. Clark à la fin du siècle précédent.

Cette étude devait très rapidement poser quelques problèmes. La généralisation du raisonnement de Ricardo aurait pu être valable *si* la détermination du prix de la terre obéissait au principe de la productivité marginale. En fait, il n'en est rien. L'analyse de la rente de Ricardo est différentielle. Elle n'obéit donc pas à ce principe. Il s'agit pour Ricardo de considérer différentes terres de *fertilités différentes*. Le prix du blé ne dépend de la dernière terre utilisée qu'à *la condition* qu'on considère qu'il s'agit de la terre *la moins fertile*. Plus la demande de blé augmente, plus sont mises en culture des terres de moins

en moins fertiles. Dire que le prix de blé dépend de la terre la moins fertile utilisée, c'est dire d'un côté que cette terre *ne reçoit pas de rente*, et d'un autre côté que *seules* les terres les plus fertiles reçoivent une rente égale à la différence entre le coût du blé dans la terre la moins fertile (le prix) et le coût du blé dans les terres les plus fertiles. La rente n'existe donc pas pour ce qui concerne la dernière terre utilisée, précisément parce qu'il s'agit de la terre la moins fertile. Elle n'est pas rémunérée à son prix égal à la rente — productivité marginale —, puisque cette dernière n'existe pas.

Allons plus loin. Le principe de la détermination du prix de la terre par la productivité marginale — c'est-à-dire par la dernière terre — ne peut s'appliquer, puisque les premières et les dernières terres *ne sont pas semblables* chez Ricardo. Il s'agit de terres de fertilités différentes, donc, si on suit la logique néo-classique, chaque terre spécifiée par sa fertilité devrait constituer un facteur de production. En d'autres termes, la terre n'est pas homogène (fertilité différenciée). Elle n'est donc pas *un* facteur de production, puisque ce dernier — comme tout produit — se définit par son homogénéité. Pour connaître quel est l'accroissement de produit obtenu lorsqu'on aug-

mente le facteur de production  $\frac{\delta Q}{\delta T}$ , encore faut-il

que le surcroît du facteur de production corresponde au facteur de production au préalable utilisé. Sinon on ne peut faire ce type de calcul.

*On retrouve ainsi le problème que nous avons posé à propos du capital.* Tours, fraiseuses, laminoirs, etc., constituent *des* facteurs de production hétérogènes au même titre que les premières et les dernières terres utilisées. On ne pourrait les rendre homogènes *qu'en* les homogénéi-

sant par un prix (le numéraire). Le problème des conditions de l'agrégation se trouve à nouveau posé, bien que nous soyons partis d'un niveau d'analyse macro-économique et non plus micro-économique.

Ce type de critique n'est pas récent<sup>24</sup>, même si ce n'est que récemment qu'il a pu être formalisé. Ce qui est intéressant, ce n'est pas tant que ce type de critique ait pu être ébauché, même par des néo-classiques soucieux de cohérence interne, mais qu'il ait été purement et simplement *ignoré*.

Bien que la filiation avec Ricardo soit tenue et que la « généralisation » soit contestable, voyons dans le détail comment s'élabore la théorie de la répartition selon les productivités marginales, à ce niveau macro-économique.

On suppose que pour produire une certaine quantité  $y^0$  il faille deux facteurs de production, le capital et le travail, en quantités déterminées.

$$\frac{K_1}{L_2} \longrightarrow y^0$$

L'objectif est de produire une certaine quantité  $y^0$ . On se situe *en courte période*. On suppose donc qu'un seul facteur de production puisse varier, l'autre restant constant. Supposons que le facteur travail puisse varier. Plus augmente la quantité utilisée de ce facteur, plus sa productivité marginale baisse<sup>25</sup> (courbe DB).

---

24. Ainsi, selon Wicksteed, économiste néo-classique, « nous devons considérer chaque type et qualité de travail qui peut être distingué des autres types et qualités comme un facteur séparé, et, de la même façon, chaque type de terre sera pris comme un facteur séparé ».

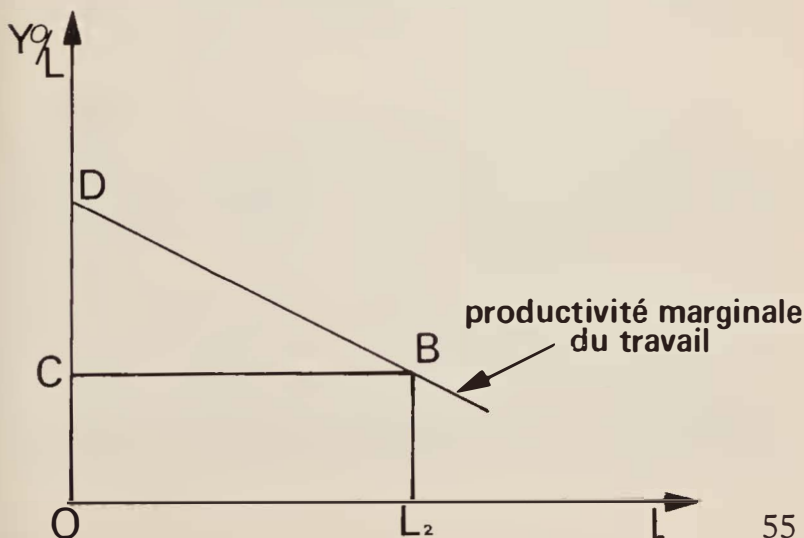
25. Il s'agit de la même loi que celle de l'utilité marginale décroissante.

A l'origine, nous avons  $\frac{K_1}{L_1}$ . Pour obtenir  $y^o$  le facteur travail augmente et passe de  $L_1$  à  $L_2$ .

Nous obtenons donc  $y^o$  avec la combinaison  $\frac{K_1}{L_2}$ .

Le travail est payé à sa productivité marginale dans la mesure où on a intérêt à embaucher des travailleurs supplémentaires tant que le taux de salaire est inférieur à la productivité marginale du travail.

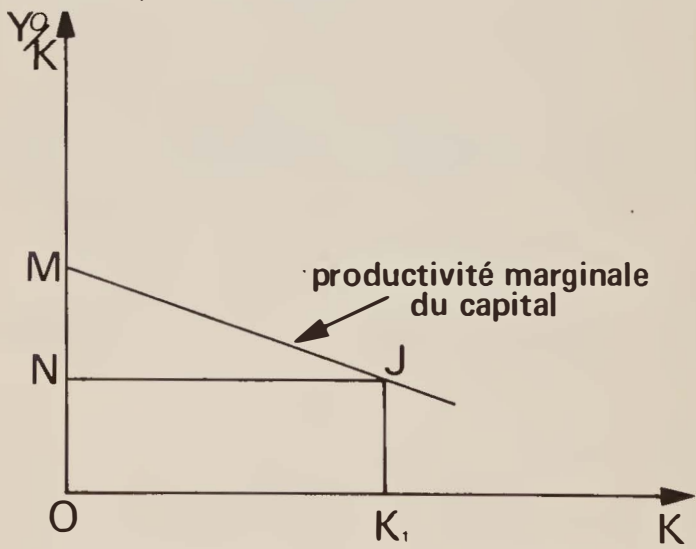
Le produit  $y^o$  est égal à la surface du trapèze  $OB DL_2$ , où  $OD$  est le produit par tête et  $OL_2$  le nombre de travailleurs. Le taux de salaire est  $OC$ , qui est égal à  $BL_2$ , productivité marginale du travail lorsque  $OL_2$  travailleurs sont utilisés. La masse des salaires est donc équivalente à la surface de  $L_2 BOC$ , c'est-à-dire le produit de la productivité marginale par le nombre de travailleurs. Reste la surface  $DCB$ . Elle représente la part allouée au capital  $K_1$ . On peut donc dire que la rémunération du capital représente un résidu. Le taux de l'intérêt — coût unitaire du capital — est donc un résidu divisé par la quantité de capital.



L'originalité de cette analyse provient de ce qu'elle va *inverser* les données du problème. Il s'agit toujours de produire la quantité  $y^0$ , mais nous allons faire varier à présent la quantité de capital, la quantité de travail restant constante.

A l'origine, nous avons la combinaison  $\frac{K_0}{L_2}$ .

La quantité de capital passe de  $K_0$  à  $K_1$  tel que  $K_1 > K_0$ . Comme tout facteur de production, sa productivité marginale est décroissante. L'entrepreneur empruntera du capital jusqu'à ce que la dernière unité de capital lui rapporte (productivité marginale) autant qu'elle lui coûte (taux de l'intérêt).



Le produit  $y^0$  est égal à la surface du trapèze  $MOK_1J$ , où  $OM$  représente le produit par unité de capital utilisée (appelé aussi productivité moyenne) et  $OK_1$  la quantité de capital utilisée telle que sa productivité marginale soit égale au taux de l'intérêt  $ON$ . La part du capital est donc égale à sa productivité marginale  $JK_1$  que multiplie sa quantité  $OK_1$ , soit la surface  $OK_1JN$ . Reste donc de la surface du trapèze la surface

MNJ qui sert à payer les travailleurs. La masse des salaires dans ce cas est donc un *résidu*. Le taux de salaire est ce résidu que divise le nombre de travailleurs.

Il s'agit, rappelons-le, de la même quantité produite  $y^0$ . Dans un cas le taux de salaire est déterminé par la productivité marginale, dans l'autre par le résidu divisé par le nombre de travailleurs. Inversement, dans un cas le taux de profit est déterminé par le résidu divisé par la quantité de capital, dans l'autre par la productivité marginale du capital.

Pour chaque facteur de production, le résidu « unitaire » correspond à la productivité marginale, à une condition cependant : que, pour au moins un facteur, cela soit exact. En d'autres termes, il ne suffit pas que les surfaces des deux trapèzes soient égales pour en déduire que les surfaces occupées par chaque facteur se correspondent. Pour que la surface  $ONJK_1$  soit égale à la surface CDB, c'est-à-dire pour que la productivité marginale du capital multipliée par la quantité de capital soit égale au *résidu*, il faut et il suffit qu'il n'y ait pas de surprofit dans ce résidu. Il faut donc supposer une parfaite mobilité du capital, telle que celle-ci élimine les surprofits. Bref, supposer un état de concurrence pure et parfaite.

Si cet état existe, nous sommes alors à *l'équilibre*. Le raisonnement acquiert une rigueur. Les facteurs de production sont payés à leur productivité marginale. Celle-ci *détermine* le niveau de leur rémunération. Il n'y a pas d'exploitation.

### C. RÉPARTITION ET FONCTION DE PRODUCTION

Très tôt, les néo-classiques ont *formalisé* leur raisonnement en introduisant la fonction de pro-



duction macro-économique<sup>26</sup>. Cette fonction a acquis une *grande place* dans l'analyse économique. C'est pourquoi il est utile de rappeler rapidement ce que représente, non pas la fonction de production tout court, mais la fonction de production néo-classique.

a) *Fonction de production et choix des techniques*

Au niveau le plus général, la fonction de production est une relation particulière entre les inputs (les facteurs de production) et la quantité produite. La fonction de production, pour un état de connaissances donné, *décrit* les diverses combinaisons productives et établit une relation entre celles-ci et la quantité produite.

Plus précisément, en ce qui concerne les néo-classiques, la fonction de production *micro-économique indique* quelle est la combinaison productive qui maximise le taux de profit, parmi  $n$  combinaisons productives disponibles. L'entrepreneur connaît un ensemble de techniques de production. Celles-ci peuvent se définir par leur coefficient de fabrication, à savoir le rapport entre la quantité produite et la quantité des facteurs utilisés. L'entrepreneur connaît le taux de salaire. Son objectif *est donc d'opérer un choix* tel que, muni d'un stock de techniques, du taux de salaire, il choisisse la technique optimale : celle qui lui maximise son taux de profit.

Comme nous l'avons vu, on peut établir *le même raisonnement au niveau global*. L'objectif

---

26. Plus tard, dans les années 1960, les économistes néo-classiques ont repris cet outil d'analyse, ont tenté de l'améliorer, notamment lors de leurs élaborations sur la croissance équilibrée (Solow, Dorfman, Uzawa, etc.). Cf. introduction, chap. 2.

des entrepreneurs est d'opérer le même choix, compte tenu des mêmes données. Supposons donc deux facteurs de production, le capital et le travail. Indiquons les diverses combinaisons productives en abscisses telles que, si  $K$  varie,  $L$  reste constant. Notons en ordonnées le produit par tête. Nous pouvons également indiquer sur le graphe les diverses techniques, puisque celles-ci se définissent comme étant une relation entre la quantité produite et la quantité de facteurs de production utilisée. Soit les techniques X, Y, Z, L, M.

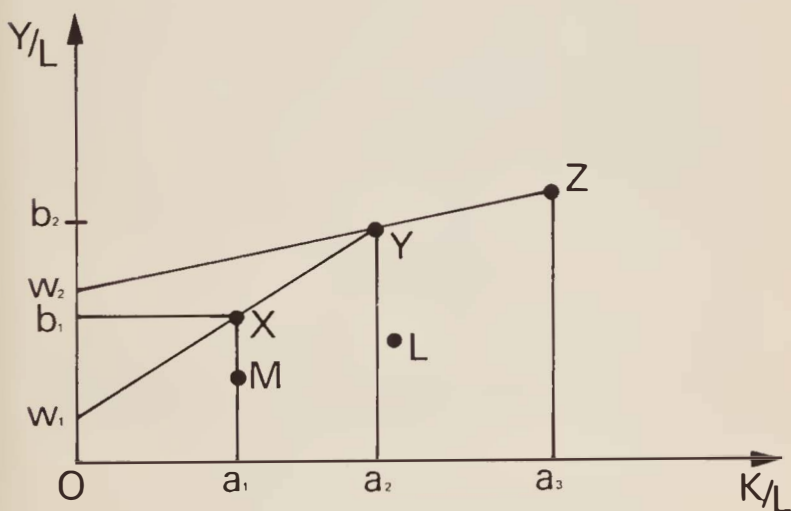


FIG. 1

Soit  $Ow_1$  le taux de salaire. Le taux de profit,  $\frac{b_1 w_1}{Oa_1}$  si on utilise la technique X, sera  $\frac{b_1 w_1}{Oa_1}$ . Il sera manifestement plus faible si on choisit la technique M. La technique X est donc optimale. Elle est choisie. L'autre est rejetée parce que « inférieure ». Elle ne fera pas partie de la fonction de production. Pour ce taux de salaire  $Ow_1$ , la technique Y

rapporte le même taux de profit que la technique X. Elle est donc *indifférente* à l'entrepreneur. Si le taux de salaire augmente et passe à  $Ow_2$ , la

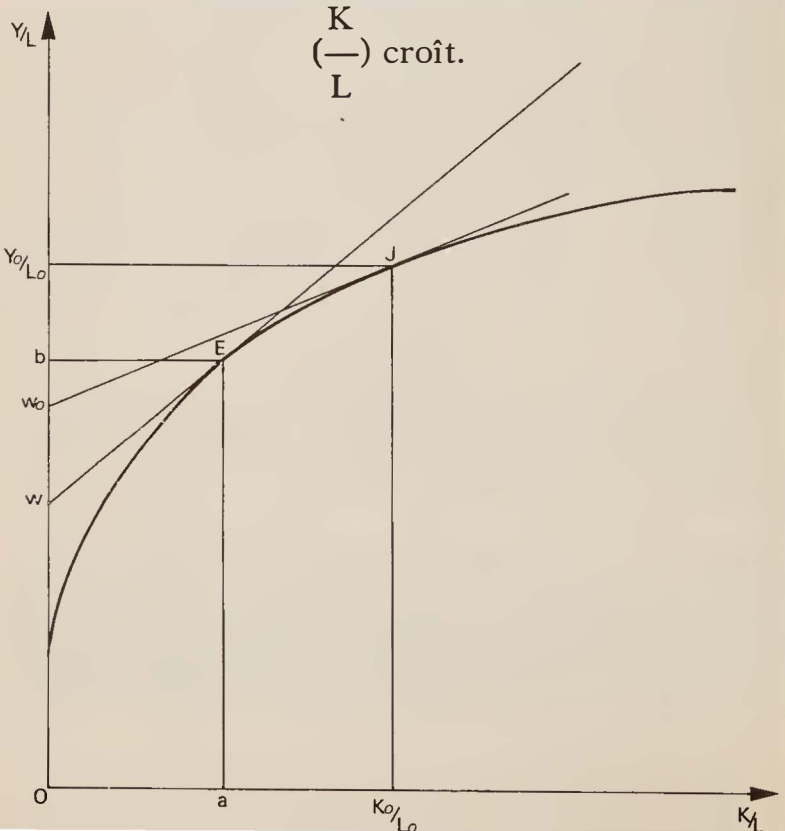
technique Y rapporte le taux de profit  $\frac{b_2w_2}{Oa_2}$ . La

technique Z rapporte le même taux de profit, ce qui n'est pas le cas pour la technique L. Cette dernière est donc rejetée.

Si nous considérons que l'entrepreneur dispose d'une infinité de techniques, la courbe XYZ devient continue. Chacun des points de cette courbe représente une technique de production. La technique utilisée est celle qui maximise le taux de profit pour un taux de salaire donné.

Si le salaire est  $Ow$ , la technique E maximise le taux de profit (fig. 2).

Plus le salaire s'élève, plus le point E s'éloigne sur la droite, plus l'intensité capitalistique



Nous pouvons faire immédiatement quelques remarques :

— on suppose une substituabilité entre les facteurs de production. Lorsque le taux de salaire croît, l'intensité capitaliste croît (le capital devenant moins cher relativement) ;

— la fonction de production a une forme particulière. Les rendements à l'échelle (seul  $K$  varie) sont décroissants. On dit que cette fonction se comporte bien (*well-behaved*) ;

— enfin, les deux conclusions précédentes ne découlent pas de propriétés inhérentes à la fonction de production, mais de la manière dont on l'a construite. Les propriétés de la fonction de production, telle qu'elle est construite par les néo-classiques, découlent des hypothèses de comportement que nous avons retenues. Ainsi ont été rejetées les techniques  $M$  et  $L$  comme techniques inférieures. Elles ne font pas partie de la fonction de production, car elles ne permettent pas de maximiser le taux de profit pour un taux de salaire donné. La fonction de production néo-classique ne fait donc que refléter un sentier d'équilibre. Elle ne se démontre pas. Elle le transcrit graphiquement et algébriquement. C'est une conclusion essentielle.

#### b) Fonction de production et répartition

La fonction de production au niveau macro a les mêmes propriétés que celle qui s'établit au niveau micro. Elle est un indicateur du choix optimal des techniques. Au niveau macro, elle a cependant une propriété de plus. Elle indique aussi la répartition des revenus. Quel que soit le taux de salaire  $Ow$ , la part des profits dans le

revenu sera égale à  $\frac{bw}{Ob}$ , celle des salaires dans

le revenu à  $\frac{Ow}{Ob}$ , et enfin le rapport profits/salaires à  $\frac{bw}{Ow}$ . On peut donc lire facilement ces différents rapports sur le graphe (cf. fig. 2).

Dans la mesure où la fonction de production néo-classique *transcrit* le raisonnement de cette école de pensée, elle doit pouvoir montrer *aussi* que la répartition des revenus s'effectue selon le principe de la rémunération à la productivité marginale.

Les quantités de travail et de capital sont données au niveau de la société. Le prix de ces facteurs — de même que pour toute autre marchandise — s'établit selon les règles de l'offre et de la demande, telle que — comme nous l'avons vu — toutes les quantités offertes correspondent aux demandes. Tout le travail est utilisé. Il en est de même pour le capital. Il ne peut y avoir de chômage pour les facteurs de production<sup>27</sup>. S'il subsistait un reliquat de travail non utilisé, le taux de salaire devrait baisser jusqu'à ce que ce reliquat disparaisse, la condition d'équilibre étant, rappelons-le, que l'offre soit égale à la demande pour chaque marché, la condition de stabilité étant qu'une baisse du prix fasse émerger une demande excédentaire. Si donc les conditions d'équilibre et de stabilité sont satisfaites, il y a plein emploi des facteurs de production. L'utilisation de ces deux facteurs de production détermine donc une combinaison productive ( $\frac{K^o}{L^o}$ ),

---

27. Comme nous l'avons vu, la théorie néo-classique n'admet que le chômage volontaire, c'est-à-dire celui qui résulte du choix de ne pas travailler...

qui indique sur la fonction de production (sentier d'équilibre) une technique J (fig. 2). La pente de la fonction de production en ce point détermine le taux de profit. Cette pente est égale à

$$d(Y/L)/d(K/L) = \frac{\delta Y}{\delta K}.$$

$\delta Y$

Or  $\frac{\delta Y}{\delta K}$  est la productivité marginale. *Le taux*

*de profit est donc égal à la productivité marginale du capital*<sup>28</sup>. Cette productivité marginale du capital — et c'est important de le remarquer — ne dépend pas des qualités intrinsèques du capital, de sa dernière unité utilisée par rapport aux précédentes. Elle dépend avant tout de la quantité de travail avec laquelle le capital est *associé*. La productivité marginale du capital est donc fonction d'une combinaison productive. Elle est donc fonction de données « technologiques ».

C'est ce qui explique que les modalités de la répartition des revenus selon les néo-classiques puissent trouver un *fondement* technique et économique. Technique parce qu'il s'agit de choix de combinaisons productives existantes, économique parce que ce choix s'effectue selon des principes de rationalité supposée, de maximisation du taux de profit. Nous pouvons donc obtenir la répartition des revenus à l'état d'équilibre en calculant au point J l'*élasticité* du produit par tête par rapport au capital par tête.

---

28. Le taux de salaire  $Ow^o$  correspond à l'intersection de cette tangente avec l'ordonnée. Remarquons que nous aurions pu déterminer le taux de salaire par la productivité marginale du travail si, au lieu de faire varier K, nous avons fait varier L (K constant). Le taux de profit aurait alors été déterminé de la même façon que l'est le taux de salaire actuellement.

$$e = \frac{d(Y/L)}{Y/L} \bigg/ \frac{d(K/L)}{K/L} = \frac{d(Y/L)}{d(K/L)} \bigg/ \frac{Y}{K}$$

comme  $\frac{d(Y/L)}{d(K/L)} = \frac{\delta Y}{\delta K} = r$ , nous avons :

$$e = r \times \frac{K}{Y} = \frac{P}{Y} = \frac{\text{profits}}{\text{revenu}}$$

L'élasticité de la fonction de production donne donc la part des profits dans le revenu, de telle sorte que la productivité marginale du capital *détermine* le taux de profit. Si nous avons fait varier le travail, au lieu du capital, l'élasticité aurait également déterminé la répartition des revenus avec cette fois une détermination du taux de salaire par la productivité marginale du travail. *La répartition des revenus a donc un fondement technico-économique. Elle ne résulte ni du rapport de force ni de la lutte des classes. Elle est donc optimale lorsque les conditions pour atteindre un état d'équilibre sont respectées.*

*Encore une fois, cette conclusion ne découle pas des propriétés inhérentes à toute fonction de production. Elle n'est que la conclusion mathématique d'un raisonnement économique. C'est la raison pour laquelle une fonction de type particulier est généralement privilégiée par les néo-classiques. Il s'agit de la fonction de production homogène de degré 1. Mais les paradoxes auxquels elle aboutit font que certains préfèrent la rejeter.*

### c) Propriétés mathématiques et paradoxes économiques

La fonction de production homogène de degré  $k$  est par définition une fonction telle que, si on multiplie les facteurs de production par  $\lambda$ , le produit est multiplié par  $\lambda^k$ . L'homogénéité de degré 1 signifie donc que, si les facteurs de production sont multipliés par  $\lambda$ , le produit est lui aussi multiplié par  $\lambda$ . C'est cette fonction que privilégient les néo-classiques. Elle signifie *économiquement* qu'en courte période les rendements à l'échelle (un seul facteur bouge) sont décroissants, et qu'en longue période les rendements d'échelle sont constants, ou juste proportionnels (l'échelle change puisque les deux facteurs bougent). On dit aussi qu'en longue période il n'y a pas d'économies d'échelle, puisque aucun gain (ni perte) particulier n'est obtenu au niveau du coût lorsqu'on multiplie les facteurs de production par  $\lambda$ , le produit étant multiplié par le même facteur  $\lambda$ . Rien ne change fondamentalement, puisque les *raretés relatives* entre les facteurs de production demeurent les mêmes.

Cette fonction de production a une propriété mathématique intéressante. On peut lui appliquer le théorème d'Euler<sup>29</sup>. Le produit total est toujours

---

29. En effet  $Q = f(A, B)$  avec  $A$  pour le travail et  $B$  pour le capital

$$dQ = f'_A \cdot dA + f'_B \cdot dB$$

$$Q \cdot \frac{dQ}{Q} = f'_A \cdot \frac{dA}{A} \cdot A + f'_B \cdot \frac{dB}{B} \cdot B$$

$$\text{Or } \frac{dA}{A} = \frac{dB}{B} = \frac{dQ}{Q} = \mu$$



égal à la somme des produits marginaux relatifs à chaque facteur — l'autre facteur étant considéré comme constant — multiplié par la quantité utilisée de chaque facteur. Ce qui économiquement signifie que *le produit total est épuisé* (il ne reste plus rien) *lorsque chaque facteur de production est payé selon sa productivité marginale*. Comme la fonction de production homogène de degré 1 correspond à un sentier d'équilibre, cette proposition n'est que *la conséquence mathématique* de cet équilibre supposé réalisé.

Là où les affaires se corsent, c'est lorsqu'on considère que la fonction de production peut avoir une homogénéité différente de 1. On sait en effet que les capitalistes ont tout intérêt à rechercher *des économies d'échelle*. La simple observation de la réalité (soyons concrets !) nous montre que les capitalistes se concentrent afin d'avoir les possibilités financières d'accroître leur appareil de production (ils multiplient leurs « facteurs de production » par  $\lambda$ ). L'intérêt de cette opération consiste dans l'espoir qu'ils ont de voir leurs coûts unitaires baisser. En d'autres termes, le but recherché est que le produit total augmente plus que les facteurs de production. La fonction de production serait ainsi homogène, certes, mais d'un degré supérieur à 1.

Or, dans ce cas, tout va mal ! On démontre facilement que *le produit est insuffisant pour rémunérer les deux facteurs de production à leur pro-*

---


$$\text{d'où } \frac{dQ}{Q} \cdot Q = (f'_A \cdot A + f'_B \cdot B) \mu$$

$$\text{donc } Q = f'_A \cdot A + f'_B \cdot B$$

*ductivité marginale*. Il y a donc perte<sup>30</sup>. En effet, dans ce cas, les facteurs de production sont *de plus en plus* efficaces. Rémunérer les facteurs de production à leur productivité marginale revient donc à rémunérer les doses antérieures de chaque facteur — les moins productives (ou efficaces) — à l'égal de la dernière dose — la plus productive (ou efficace) —, ce qui entraîne nécessairement une perte nette. Donc, parce que nous sommes en présence de rendements d'échelle croissants, nous sommes en présence d'une perte.

Le paradoxe est donc le suivant : *toute bonne situation est mauvaise*.

Inversement, si on considère le cas des rendements décroissants d'échelle, ou déséconomies d'échelle ( $k < 1$ ), la situation *devrait être mauvaise*. Or il s'avère qu'elle est excellente !

Toute tentative de coller un peu à la réalité et de suivre parallèlement le raisonnement néo-classique quant à la rémunération des facteurs de production à leur productivité marginale conduit donc à *des absurdités* !

C'est parce que ces absurdités rendent la théorie néo-classique fragile que certains auteurs ont tenté de montrer qu'il n'était en aucune façon nécessaire d'avoir une fonction de production qui soit homogène et de degré 1 pour vérifier la jus-

30. En effet

$$Q = f(A, B)$$

$$Q \cdot \lambda^k = f(A\lambda, B\lambda) = f\lambda(A, B)$$

$$\begin{aligned} Q \cdot \lambda^k &= \lambda (f'_A A + f'_B B) \\ \text{et } Q &< f'_A A + f'_B B \end{aligned}$$

Exemple chiffré  $k = 3$        $\lambda = 2$

$$Q \times 2^3 = (f'_A A + f'_B B) \times 2$$

$$Q \times 2^2 = f'_A A + f'_B B$$

$$\text{d'où } Q < f'_A A + f'_B B$$

tesse de leur théorie... Il suffit, disent ces auteurs, de se situer *immédiatement* à l'équilibre. On s'en serait douté, puisque précisément toute bonne situation ne peut correspondre qu'à une situation d'équilibre... Mais voyons leur raisonnement ; on peut écrire que :

$$Y P_y = A P_a + B P_b$$

Il s'agit d'une simple équation *comptable* ; le produit  $Y$  multiplié par son prix est égal au taux de salaire ( $P_a$ ) multiplié par la quantité de travail utilisée ( $A$ ) auquel on ajoute le taux de profit ( $P_b$ ) multiplié par la quantité de capital ( $B$ ), si l'on considère que  $A$  et  $B$  sont le travail et le capital. Cette égalité signifie tout simplement que le revenu se partage en salaires plus profits.

On peut aussi écrire cette égalité de la manière suivante :

$$Y = \frac{A P_a}{P_y} + \frac{B P_b}{P_y}$$

mettant ainsi en relief les prix *relatifs*.

On sait qu'à l'équilibre il n'y a pas de profit autre que l'intérêt versé au capital emprunté<sup>31</sup>. Le prix de vente est égal au *minimum* du coût moyen<sup>32</sup>. Mathématiquement nous pouvons, en différenciant, décrire cette situation économique par :

---

31. S'il existait un profit supérieur au taux d'intérêt, cela signifierait que la productivité marginale du capital est supérieure à la rémunération de ce dernier. On aurait dès lors intérêt à utiliser plus de capital, ce qui abaisserait la productivité marginale du capital (rendements décroissants). L'opération se poursuit jusqu'à ce que les deux termes soient égaux.

32. Cf. manuels.

$$\frac{\delta Y}{\delta A} = \frac{P_a}{P_y} \text{ et } \frac{\delta Y}{\delta B} = \frac{P_b}{P_y}$$

donc

$$Y = \frac{\delta Y}{\delta A} \cdot A + \frac{\delta Y}{\delta B} \cdot B = f'_A A + f'_B B$$

Nous avons ainsi obtenu le même résultat que précédemment — à savoir l'épuisement du produit lorsque les facteurs de production sont rémunérés à leur productivité marginale —, sans que nous ayons eu à recourir à une quelconque fonction de production.

La signification économique de ce que nous venons d'écrire est simple : à l'équilibre, nous avons l'épuisement du produit. Or l'équilibre signifie que règne sur le marché la *concurrence pure et parfaite*, c'est-à-dire que soient remplies les cinq conditions bien connues :

— l'atomicité du marché (personne n'a un poids suffisant pour influencer personne) ;

— l'homogénéité du produit (pas de monopole de marque) ;

— la libre entrée et sortie du marché (pas d'effets de monopoles) ;

— la parfaite mobilité des facteurs de production (liberté de licencier, par exemple) ;

— la connaissance parfaite du marché instantanément.

Si une de ces conditions n'est pas respectée, on ne peut obtenir l'équation finale. Les facteurs de production ne sont plus payés à leur produc-

tivité marginale. Ils sont donc *exploités*. On en arrive ainsi à l'idée selon laquelle l'exploitation dépend de la nature des marchés. S'ils ne sont pas concurrentiels, ces facteurs sont exploités. *Mieux, les facteurs peuvent être tous exploités sans que pour autant il y ait d'exploiteur!* Conclusion, si l'on veut éviter l'exploitation, il faut créer les conditions pour que l'équilibre règne sur les marchés, afin que ceux-ci puissent être concurrentiels. *Il faut donc favoriser la libre entreprise... et surtout éviter les coalitions de travailleurs. Alons jusqu'au bout, dans la mesure où l'on dénonce les syndicats comme ayant un pouvoir de monopole, on dénonce également ceux qui sont à l'origine de l'exploitation : à savoir les syndicats<sup>33</sup>!* Il fallait le faire. Ils l'ont fait ! C'est ce qu'on appelle la neutralité de la science économique...

Un raisonnement semblable est fait aujourd'hui par les politiciens et économistes bourgeois, sous le couvert bien entendu de la Science avec un grand S. Au lieu d'équilibre, on parle de croissance équilibrée et on transpose les conclusions de l'un à l'autre, ce qui donne le raisonnement suivant : si vous réclamez trop, le gâteau ne pourra grandir suffisamment vite (croissance non équilibrée, donc non optimale), par contre, si vous êtes sages, modestes dans vos revendications, le gâteau grandira plus vite et vous en profiterez. Conclusion : faites taire vos revendications, vous ne pouvez qu'y gagner... à être trop gourmand, vous ne pouvez qu'y perdre... à qui la faute ?...

## CONCLUSION

Quelques mots pour conclure ce chapitre. Nous avons démonté la démarche néo-classique de deux façons :

---

33. J. Rueff s'est rendu célèbre par ce type de dénonciation...

- en partant de l'individu ;
- en partant des quantités globales immédiatement.

La première méthode est *micro-économique*. Elle justifie les décisions de l'individu et, par généralisation, elle montre que celui-ci est à la fois maître et esclave. On passe ainsi de l'équilibre d'un individu à l'équilibre général, concernant *l'ensemble* de la société. Dans ce cas, la théorie néo-classique veut démontrer que les facteurs de production — bien particuliers, spécifiques, parce que créant de la valeur — sont payés à leur productivité marginale.

La deuxième méthode est *macro-économique*. Elle *semble* ne pas privilégier les décisions de l'individu parce qu'elle *semble* l'ignorer. On recherche les conditions de l'équilibre de la société. Il s'agit alors d'un *équilibre global* (et non plus général). Dans ce cadre, la théorie néo-classique de la valeur tente de démontrer que les principaux facteurs de production — travail, capital — sont payés pour ce qu'ils apportent, c'est-à-dire à leur productivité marginale.

Que nous partions d'une méthode ou d'une autre, nous arrivons aux mêmes conclusions. C'est apparemment troublant.

Nous pourrions montrer qu'il s'agit de deux concepts ambigus : que l'un détient des éléments de l'autre. Cela a déjà été fait par certains auteurs (Machlup). Ce n'est guère intéressant. Par contre, ce qui est plus important à noter, c'est qu'à chaque fois que nous sommes partis d'un niveau macro-économique nous avons dû faire appel à des raisonnements micro pour rendre logique l'exposition. Ainsi en a-t-il été de la tentative de certains économistes d'homogénéiser le raisonnement de Ricardo quant à la rémunération des facteurs de production. Il a fallu faire appel à la concurrence pure et parfaite pour démontrer que

la surface représentée par le paiement du capital à sa productivité marginale correspondait à la surface résiduelle. De même, nous avons procédé au même type de raisonnement quand nous avons montré qu'il n'était nullement besoin d'avoir une fonction de production homogène de degré 1. Encore une fois, nous avons fait appel à la nature des marchés pour montrer les conditions de l'équilibre. Ce n'était que si ceux-ci étaient en concurrence pure et parfaite qu'il n'y avait pas d'exploitation, et que les facteurs de production étaient rémunérés à la productivité marginale

Ainsi tout s'éclaire. La méthode macro-économique avancée au début du siècle par des néo-classiques, précisée et développée dans les années 1930 par des économistes en réaction au courant néo-classique (les keynésiens) a pu facilement être *recupérée* par les néo-classiques récents, parce que précisément la notion d'équilibre global peut très bien *intégrer* celle d'équilibre général. On part, semble-t-il, de quantités globales comme le capital, le travail, etc., mais celles-ci ne sont en fait que *l'agrégation* des unités élémentaires. Le problème du *no bridge* entre micro et macro est ainsi résolu. L'individu, ses critères de choix et ses décisions constituent toujours les fondements de l'analyse. A partir de là, n'est-il pas logique que nous aboutissions aux mêmes conclusions, que nous partions d'une méthode ou d'une autre ?

Mais combien d'hypothèses implicites a-t-il fallu — en cours de route — ne pas dévoiler, combien d'« oublis » a-t-il fallu camoufler pour rendre le raisonnement apparemment cohérent ? C'est ce que nous allons essayer de montrer maintenant.

## 2. L'incohérence interne

### Section 1. De brouilles...

Dans les années 1950 et 1960, les articles et livres d'inspiration néo-classique fusent de toutes parts. Au concept d'équilibre, on transpose celui de croissance équilibrée. A l'approche micro, on préfère généralement l'approche macro.

D'un côté, il s'agit donc de montrer non seulement que la croissance équilibrée correspond à la croissance optimale, mais qu'également les outils d'analyse élaborés pour l'étude de l'existence et de la stabilité de l'équilibre peuvent facilement être transposés à la croissance équilibrée, à tel point que certains auteurs ont pu écrire que « ce que l'on appelait la théorie de l'équilibre de longue période est devenu, en économie moderne, la théorie de la croissance<sup>1</sup> ».

D'un autre côté, on tente de montrer qu'on peut facilement se servir d'une fonction de production pour expliquer l'évolution de la croissance constatée, pour localiser les *causes* de la croissance.

Ce double objectif conduit à une multitude d'articles tendant tous à *perfectionner* la fonction de production, mais jamais à la remettre en question.

---

1. HICKS, d'après HAHN, MATTHEUS, *Théorie de la croissance économique*, *Economica*, 1972, p. 3.



Il ne s'agit que de broutilles. Voyons-les très rapidement. Les économistes néo-classiques doivent absolument expliquer la réalité. N'est-ce pas en effet le meilleur moyen de montrer que, si leur fonction de production — sentier d'équilibre — colle à la réalité, le système est juste, certes perfectionnable, pas tout à fait à l'optimum, mais fondamentalement juste ? Or, la fonction de production néo-classique a des difficultés à expliquer cette réalité. Dès 1956, Abramowitz fait remarquer « que la croissance du revenu par tête était presque entièrement associée à la hausse de quelque chose d'autre — (qu'on appelle depuis assez pudiquement le résidu) — que les inputs du stock de capital physique et des services du travail ». Qu'à cela ne tienne. On améliore l'outil d'analyse en introduisant une troisième variable (facteur de production de fait, dira Kaldor), qui va avoir pour objectif d'« expliquer » 70 à 90 % de la croissance de la production américaine... rien que cela. Cette variable sera appelée progrès technique, facteur de production indépendant (au début) des autres facteurs de production, capital et travail. Ces deux derniers ne pouvant « expliquer » que 10 à 30 % de la croissance constatée (!). Comme le tour de passe-passe semble tout de même un peu énorme, il va s'agir très rapidement de préciser ce qu'est ce « nouveau » facteur de production en le décomposant en divers éléments (progrès des connaissances scientifiques, éducation, économies d'échelle, etc.) et en attribuant à ces derniers une part de la croissance constatée (cf. travaux de Stein et Denison, d'Abramowitz, de Malinvaud-Carré-Dubois-Berthé, etc.).

Cette décomposition du résidu va impliquer de véritables acrobaties, tant au niveau mathématique (multicolinéarité entre les facteurs de production) qu'au niveau économique (substituabilité entre tous les facteurs et les éléments du résidu,

par exemple<sup>2</sup>). C'est pourquoi les néo-classiques ont pu avouer que ce résidu n'était en fait « que la mesure de leur ignorance »... C'est pourquoi aussi cette voie sera progressivement abandonnée pour celle plus correcte d'une *incorporation* du progrès technique aux facteurs de production. Mais, encore une fois, on incorporera le progrès technique en conservant les fondements mêmes de la fonction de production. C'est parce que, de ce fait, les solutions proposées ne pouvaient être que boiteuses que la discussion prendra de l'ampleur, que *les raffinements deviendront extrêmes*, sans que pour autant le problème fondamental soit posé par les néo-classiques.

On incorporera ainsi le progrès technique au capital, par exemple. L'investissement brut sera de ce fait le support matériel de la technologie existante (l'état des connaissances). Le progrès technique prendra donc la forme d'un *trend* de productivité physique des biens d'équipement. Comme on passe dans le temps (nous analysons la croissance) d'équipements moins efficaces à des équipements plus efficaces, il sera nécessaire de localiser ce qu'on appellera des *générations* de capital (*vintage*), reconnaissant de ce fait la profonde hétérogénéité du capital d'âges différents dans le temps (Héline, Solow, etc.)<sup>3</sup>. Les fonctions de production devront donc intégrer la dépréciation du capital, formuler des lois sur la

---

2. Ce qui veut dire qu'il y aurait une substitution entre le progrès technique et le capital... et entre les différents éléments du premier et ce dernier... ce qui signifie qu'on pourrait avoir une forte croissance sans investissement (DOMAR) et qu'une augmentation massive de ce dernier aurait peu d'effets (PHELPS).

3. Il est bon de remarquer que cette hétérogénéité du capital signifie qu'à un « âge » (au temps  $t$ ) correspond un type de biens d'équipement. L'hétérogénéité signifie donc l'agrégation de différents capitaux d'âges différents, supposés homogènes pour chaque âge.

vitesse de dépréciation. Mais, bien que le progrès technique soit intégré au capital, son taux d'augmentation sera une donnée *exogène* dans le modèle de croissance à taux constant...

Puis, progressivement, on tentera de lever l'hypothèse de substituabilité entre le travail et le capital en introduisant les notions d'*ex ante* et *ex post*. On passera ainsi de modèles *putty-putty* (Solow) dans lesquels la substituabilité est à la fois *ex ante* et *ex post* à des modèles *putty-clay* dans lesquels la substitution ne serait qu'*ex ante* pour laisser place à une complémentarité *ex post* (Svenillson, Johansen). Il s'agira d'établir deux facteurs de production, avec l'objectif suivant qu'*une fois* les choix effectués (donc substituabilité *ex ante*) il y a complémentarité parfaite entre les facteurs de production au sein du processus de production établi. Certains (Salter), dans cette ligne de pensée, proposeront d'effectuer une distinction entre fonction d'investissement et fonction d'utilisation des équipements. D'autres (Solow, Tobin, etc.) préfèrent établir des fonctions de production *clay-clay* qui établissent une complémentarité *ex ante* et *ex post* et tenter de montrer que la plupart des résultats obtenus par l'analyse néo-classique resteraient tout de même valables...

Que dire quand on sait qu'a aussi été effectuée une typologie du progrès technique selon que ce dernier perturberait ou ne perturberait pas (progrès technique neutre) le sentier de croissance équilibrée, que des clefs de passage ont été établies entre cette typologie et celle que présentaient les post-keynésiens (Harrod et même Robinson)<sup>4</sup>, qu'on s'est aussi évertué à construire des fonctions

---

4. Nous nous sommes nous-mêmes, avec Benetti, amusés à faire ce type de typologie pour le Séminaire Aftalion en 1968.

de production qui traiteraient le progrès technique non neutre de manière indépendante, et qui, pour réaliser cette prouesse, auraient une élasticité de substitution constante (fonction C.E.S.) ? Que dire — sinon que cela n'est que brouilles — quand on sait enfin que ce jaillissement d'articles de toutes parts a vu sa source se tarir très vite quand enfin ont été posés les vrais problèmes ? Car c'est un fait intéressant que de constater la brutale disparition de cette discussion lorsque, enfin, les néo-classiques ont été attaqués — notamment par les néo-cambridgiens —, non pas sur les epsilon, *mais sur l'existence même de leur fonction de production.*

## Section 2. ... au vrai problème

Il y a un problème que les néo-classiques évitent, ou résolvent... sans se poser de questions sur les conséquences de leur solution quant à la loi subjective de la valeur : c'est celui de *la mesure du capital*. Nous avons pu le constater tout au long de l'exposition de leurs diverses démarches.

De quoi s'agit-il exactement ? et surtout qu'est-ce que la résolution de ce problème implique au niveau de la validité de leur loi de la valeur ?

### 1. De quoi s'agit-il ?

Nous avons souligné qu'au niveau micro il n'était guère aisé d'obtenir de manière cohérente le marché du capital. Nous pouvions considérer que celui-ci résultait de l'agrégation de différents marchés de facteurs de production tels que celui du tour, celui de la fraiseuse, celui du laminoir,

etc. Mais, avons-nous noté immédiatement, nous ne pouvions sommer ces différents capitaux *hétérogènes* à moins de les *homogénéiser par un prix*. Tour, fraiseuse, laminoir, etc., étaient donc exprimés en fonction d'un numéraire, en l'occurrence un bien de consommation. Rendus homogènes par un prix et devenant ainsi le *capital*, nous avons noté qu'il devenait extrêmement difficile de savoir ce qu'il était et que, de ce fait, grâce à la « malléabilité<sup>5</sup> » qu'il acquérait, il était tout et n'importe quoi. Nous avons aussi ajouté que cette solution posait également des problèmes sur la nature même de l'interdépendance des marchés. Mais qu'importe... là n'est pas le problème essentiel. Le problème essentiel réside dans le *prix* qui va servir à homogénéiser des capitaux hétérogènes. En effet, si nous exprimons tours, fraiseuses, laminoirs, etc., en biens de consommation, encore faut-il exprimer ces prix. Considérons un tour et un bien de consommation A produit avec ce tour et du travail. Nous pouvons écrire deux équations *comptables*, qu'utilisent d'ailleurs les néo-classiques, exprimant le fait que la valeur d'un bien peut se décomposer en salaires pour le produire plus le profit retiré de sa production. Nous aurons :

$$A p_a = L_a w + T_a p_t r \quad (1)$$

$$T p_t = L_t w + T_t p_t r \quad (2)$$

La première équation exprime la valeur du bien de consommation (quantité physique que multiplie son prix). Celle-ci est égale à la quantité

---

5. « Malléable », concept cher aux néo-classiques, qui signifie qu'« une machine peut instantanément et gratuitement être transformée en n'importe quelle autre » (Solow).

de travail ( $L_a$ ) que multiplie le taux de salaire affecté à cette quantité de travail *plus* la quantité physique de capital (le tour  $T$ ) que multiplie son prix ( $p_t$ ), afin d'obtenir la valeur de ce capital qu'on multiplie par le taux de profit afin d'obtenir le profit.

Nous pouvons dire la même chose pour la deuxième équation. La valeur du capital utilisé ( $Tp_t$ ) est égale à la masse des salaires versés pour sa fabrication ( $L_t w$ ) plus la masse des profits retirés, en partant du principe cependant — *et pour simplifier* — qu'on suppose que le bien d'équipement (le tour) est fabriqué à l'aide de lui-même et de travail<sup>6</sup>.

Si nous supposons que le bien de consommation est le numéraire, son prix peut être égal à l'unité (pour simplifier, car en fait il pourrait être égal à n'importe quoi, puisqu'on se le donne). Si on divise les deux équations par la quantité produite ( $A$  dans la première,  $T$  dans la deuxième), on met en relief les coefficients de fabrication. Nous aurons :

$$I = l_a w + t_a p_t r \quad (1)$$

$$p_t = l_t w + t_t p_t r \quad (2)$$

$$\text{où } l_a = \frac{L_a}{A}, \quad l_t = \frac{L_t}{T}, \quad t_a = \frac{T_a}{A}, \quad t_t = \frac{T_t}{T}$$

sont les coefficients de fabrication

et  $p_t$  le prix relatif du tour en biens de consommation, puisque  $p_a = I$ . Nous sommes en pré-

---

6. Nous avons supposé pour simplifier que le tour était usé au bout de la période servant à fabriquer le bien de consommation  $A$ .

sence de deux équations et de 3 *inconnues*  $p_t$ ,  $w$  et  $r$ .

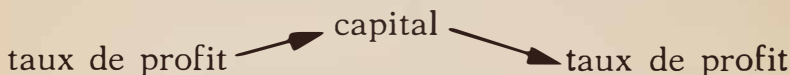
Nous pouvons exprimer  $p_t$ . Après réduction de ce système, nous aurons :

$$p_t = \frac{l_t}{l_a + (l_t t_a - l_a t_t)r}$$

Donc

$$p_t = f(r)$$

Nous pourrions recommencer, en considérant le cas de la fraiseuse, du laminoir<sup>7</sup>, etc. A chaque fois, nous aurons le prix relatif de ces biens d'équipement (par rapport au même bien de consommation) *fonction du taux de profit*, c'est-à-dire d'une variable de la répartition. Nous pouvons donc affirmer avec certitude que nous sommes en présence d'un sérieux problème en ce qui concerne la *cohérence* de l'analyse néo-classique, puisque celle-ci se propose de *déterminer* le taux de profit par la productivité marginale du capital, alors même que pour mesurer le capital nous avons besoin du taux de profit. *Nous sommes donc en présence du cas type de raisonnement circulaire :*



---

7. On pourrait ajouter d'autres machines, cela compliquerait les équations, mais le raisonnement ne serait pas altéré. De même nous avons supposé une péréquation du taux de profit (servant à payer les intérêts) conforme aux hypothèses d'équilibre de l'analyse néo-classique.

Nous sommes face à un problème fondamentalement analogue lorsque nous considérons le problème au niveau macro. Nous avons déjà remarqué que les néo-classiques évitaient jusque récemment de dire avec quoi le capital était mesuré dans une fonction de production. Cet « oubli » leur permettait à la fois de démontrer théoriquement que l'équilibre était atteint lorsque les rémunérations étaient déterminées par leur productivité marginale, et de montrer pratiquement — par tests économétriques — que leur fonction de production néo-classique, certes affinée (problème du progrès technique, etc.), pouvait expliquer la réalité, ce qui de ce fait signifiait que le système était *fondamentalement juste*, puisqu'il correspondait grosso modo à un sentier d'équilibre où tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Cet « oubli » durera longtemps et ce n'est pas un hasard. Certains auteurs du début du siècle (Böhm-Bawerk, par exemple) avaient déjà posé le problème de la mesure du capital. Il faudra attendre la fin des années 1960 pour qu'ils se résignent à essayer d'y répondre<sup>8</sup>...

Quoi qu'il en soit, voyons de quoi il s'agit. On peut mesurer le capital de diverses façons. Si par exemple on dit que le capital est mesuré en biens de consommation, on retombe directement sur le problème précédent. Il faut connaître le taux de profit, c'est-à-dire une variable de la répartition, alors même que l'objectif est de déterminer cette variable.

On pourrait mesurer le capital par *les gains futurs* qu'il est susceptible de procurer. Mais pour actualiser ces gains futurs, il faut connaître le taux

---

8. Encore qu'on n'en trouve guère de traces dans les manuels traditionnels où l'on s'amuse à affiner la fonction de production. Il faut attendre le doctorat pour qu'on daigne, en général, en parler...



d'intérêt. Or l'objectif est précisément de déterminer ce taux d'intérêt (de profit) par la productivité marginale du capital. Donc, même problème.

On pourrait inverser et dire que le capital est déterminé par son coût de production. Au lieu de s'intéresser au futur, on s'intéresse au passé. Or les unités de travail dépensées dans le passé pour produire le capital doivent, dans la logique néo-classique, être actualisées. En effet, considérons deux machines qui ont nécessité chacune pour leur production six unités de travail, mais dont l'échelonnement dans le temps est différent. La première a été produite grâce à une dépense régulière de 1,5 unité pendant 4 ans, la seconde a nécessité la dépense de 4 unités il y a 4 ans et de 2 unités la dernière année. Les deux machines ont une valeur différente, puisqu'une unité de travail dépensée il y a 4 ans n'a pas le même sens qu'une unité de travail dépensée il y a 3 ans<sup>9</sup>. Nous sommes donc en présence du même problème. La mesure du capital nécessite la connaissance *préalable* du taux de profit alors même que la productivité marginale est censée le déterminer.

*Résumons-nous* : aussi bien au niveau micro que macro, nous sommes devant une contradiction. Soit nous connaissons le taux de profit, auquel cas nous pouvons mesurer le capital et calculer la productivité marginale de ce facteur, mais nous ne pouvons plus calculer le taux de profit, puisque nous nous le sommes donné. Soit nous ne connaissons pas le taux de profit et nous ne pouvons pas calculer la productivité marginale du capital et donc déterminer ce taux de profit !

---

9. Pour la première machine, on pourrait écrire  $C_1 = 1,5 w (1 + i) + 1,5 w (1 + i)^2 + 1,5 w (1 + i)^3 + 1,5 w (1 + i)^4$  et pour la seconde  $C_2 = 2 w (1 + i) + 4 w (1 + i)^4$ , d'où  $C_2 \neq C_1$ .

## 2. Qu'est-ce que cela implique ?

D'abord, bien sûr, que la productivité marginale ne peut déterminer la rémunération d'un facteur, ce qui, en termes clairs, signifie tout simplement que *la loi de la valeur néo-classique est totalement incohérente, même lorsqu'on accepte ses hypothèses de départ !*

Nous pouvons ensuite tirer d'autres conséquences très importantes, qui consistent en fait à reprendre le même problème sous d'autres angles. Nous avons dit que la fonction de production établissait *une* relation entre les diverses combinaisons productives et les quantités produites. Plus précisément, il s'agissait d'une relation entre les diverses combinaisons productives *efficentes* et la quantité produite. A chaque combinaison productive devrait correspondre *une et une seule*

quantité produite. Ainsi, pour  $\frac{K_1}{L}$ ,

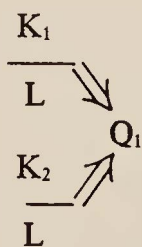
respondre  $Q_1$ , pour  $\frac{K_2}{L}$ ,  $Q_2$ , etc.

De même, les conditions de stabilité du modèle néo-classique indiquent que toute variation du prix d'un facteur devrait impliquer une variation de sa demande dans un sens déterminé. Ainsi, si le taux de l'intérêt vient à baisser, le prix du travail — bien que stable de manière absolue — devient relativement plus cher que le prix d'offre du capital, ce qui devrait entraîner une modification de la combinaison productive telle que l'intensité capitaliste croisse. Raisonement que nous avons synthétisé par l'enchaînement suivant :

$$i \downarrow \Rightarrow \frac{K}{L} \uparrow$$

Or nous avons montré qu'il fallait soit rendre le capital homogène par un prix, soit le rendre comparable à la quantité produite, également par un prix. Dans les deux cas de figure, un prix est nécessaire pour mesurer le capital. Dès lors le capital sera la valorisation d'une série de biens d'équipements. En d'autres termes, l'expression  $K$  ne représentera pas seulement une quantité physique d'un bien d'équipement (ou d'une série de biens d'équipement), mais une quantité physique mesurée par un prix.

Ce prix dépend d'une variable de la répartition, en l'occurrence le taux de profit. Nous venons de le montrer. Nous pouvons donc penser que, lorsque le taux de profit varie, le prix varie. Comme la valeur du capital n'est pas insensible à la variation de ce prix — puisque c'est celui-ci qui le valorise — une même *quantité physique* de capital pourra avoir une valeur différente selon le prix, donc selon le taux de profit. En termes clairs, cela signifiera que, s'il faut 1 tour plus  $L$  travail pour produire  $Q_1$  biens de consommation, ce tour pourra prendre les valeurs  $K_1$  ou  $K_2$ , etc., et que de ce fait diverses intensités capitalistiques pourraient produire  $Q_1$ .

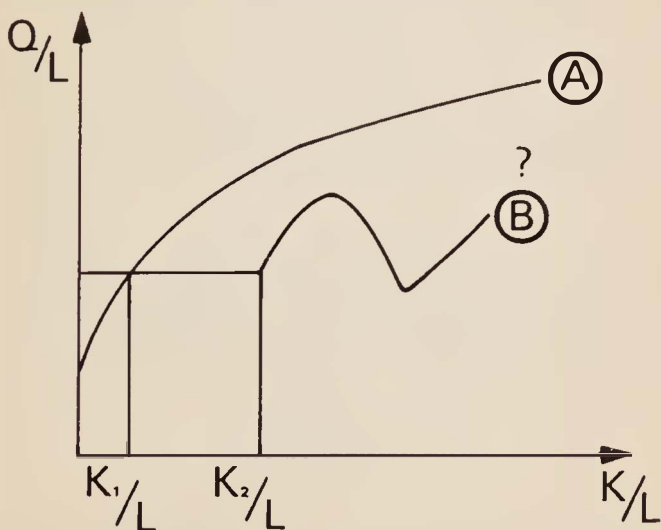


Or ceci est en *contradiction absolue* avec la fonction de production néo-classique, puisque celle-ci établit une relation entre les quantités physiques d'inputs (les combinaisons productives) et la quantité produite. En d'autres termes, la

relation entre la quantité de capital et la quantité de produits *devrait rester la même* si la technique reste la même. Or tel n'est pas le cas :  $\frac{K_1}{L}$  et  $\frac{K_2}{L}$

représentent certes la même technique, mais à des prix différents, si bien que les valeurs sont différentes ( $K_1 \neq K_2$ ). Dès lors, pour une même combinaison productive, il y a deux (ou plus) relations qui la lient à la quantité produite, et cela parce que la combinaison productive ne peut — dans le corps théorique néo-classique — qu'être exprimée en *valeur* et non en termes physiques. *En d'autres termes, la relation néo-classique nécessite, pour qu'elle soit valable, que le capital soit exprimé en termes physiques ; or, parallèlement, la cohérence de l'analyse néo-classique implique qu'il soit exprimé en valeur, ce qui rend non viable ce type de relation fondamentale.*

Nous pouvons représenter graphiquement cette contradiction en traçant deux courbes.

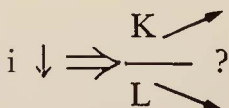


La courbe (A) représente la fonction de production telle qu'elle *devrait* être. La courbe (B) représente les formes possibles que pourrait prendre la courbe selon l'évolution du taux de profit.

Nous pouvons généraliser et dire qu'avec d'autres taux de profit  $\frac{K_2}{L}$  pourrait représenter une combinaison productive (physique) tout à fait différente de  $\frac{K_1}{L}$ , ce qui signifie que la quantité  $Q_1$

produite pourrait être produite avec deux, trois techniques (physiques) différentes<sup>10</sup>. Bref, parce qu'il a fallu nécessairement homogénéiser le capital par un prix, le valoriser, toute l'argumentation néo-classique s'écroule. Le raisonnement n'est plus cohérent. L'élasticité ne peut donner la répartition des revenus selon la productivité marginale. On peut construire autant de courbes qu'on a de taux de profit. C'est ce que fit Robinson dès 1956, en réaction au courant néo-classique. Mais tracer ces courbes signifie se donner le taux de profit et donc ne plus pouvoir le déterminer...

Deux ou trois (ou n) combinaisons productives (prises à leur niveau physique) peuvent donner naissance à la même quantité produite. C'est une contradiction. On peut poursuivre. La baisse du taux de l'intérêt (ou du taux de profit) ne donne pas nécessairement naissance à une augmentation de l'intensité capitaliste. Tout dépend de l'influence de ce taux de profit sur le prix qui mesure le capital. Ainsi, aurons-nous :




---

10. De manière optimale bien sûr, puisque la fonction de production est censée être un sentier d'équilibre.

ce qui est en totale contradiction avec l'analyse néo-classique. Le raisonnement — une fois admises les hypothèses — est donc incohérent. Mieux, on peut montrer — et nous le ferons par la suite — qu'une même combinaison productive peut être choisie pour deux taux d'intérêt différents. Ou encore, dit d'une autre façon, que, à la suite d'une baisse du taux de l'intérêt, l'intensité capitaliste peut croître et que, si cette baisse se poursuit, l'intensité capitaliste peut cette fois baisser et retrouver son niveau initial (!). Deux taux d'intérêt donnent ainsi la même combinaison productive optimale ! C'est ce qu'on appelle le phénomène du *reswitching* ou retour des techniques.

L'origine de ces contradictions fondamentales dans la logique de l'exposition néo-classique vient de ce qu'il a fallu nécessairement mesurer le capital par un prix et que ce prix dépend d'une variable de la répartition<sup>11</sup>. En d'autres termes, la variation *en valeur* du capital dépend à la fois de sa variation physique, ou quantitative (changement de combinaison productive), et de la variation du prix qui le mesure, les deux pouvant aller en sens contraire. On ne peut donc dire qu'une baisse du taux de profit puisse susciter automatiquement une augmentation de l'intensité capitaliste, tout dépend de l'influence de cette baisse sur le prix.

Il s'agit d'une contradiction de fond, reconnue aujourd'hui par les néo-classiques. Ce qu'il est intéressant de voir, c'est comment ces auteurs vont tenter de réhabiliter leur corps théorique sans tomber dans un monde à un bien, qui rendrait, comme nous le verrons, leur théorie sans objet.

---

11. Nous développerons ce point au chap. 3.

### Section 3. Les essais de réponse des néo-classiques

Au début du siècle déjà, certains économistes étaient conscients de cette circularité du raisonnement et avaient tenté — sans succès — de mesurer le capital sans recourir à une variable de la répartition. Aujourd'hui, on assiste à une tentative de réhabilitation de la théorie néo-classique à partir de deux idées de fond. La première consiste d'un côté à reconnaître les vices dont souffre la fonction de production et de l'autre à construire une pseudo-fonction de production, qui non seulement ne souffrirait pas de ces erreurs mais jouerait un rôle analogue à la fonction de production traditionnelle. On doit à Samuelson cette tentative. La seconde idée consiste à renouer avec le taux de rendement de Fisher et à montrer que ce qui est important c'est ce taux de rendement, qu'il détermine le taux de profit et qu'on n'a pas besoin dès lors de recourir au capital et donc de le mesurer (Solow). L'un tente de dépasser le problème de la mesure du capital, l'autre de le supprimer. Nous allons voir successivement ces deux tentatives.

#### 1. Le réel face à l'imaginaire : la tentative de Samuelson

Il ne s'agit pas d'une boutade. C'est cette méthode que suivra Samuelson. Puisqu'on ne peut pas homogénéiser le capital sans recourir à une variable de la répartition, on va partir immédiatement du réel, c'est-à-dire d'une multitude de *capitaux hétérogènes*. On va montrer que le monde du réel peut être confronté au monde de l'imaginaire, monde dans lequel la fonction de pro-

duction traditionnelle serait valable. Plus précisément, dans le monde réel la fonction de production traditionnelle ne peut servir à déterminer la répartition des revenus selon les productivités marginales, puisqu'elle souffre des vices que nous avons vus. On peut donc supposer qu'elle pourrait jouer ce rôle dans le monde de l'imaginaire. Et si l'on confronte le monde du réel, perçu cette fois au travers de capitaux hétérogènes, au monde de l'imaginaire, et qu'on s'aperçoit que le premier peut conduire à une *détermination* de la répartition des revenus selon les productivités marginales, sans souffrir des vices précédents, et qu'à travers lui on peut reconstruire la fonction de production macro (agrégée) de telle sorte qu'elle corresponde à la fonction de production traditionnelle (l'imaginaire), alors on peut dire que cette dernière est fondamentalement valable.

Cela paraît complexe au premier abord — et c'est vrai qu'il fallait avoir de l'imagination pour concevoir cette réponse —, mais l'idée est simple, comme nous allons le voir.

## HYPOTHÈSES

1. On suppose qu'un seul bien de consommation est produit<sup>12</sup>. On suppose par contre que, pour produire ce bien, on peut utiliser autant de combinaisons productives qu'on le désire : tour ( $\alpha$ ), fraiseuse ( $\beta$ ), machines-outils diverses, combinés au travail. Nous sommes donc en présence de *capitaux hétérogènes*. On suppose qu'il

---

12. Il s'agit d'une hypothèse simplificatrice. On pourrait supposer que  $n$  biens de consommation sont produits. Cette hypothèse est faite parce que le problème qu'on a à résoudre est celui qui est posé par l'existence de capitaux hétérogènes et non de plusieurs biens de consommation.



n'y a pas de progrès technique, puisque le problème de fond ne se situe pas à ce niveau, comme nous l'avons vu. On suppose également que les rendements d'échelle sont constants pour chaque combinaison productive<sup>13</sup> d'où on déduit que les coefficients de fabrication le sont également. On suppose enfin une économie concurrentielle.

2. On suppose également que la dépréciation (d) du bien d'équipement est indépendante de son âge. Cette hypothèse suscite quelques problèmes annexes que nous n'analyserons pas.

3. On suppose enfin une *économie stationnaire*. Le surplus net est distribué en profits-salaires, lesquels servent à acheter des biens de consommation exclusivement, puisque par hypothèse l'accumulation nette est nulle. Les proportions entre le secteur produisant le bien de consommation et celui qui produit le bien d'équipement doivent donc être telles que la production de ce dernier corresponde exactement à ce dont a besoin le secteur des biens de consommation pour remplacer son capital usé et à ce dont il a besoin lui-même pour remplacer ses biens d'équipement usés. Le surplus net sera alors égal à une quantité physique de bien de consommation<sup>14</sup>.

---

13. Rappelons que cette hypothèse signifie concrètement que, si on a besoin d'un tour et d'une unité de travail pour produire A unités de bien de consommation, 2 tours et 2 unités de travail produisent le double de biens de consommation.

14. Cette hypothèse sur la stationnarité est nécessaire, car dans le cas contraire le surplus se composerait de biens de consommation et de biens d'équipement correspondant à l'accumulation nette, ce qui serait de nature à poser certains problèmes que nous pouvons ici analyser.

L'hypothèse de distribution du surplus net en profit et salaire a également une autre signification importante. Elle signifie que le salaire est payé *post factum*, une fois la marchandise produite et vendue<sup>15</sup>.

## A. LA PSEUDO-FONCTION DE PRODUCTION

On peut écrire maintenant les mêmes équations que celles que nous avons notées dans le point 1. On appellera *système de production* ces deux équations. Elles montrent comment on fabrique le bien de consommation A lorsqu'on utilise la technique  $\alpha$ , et comment on fabrique le bien d'équipement  $\alpha$  lui-même. Puisqu'il y a une multitude de biens d'équipement ( $\alpha, \beta, \gamma$ , etc.), il y aura une multitude de systèmes de production, chacun représenté par ces deux équations.

Nous avons donc pour le système  $\alpha$  :

$$\begin{aligned} 1 &= l_a w + c_a p_c (r + d) \\ p_c &= l_c w + c_c p_c (r + d) \end{aligned}$$

où  $l_a, l_c, c_a, c_c$  sont les coefficients de fabrication donnés, où  $c_a p_c d$  et  $c_c p_c d$  représentent le capital usé et, rappelons-le,  $c_a p_c r$  et  $c_c p_c r$  le profit dans chaque équation. Comme nous l'avons vu, nous avons trois inconnues ( $w, r$  et  $P_c$ ) et deux équations, d'où on peut tirer une équation du salaire :

---

15. Ce qui est logique avec la pensée néo-classique, qui veut démontrer que le salaire est déterminé par la *production* du dernier travailleur utilisé. C'est une hypothèse que nous retrouverons curieusement chez les néo-cambridgiens (cf. *supra*). Elle est loin d'être anodine, comme nous le verrons.

$$w = \frac{1 - c_c (r + d)}{l_a + (l_c c_a - l_a c_c) (r + d)}$$

ou une équation des prix :

$$p_c = \frac{l_c}{l_a + (l_c c_a - l_a c_c) (r + d)}$$

Nous avons pour chaque système ces deux équations et donc ces deux fonctions. Chaque système divergeant de l'autre par la valeur prise par les coefficients de fabrication.

Nous appellerons la première fonction la courbe des salaires  $w - r$ . Elle peut être convexe, concave ou droite selon que  $(l_c c_a - l_a c_c)$  est supérieur à 0, inférieur à 0 ou nul.

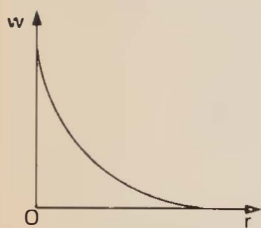


FIG. 1

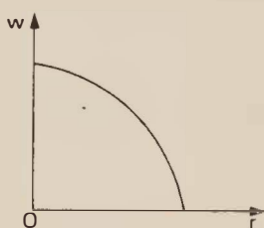


FIG. 2

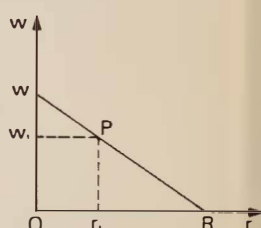


FIG. 3

Il est important de noter immédiatement la *signification économique* de la valeur prise par  $(l_c c_a - l_a c_c)$ .

Nous aurons une courbe convexe lorsque  $\frac{c_a}{l_a} > \frac{c_c}{l_c}$ , c'est-à-dire lorsque l'intensité capitalistique du secteur produisant le bien de consom-

mation sera supérieure à celle du secteur produisant le bien d'équipement  $\alpha$  (ou  $\beta$ )<sup>16</sup>.

Nous aurons une courbe concave lorsque  $\frac{C_a}{l_a} < \frac{C_c}{l_c}$ , c'est-à-dire lorsque l'intensité capitaliste du secteur produisant le bien d'équipement  $\alpha$  sera supérieure à celle du secteur de bien de consommation.

Nous aurons une droite lorsque  $\frac{C_a}{l_a} = \frac{C_c}{l_c}$ , c'est-à-dire lorsque les deux intensités capitalistes sont égales.

Samuelson s'intéresse *uniquement* à ce dernier cas. Soit la tangente au point P. Cette tangente est égale à  $\frac{Ww_1}{Or_1}$  dans lequel  $w_1W$  correspond à la différence entre le surplus  $OW''$  par travailleur et le taux de salaire ( $Ow_1$ ). Cette différence est donc ce qui représente le profit par travailleur. En divisant par le taux de profit, nous obtenons :

$$\text{tg } WPw_1 = \frac{\text{profit par travailleur}}{\text{taux de profit}} = \frac{P/L}{P/K} = \frac{K}{L}$$

La tangente de la courbe des salaires est donc égale à la valeur du capital par tête. Comme la

16. Rappelons que  $c_a/l_a$  correspond au capital par unité de produit A sur le travail par unité de ce même produit. Il s'agit donc bien d'une intensité capitaliste.

17.  $OW$  est le surplus par travailleur. En effet si  $r = 0$ , le taux de salaire est maximum et représente l'ensemble du surplus par travailleur. Inversement si  $w = 0$ ,  $r$  est maximum ( $r = OR$ ),  $OR$  représente la totalité du surplus versé aux capitalistes par unité de travail.

courbe des salaires est ici une droite, la tangente est *constante* quel que soit P sur  $w - r$ . La valeur du capital par tête est donc constante quelle que soit la variation du taux de profit entre O et R pour le système  $\alpha$ . En d'autres termes, la valeur du capital par tête pour  $\alpha$  n'est pas altérée par les variations du taux de profit. Pour chaque système, il y a une et une seule valeur du capital.

Samuelson multiplie le nombre des systèmes en maintenant la même hypothèse d'égalisation des intensités capitalistiques au sein de chaque système  $\beta, \gamma$ , etc., entre le secteur produisant le bien de consommation A et le secteur produisant le bien de production  $C\beta, C\gamma$ ... Nous sommes donc en présence d'une série de droites  $M\alpha, M\beta, M\gamma$ , etc. Sur chacune de ces droites, la valeur du capital par tête est constante. Pour chaque système, il y a donc bien *une et une seule* valeur du capital par tête. Nous pouvons ordonner ces systèmes de telle sorte que la valeur du capital par tête croisse lorsque le taux de profit décroît et passe de R à O. Le système  $M\gamma$  aura ainsi une valeur du capital par tête supérieure à  $M\beta$  qui sera supérieure à  $M\alpha$ . Nous pouvons représenter ces ensembles de systèmes par les deux figures suivantes :

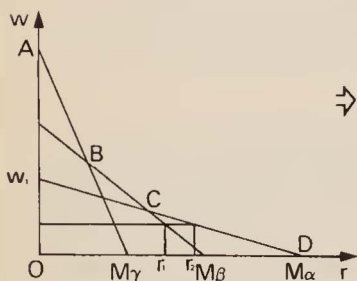


FIG. 4

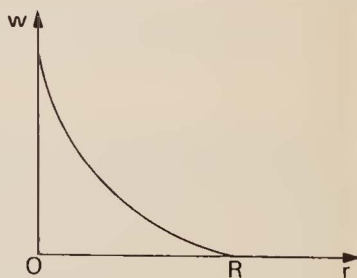


FIG. 5

Nous obtenons dans la fig. 4 une *courbe-enveloppe brisée* ABCD. Cette courbe s'appelle frontière des salaires ou frontière du prix des facteurs selon les auteurs. L'entrepreneur se situe sur cette courbe-enveloppe. En effet pour un taux de salaire  $Ow_1$ , il a intérêt à maximiser son taux de profit. Le système  $\alpha$  lui donne un taux de profit  $Or_2$  supérieur à celui que lui procure le système  $\beta$  :  $Or_1$ <sup>18</sup>.

Si l'on multiplie le nombre des techniques, on peut penser que la courbe-enveloppe, de brisée deviendra lisse. Elle est décroissante et convexe. Chaque point sur cette courbe représente dès lors *un système représenté par une valeur du capital par tête*.

C'est là un point essentiel du raisonnement. Grâce à cette propriété, nous pouvons déduire deux choses :

— lorsque le taux de profit croît de O à R, le système de production choisi est caractérisé par une *valeur* du capital décroissante :

$$r \uparrow \Rightarrow \frac{J}{L} \downarrow$$

Nous retrouvons les conditions de stabilité de l'équilibre ;

— on peut facilement calculer la *valeur du capital J*. On calcule la pente de chaque point qu'on multiplie par la quantité de travail utilisée en ce point. *Pour chaque taux de profit, nous avons un système choisi auquel correspond une et une seule valeur du capital.*

Il *semble* que nous ayons résolu notre problème. Nous sommes partis de capitaux hétéro-

---

18. Remarquons que ce raisonnement n'est pas sans rappeler celui qui a servi pour construire la fonction de production.

gènes. Nous n'avons donc pas supposé un capital homogène qu'il aurait fallu homogénéiser. Nous avons construit une courbe-enveloppe. Ce faisant, nous avons considéré que nous pouvions passer d'un système à un autre instantanément et sans coût lorsque le taux de profit variait. Nous avons donc supposé que le capital pouvait être malléable. C'est pourquoi Samuelson l'appelle *capital-gelée* qu'il représente par la lettre J (*jelly*). Plus précisément, une machine  $\alpha$  peut être remplacée par une autre ( $\beta$ ) immédiatement et gratuitement lorsque le taux de profit varie. Le capital prend donc des *formes diverses* selon le taux de profit, d'où sa dénomination de gelée. La construction de ce capital-gelée nous permet d'établir une relation entre le taux de profit et la valeur du capital telle que cette dernière représente *une et une seule* technique de production. La mesure de ce capital-gelée ne souffre donc pas des mêmes vices que le capital qu'on devait rendre homogène dans une fonction de production traditionnelle, puisque toute variation du taux de profit implique un changement dans la valeur du capital *dû seulement à un changement dans la technique de production*.

Allons plus loin. Samuelson appelle cette courbe-enveloppe la *pseudo-fonction* de production. Pseudo parce qu'elle va jouer exactement le même rôle que la fonction de production *sans* partager toutefois ses vices. L'élasticité de cette pseudo-fonction de production va nous donner la *répartition des revenus*. En effet, en tout point,

$$\text{la tangente est égale à } \frac{-dw}{dr} = J/L. \text{ L'élasticité}$$

$$\text{est donc égale à } \frac{-dw/w}{dr/r} = \frac{J}{L} \times \frac{r}{w} = \frac{P}{W},$$

c'est-à-dire au rapport des profits sur les salaires. Nous avons donc une *détermination* de la répartition des revenus par le simple calcul d'une élasticité. Certes, on pourrait dire que ce calcul n'implique pas que la répartition des revenus soit déterminée selon le principe des productivités marginales. Qu'à cela ne tienne ! C'est là que va intervenir l'*imaginaire*. Nous pouvons le montrer de deux façons : analytiquement et graphiquement. On peut considérer en premier lieu une fonction de production traditionnelle, mais imaginaire et de degré 1. Nous pourrons dès lors calculer  $\frac{K}{L}$ . L'intensité capitaliste est égale au rapport suivant :

$$\frac{K}{L} = \frac{d(\delta Q/\delta L)}{d(\delta Q/\delta K)}^{19}$$

où  $\delta Q/\delta K$  et  $\delta Q/\delta L$  sont les productivités marginales du capital et du travail. Dans le monde de l'imaginaire, celles-ci déterminent le taux de salaire et le taux de profit. Nous pouvons donc écrire :

---

19.  $Q = \frac{\delta Q}{\delta K} K + \frac{\delta Q}{\delta L} L$  (théorème d'Euler), ou  
encore :  $\frac{Q}{L} = \frac{\delta Q}{\delta K} \frac{K}{L} + \frac{\delta Q}{\delta L}$

Si nous différencions par rapport à  $\delta Q/\delta K$  :

$$\frac{d(Q/L)}{d(\delta Q/\delta K)} = \frac{d(\delta Q/\delta L)}{d(\delta Q/\delta K)} + \frac{K}{L} + \frac{\delta Q}{\delta K} \frac{d(K/L)}{d(\delta Q/\delta K)}$$



$$\frac{K}{L} = \frac{-dw}{dr}$$

Or  $\frac{-dw}{dr} = \frac{J}{L}$  dans le monde réel. Donc K

et J jouent le même rôle sans que l'un ait à souffrir des vices de l'autre. De ce fait, parce que le monde de l'imaginaire correspond au monde réel, on peut penser que le monde de l'imaginaire était fondamentalement juste et que l'élasticité de la courbe-enveloppe donne bien la répartition des revenus *selon* les productivités marginales.

En second lieu, on peut très facilement établir que la courbe-enveloppe peut donner naissance à un sentier d'équilibre représentant la fonction de production et *inversement*.

En effet, soit un point P pris sur la courbe-enveloppe (monde réel). Ce point P représente un système précis, matérialisé par AB. OA représente le surplus net par travailleur pour ce système

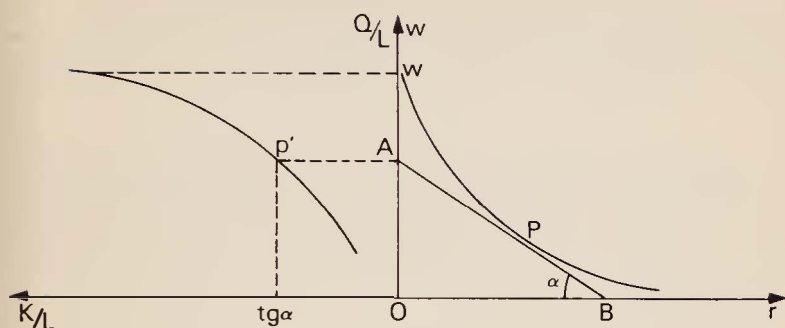
ou encore :

$$\frac{d(Q/L) \times d(K/L)}{d(K/L) \times d(\delta Q/\delta K)} = \frac{(\delta Q/\delta K) d(K/L)}{d(\delta Q/\delta K)} =$$

$$\frac{d(\delta Q/\delta L)}{d(\delta Q/\delta K)} + \frac{K}{L} + \frac{(\delta Q/\delta K) d(K/L)}{d(\delta Q/\delta K)}$$

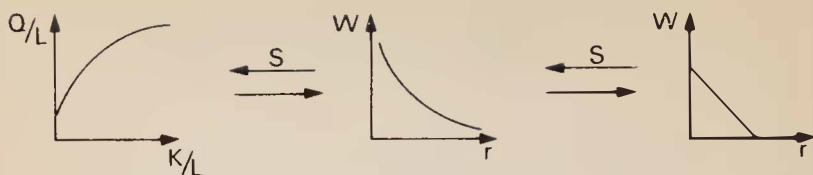
$$\text{d'où : } \frac{K}{L} = \frac{-d(\delta Q/\delta L)}{d(\delta Q/\delta K)}$$

imaginaire  $\longrightarrow$   
 $=$  réel  $\longleftarrow$  réel



ou, en d'autres termes, la productivité moyenne. La tangente de AB représente le capital par tête. Nous pouvons reporter ces deux résultats. En ordonnée, nous mettons la productivité moyenne ; en abscisse, la valeur prise par la tangente. A partir du point P, nous obtenons un point P'. Nous pouvons faire de même pour l'ensemble des systèmes. Nous obtenons ainsi une courbe, issue de la courbe-enveloppe, qui a exactement la même forme et donc les mêmes propriétés que la fonction de production imaginaire, sans souffrir des défauts précités. Cette *pseudo*-fonction de production joue donc *le même rôle* que la fonction de production. Cette dernière ne souffrait donc que de difficultés apparentes.

En bref, le procédé de Samuelson consiste à *inverser* le sens de la démarche. Généralement, on partait de la fonction de production pour aller vers la frontière du prix des facteurs pour aboutir enfin à la courbe des salaires.



Samuelson part de la courbe des salaires (capitaux hétérogènes), arrive à la courbe-enveloppe d'où il déduit une courbe qui a la même forme que la fonction de production et qui joue le même rôle.

## B. L'IMPASSE

La solution proposée par Samuelson pour sauver la loi de la valeur est un bon indicateur des impasses auxquelles est parvenu ce type de théorie. Tel un prestidigitateur, Samuelson *esquive* le problème essentiel en se donnant un cas particulier. Ce cas particulier aboutit à la négation de l'objet même de l'analyse néo-classique. Si on généralise l'étude de Samuelson, la pseudo-fonction de production ne peut remplir le rôle que Samuelson lui assigne. D'où la nécessité de privilégier ce cas particulier, qui pourtant nie l'objet même de la loi de la valeur néo-classique. C'est là ce que nous allons montrer.

a) *Un monde à un bien.* Samuelson privilégie un cas particulier : celui où les intensités capitalistiques du secteur du bien de consommation et du secteur des biens de production sont égales dans chaque système. C'est ce qui lui permet d'avoir des courbes de salaires représentées par des droites. Chaque système a, de ce fait, une valeur du capital par tête constante.

Ce que ne dit pas Samuelson, c'est qu'en pri-

vilégiant ce cas particulier *il élimine de ce fait le problème qu'il se proposait de résoudre*. Quel était ce problème ? Mesurer le capital impliquait qu'on fasse intervenir un prix tel que ce dernier était fonction du taux de profit, variable qu'on se proposait pourtant de déterminer par ailleurs. L'équation des prix est en effet :

$$P_c = \frac{l_c}{l_a + (l_c c_a - l_a c_c) (r + d)}$$

Si nous supposons que les intensités capitalistiques sont semblables dans chaque secteur

$$\left( \frac{c_a}{l_a} = \frac{c_c}{l_c} \right), \text{ nous aurons :}$$

$$p_c = \frac{l_o}{l_a} = \text{constante}$$

c'est-à-dire un prix fonction *seulement* des coefficients de fabrication. Samuelson, en égalisant les intensités capitalistiques, a donc *supprimé l'effet que pouvait jouer le taux de profit sur le prix* du bien d'équipement en bien de consommation. Rien d'étonnant ensuite qu'il puisse obtenir pour chaque système une valeur du capital par tête *constante*. C'est la conséquence même de cette suppression implicite. *Le prix ne joue plus un rôle perturbateur*. Son effet est *neutralisé* par la suppression de l'action du taux de profit. La valeur du capital pour chaque système est nécessairement stable. Il ne peut en effet y en avoir plusieurs, puisque, comme nous

l'avons vu, la variation *en valeur* du capital résulte à la fois de sa variation physique (changement de système) et de la variation du prix qui le mesure, les deux pouvant aller en sens contraire. Si l'on supprime l'effet que pourrait avoir la variation du prix, en faisant des hypothèses telles que ce dernier ne puisse être nécessairement que stable, on esquive le problème posé, *on ne le résout pas*. Il fallait vraiment toute l'« imagination » de Samuelson pour faire ce tour de passe-passe.

Ce tour de passe-passe aboutit dès lors à supposer en fait dans son monde réel une fonction de production homogène de degré 1. Rien d'étonnant alors à ce que le monde réel puisse correspondre au monde imaginaire, puisque ce dernier est précisément caractérisé par cette fonction de production<sup>20</sup> ! Mieux, dans la mesure où l'on esquive le rôle perturbateur des prix —

---

20. On peut le démontrer facilement au niveau mathématique (Badhuri). On peut écrire la relation  $Q = Lw + Kr$ , où  $K$  est la valeur du capital en bien de consommation (c'est-à-dire  $Kp_c$  dans nos relations précédentes où  $K$  était le capital physique). C'est une relation comptable, ou encore définitionnelle. Si on divise par  $L$ , on a :  $q = kr + lw$  d'où  $dq = rdk + kdr + dw$ .

De ce fait  $\frac{dq}{dk}$  — productivité marginale du capital —

n'est pas égal au taux de profit  $r$ . Pour qu'il soit égal au taux de profit  $r$ , il faudrait que  $kdr + dw$  soit égal

à 0, c'est à dire que  $-\frac{dw}{dr} = k$  (capital par tête). Samuelson obtient  $k = \frac{-dw}{dr}$ , c'est-à-dire qu'il *présuppose* que

$kdr + dw = 0$  ; or écrire  $dr + dw = 0$ , c'est écrire

que  $dq - rdk = 0$  (d'où  $r = \frac{dq}{dk}$ ), c'est supposer en fait

que la fonction de production est homogène de degré 1, puisque c'est ce type de relation qui définit la fonction

qu'on se propose de résoudre pourtant — l'imaginaire n'est plus l'imaginaire, puisqu'il ne peut plus souffrir des défauts qu'on avait signalés tenant à ce rôle perturbateur des prix. Il est nécessairement le réel tel qu'il est conçu par Samuelson !

Quelle est la signification économique — au-delà de ce tour de passe-passe — de l'égalisation des intensités capitalistiques ?

A partir du moment où l'on définit un bien par le type de combinaison productive qu'il a fallu utiliser pour le produire, on déduit — comme les néo-classiques le font — que deux biens sont différents lorsque les techniques pour les produire sont différentes. A contrario, si la technique est la même, les deux biens sont en fait les mêmes. Tel est notre cas : le bien de consommation A et le bien d'équipement  $C^\alpha$  étant produits par les mêmes combinaisons productives sont en fait *un* et *un seul* bien pouvant servir à la fois de bien de consommation et de bien d'équipement<sup>21</sup>. Mais il s'agit dès lors d'un seul et unique bien. Comme le même problème se repose pour chaque système  $\beta$ ,  $\gamma$ , etc., nous pouvons déduire que  $C^\beta$  est la *même* chose que A,

---

de production homogène de degré 1. Nous pouvons en effet écrire  $dQ = f'KdK + f'LdL$ . On calcule la productivité marginale d'un facteur en supposant l'autre constant, d'où  $dL = 0$ , donc  $dQ = f'KdK$  et  $f'K = \frac{dQ}{dK}$

= r. Conclusion : si Samuelson peut faire coïncider le réel avec l'imaginaire, c'est parce que le réel tel qu'il le définit incorpore déjà son imaginaire ! Cf. BADHURI, « On the Significance of Recent Controversies on Capital Theory : a Marxian View », in *Capital and Growth*, Penguin.

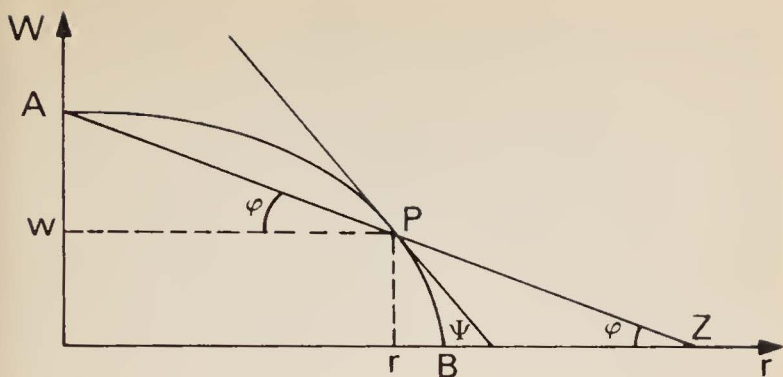
21. Un exemple concret peut être trouvé dans la littérature classique : chez Ricardo, le blé est bien de consommation lorsqu'il est consommé, et facteur de production lorsqu'il sert comme semence.

qui est la *même* chose que  $C\gamma$ , etc. Il ne s'agit donc plus d'un monde « réel » dans lequel il y aurait 999 biens d'équipement et un bien de consommation, mais *d'un monde où il n'y a en fait qu'un seul et unique bien* et qu'on appelle réel pour les besoins de la cause...

Pour que le modèle de Samuelson ait des apparences de logique, il faut qu'existe un monde à un bien. Mais dans ce cas, la théorie *néo-classique n'a plus d'objet*, puisque son fondement est, comme nous l'avons vu, dans *le choix* que feraient des individus supposés rationnels. *S'il n'y a qu'un seul bien, il n'y a plus de choix. S'il n'y a plus de choix, il n'y a plus de prix, et il n'y a plus de ce fait de loi de la valeur. D'où la conclusion suivante : pour avoir un semblant de cohérence, la théorie néo-classique doit se nier !*

b) Mais peut-être sommes-nous trop durs ? Peut-être qu'après tout Samuelson n'était pas conscient des conséquences de son hypothèse de linéarité de la courbe des salaires, et qu'enfin on pourrait corriger sa solution en envisageant les autres cas. Faisons donc l'hypothèse héroïque selon laquelle « l'enfer est pavé de bonnes intentions » et voyons si ce que propose Samuelson peut résoudre le problème de la mesure du capital dans les cas où dans chaque système les intensités capitalistiques sont différentes.

Si les intensités capitalistiques des secteurs de bien de consommation (A) et du bien de production sont différentes dans chaque système ( $\alpha$ ,  $\beta$ , etc.), les courbes de salaire seront convexes ou concaves. La tangente en un point quelconque est égale, comme nous l'avons vu, à la valeur du capital par tête. *Mais cette tangente n'est plus constante* lorsqu'on se déplace sur la courbe. La valeur du capital par tête n'est donc plus une



constante pour chaque système. Lorsqu'on considère la relation définitionnelle  $q = w + kr$ , on peut obtenir également la valeur du capital par

tête :  $k = \frac{q - w}{r}$ . Cette valeur du capital par

tête est égale à  $\text{tg } \varphi \left( \frac{q - w}{r} = \text{tg } APw = \text{tg}$

AZO). Or,  $\text{tg } \varphi$  est toujours différente de  $\text{tg } \psi$ , sauf lorsque la courbe des salaires est une droite, ce qui implique, comme nous l'avons vu, que le monde réel soit caractérisé par une fonction de production homogène de degré 1, c'est-à-dire qu'il soit l'imaginaire, avant même de le démontrer.

La valeur du capital par tête n'est donc pas constante pour chaque système dans le cas général. Inversement, pour chaque système, il y a plusieurs valeurs du capital par tête lorsque le taux de profit varie. Résultat logique, puisqu'en prenant une courbe convexe (ou concave) on réintroduit l'effet du taux de profit sur le bien d'équipement qui, de ce fait, n'est plus constant et agit sur la valeur du capital.

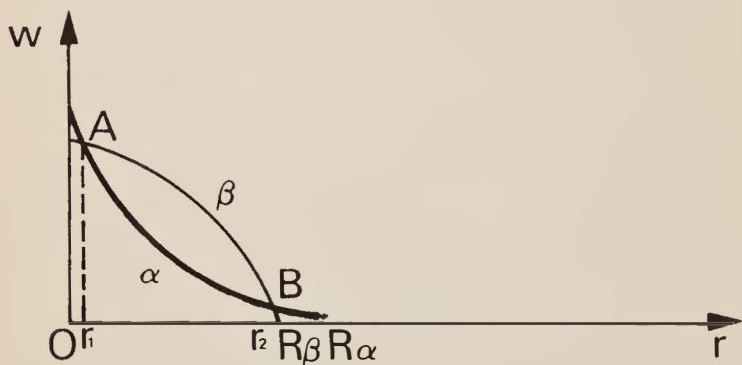
Dès lors, *la courbe-enveloppe*, frontière de l'en-



semble des courbes de salaires, ne peut plus conduire à une détermination de la répartition des revenus susceptible de correspondre à celle que veulent démontrer les néo-classiques, puisque chaque point de cette courbe-enveloppe, s'il représente une technique, représente celle-ci avec une valeur qui incorpore également cet effet-prix, et donc le taux de profit. Plus exactement, en chacun de ces points, cet effet-prix est différent (puisque, à chaque système, il existe une équation des prix particulière) et agit donc différemment sur la valeur du capital.

La condition de stabilité ( $r \downarrow \Rightarrow \frac{K}{L} \uparrow$ ) des

néo-classiques n'a pas d'existence non plus. Soit deux courbes représentant deux systèmes ( $\alpha$  et  $\beta$ ). Dans le premier, l'intensité capitaliste du secteur de bien de consommation est supérieure à celle du bien de production. Dans le second, supposons l'hypothèse inverse. Ces deux systèmes sont donc représentés par une courbe convexe et une courbe concave telles que la frontière a la forme suivante :



Le point  $A$  est un point de *switch* (changement) de système. On passe de  $\alpha$  à  $\beta$ , lorsque le

taux de profit est supérieur à  $r_1$  et augmente jusqu'à  $r_2$ . En B, le taux de profit est  $r_2$ . C'est un point de *reswitching* (retour). Lorsque le taux de profit croît et dépasse  $r_2$ , on *retourne* au système  $\alpha$ . Nous sommes ainsi devant le « paradoxe » suivant : le système  $\alpha$  est optimal pour un taux de profit faible (de 0 à  $r_1$ ) et pour un taux de profit élevé (de  $r_2$  à  $R\alpha$ ). La condition de stabilité est donc inexistante. Elle est inexistante, parce que précisément les néo-classiques avaient omis d'introduire dans la valeur du capital l'effet perturbateur que pouvait avoir un prix (fonction du taux de profit). Parce qu'à chaque technique de production ne peut correspondre une seule valeur, la théorie néo-classique sombre dans les « curiosités<sup>22</sup> » qui la plongent dans les abîmes de l'absurde.

Il résulte de cette analyse que la seule façon de donner un semblant de cohérence à cette analyse est de supposer que les courbes de salaire sont des droites. On élimine ainsi, dès l'hypothèse, le problème qu'on se proposait de résoudre, mais on aboutit à un monde à un bien, niant l'objet même de l'analyse néo-classique. *La théorie néo-classique n'est plus fausse, mais elle n'a plus de raison d'être !* Toute autre tentative conduit — a contrario — à rendre inconsistante cette théorie.

## 2. L'imaginaire face au réel : le retour à Fisher

Deux aveux de taille sont à l'origine des travaux de Solow sur la détermination du taux de profit :

---

22. L'expression est de Ruth Cohen selon J. Robinson.

« [...] La théorie du capital du XIX<sup>e</sup> siècle avait pour fonction sociale de fournir une justification théorique du profit<sup>23</sup> », pour conclure : « [...] Toute la construction commence à ressembler à une transparente escroquerie verbale<sup>24</sup>. »

« Il faudrait naïvement identifier les multiples aspects de la production capitaliste à un seul d'entre eux, peu importe lequel, pour penser que la théorie peut être unifiée au moyen de la définition de quelque chose nommé "capital"<sup>25</sup>. » « Le calcul du taux de rendement au sens où je l'entends ne nécessite pas la mesure du "stock" de capital<sup>26</sup>. »

Deux conclusions découlent de ces aveux :

Si la théorie néo-classique a pu être apologétique, elle peut maintenant se passer de l'être, puisqu'elle est valable quel que soit le système politique : « Il est possible d'éluder des questions embarrassantes de définitions et leurs corollaires

---

23. Solow, *Théorie du capital et taux de rendement*, Dunod, 1970, p. 4.

24. *Ibid.*, p. 5. Sans même citer Boukharine, on peut évoquer Robinson et Eatwell. « Cependant, ce ne fut pas tant la faiblesse de la théorie pure que les changements de climat politique qui mirent fin au règne des classiques. Même dans leur forme la plus libérale, les doctrines classiques mettent l'accent sur le rôle économique des classes sociales et sur leurs conflits d'intérêt. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le centre de gravité des conflits sociaux était passé dans l'antagonisme entre capitalistes et propriétaires terriens à l'opposition entre travailleurs et capitalistes. La peur et même l'horreur suscitées par l'œuvre de Marx furent exacerbées dans toute l'Europe par la Commune de Paris (1871). Les doctrines suggérant l'existence de conflits furent dès lors indésirables. Les théories qui éloignaient l'attention de l'antagonisme entre les classes sociales reçurent un accueil prédisposé. » (J. ROBINSON, J. EATWELL, *L'Economie moderne*, Ediscience, 1974, p. 46.)

25. SOLLOW, *op. cit.*, p. 7.

26. *Ibid.*, p. 18.

idéologiques<sup>27</sup>. » « Ma notion de taux de rendement de l'investissement est *technocrate* et doit être entièrement *indépendante* des caractéristiques institutionnelles de l'économie<sup>28</sup>. » D'ailleurs n'est-il pas vrai que « la meilleure façon de comprendre l'économie du capitalisme est peut-être d'analyser l'économie socialiste<sup>29</sup> » !

Toujours aussi positiviste, Solow se propose dès lors de *supprimer le problème de la mesure du capital*, source de tant de malentendus, de conflits, pour le remplacer par le taux de rendement du capital. Il ne suffit plus dès lors que de démontrer que ce taux de rendement — semblable à la productivité marginale du capital — détermine le taux de profit, indépendamment de toute mesure du capital et donc d'une connaissance préalable d'une variable de la répartition, pour démontrer que la théorie néo-classique est toujours valable. C'est ce que nous allons faire :

## A. LE MODÈLE

La définition du taux de rendement utilisée par Solow est simple. Elle reprend la seconde définition du taux de rendement de Fisher (donnée au début du siècle). On suppose qu'il existe une allocation de ressources donnée, arbitraire. Cette allocation est supposée efficiente. Il n'y a donc pas de sous-emploi. On part donc d'une situation *d'équilibre* donnée, non expliquée, caractéristique habituelle du raisonnement néo-classique, comme nous l'avons vu. On *perturbe* ensuite cet équilibre. On suppose qu'il puisse se rétablir. Au besoin,

---

27. *Ibid.*, p. 9.

28. *Ibid.*, p. 10-11.

29. *Ibid.*, p. 9.

pour que cela soit possible, on fait appel aux services d'un *dictateur* (le système « socialiste » n'est-il pas semblable au système capitaliste ?). Ce dictateur, directeur de la planification, peut décider, après avoir perturbé l'équilibre, d'y revenir. On suppose par conséquent que ce dictateur décide de réduire la consommation de la collectivité (*perturbation de l'équilibre*), transforme cette épargne imposée en biens d'équipement, c'est-à-dire accroît de ce fait l'investissement de ce montant, obtient grâce à ce surcroît d'investissement un accroissement de la production de biens de consommation pour décider enfin, au bout d'une période (ou de  $n$  périodes), de revenir au niveau de consommation antérieur (*retour à l'équilibre*) en cessant la ponction d'épargne supplémentaire sur la consommation de la collectivité. L'intérêt de cette démarche<sup>30</sup>, c'est qu'elle permet de calculer le taux de rendement qu'on peut présenter graphiquement ou par une formule :

$$R = \frac{k - h}{h} = \frac{k}{h} - 1$$

où  $h$  représente le sacrifice consenti,  $k$  le gain en biens de consommation, d'où le taux de rendement représente tout simplement le gain net sur le coût.

A première vue, il s'agit effectivement d'une relation simple, « technologique ». Ce taux indi-

30. Il s'agit, comme on s'en souvient, d'une démarche exactement semblable à celle que nous avons faite pour construire la courbe de demande théorie équilibre — perturbation — retour à l'équilibre. Le retour à l'équilibre permettant de tracer la courbe de demande et d'établir la relation  $D \rightarrow P$  (loi de la valeur néo-classique).

que ce que rapporterait un projet d'investissement, *les prix étant donnés*. Ce serait de ce fait un taux de profit. Le taux de rendement serait donc une expression *synonyme* du taux de profit. Mais, de même qu'antérieurement nous avons vu que le problème n'était pas tant que la productivité marginale du capital soit égale au taux de profit, *mais qu'elle le détermine*, de même ici nous devons montrer que ce taux de rendement — qui, c'est le moins qu'on puisse dire, *ressemble* à la productivité marginale<sup>31</sup> — *puisse déterminer le taux de profit*, de telle sorte qu'aucune variable de répartition ne soit nécessaire pour calculer ce taux de rendement. Sinon on retomberait dans la circularité précédemment dénoncée. L'objectif est donc clair : calculer un taux de rendement qui puisse déterminer le taux de profit, et cela indépendamment de ce dernier<sup>32</sup>.

Pour réaliser son objectif, Solow construit un modèle dans lequel coexistent un secteur moderne et un secteur primitif. Chaque secteur produit le *même* bien de consommation, mais dans le secteur moderne il faut  $n$  hommes pour produire annuellement  $nc$  biens de consommation avec l'aide d'une machine, alors que dans le secteur primitif la production est strictement manuelle. Il faut dans ce secteur 1 homme pour produire annuellement  $b$

---

31. Il ressemble, comme nous le verrons plus nettement lors de la généralisation, mais il n'est pas la productivité marginale, puisque alors il faudrait la calculer, ce qui nécessiterait qu'on mesure le capital. Or, précisément, on veut se passer du capital. « Le taux de rendement d'un investissement ne dépend pour son existence, ni pour sa signification, de la possibilité de définir des "productivités marginales". »

32. C'est donc le même objectif que celui que s'assignait Samuelson, à cette différence près que Samuelson pensait pouvoir déterminer le taux de profit en évaluant la valeur du capital par tête indépendamment du taux de profit.

biens de consommation. Dans l'ensemble du système coexistent donc deux techniques de production pour produire le même bien : une manuelle, une autre qui associe au travail des machines dont le nombre est  $M$ . Pour produire une des machines, on suppose qu'on a besoin de  $m$  hommes annuellement. Ces hommes produisent donc la machine manuellement. On suppose enfin que la population totale est stable ( $L$ ) et que les machines se déprécient au taux  $d$  annuellement\*

*La situation d'équilibre se caractérise donc par :*

	machines	hommes	de biens consommation
travailleurs du secteur primitif	0	1	b
travailleurs du secteur moderne	1	n	nc
	1	m	0

La population active totale peut se décomposer ainsi :

$$L = L_M + L_c + L_h$$

avec

$$L_c = nM \text{ puisqu'il y a } M \text{ machines}$$

$$L_M = dmM \text{ puisque le stock de machines di}$$

\*. On peut sauter ce petit raisonnement mathématique. Se reporter page 116.

minue de  $dM$  et que pour le remplacer il faut utiliser  $dMm$ .

$L_h =$  travailleurs du secteur primitif

$$L_h = L - dmM - nM$$

La consommation d'équilibre, planifiée par le dictateur, est donc :

$$C = ncM + bL_h$$

ou

$$C = cL_c + bL_h$$

Le dictateur décide de *perturber* cet équilibre et, tel Lewis dans ses modèles dualistes, entreprend de transférer un travailleur du secteur primitif dans le secteur moderne, puis de *revenir à l'équilibre antérieur*, équilibre dont nous avons donné les principales caractéristiques.

Cette perturbation et ce retour à l'équilibre vont permettre de calculer le taux de rendement. Le travailleur issu du secteur primitif est versé dans le secteur produisant des machines. Sa production sera donc en un an de  $\frac{1}{m}$  puisqu'il faut  $m$  hommes pour produire une machine. Le surcroît de machines va permettre de produire davantage de biens de consommation ( $\frac{n}{m}$  en plus dans le secteur moderne) puisque le stock de machines passe de  $M$  à  $M + \frac{1}{m}$ . Mais ce stock de machines s'use de  $d(M + \frac{1}{m})$ . A la fin de la période, il reste



donc  $(1 - d) \left( M + \frac{1}{m} \right)$  machines. Or, à la fin de la période suivante, il faut que ce stock soit à nouveau de  $M$  machines, puisqu'on décide de revenir à l'équilibre. La production de machines sera donc de :

$$(1 - d) \left( M + \frac{1}{m} \right) = M$$

donc

$$dM = \frac{(1 - d)}{m}$$

ce qui nécessite le travail de

$$dMm = (1 - d)$$

Dès lors, le nombre *final* de travailleurs laissé au secteur primitif devra être

$$L_h = L - L_M - L_C$$

$$L_h = L - \underbrace{dMm}_{L_M} + (1 - d) - \underbrace{nM}_{L_C} - \frac{n}{m}$$

Mais revenir à l'équilibre signifie — comme nous l'avons noté — que la situation finale soit *la même* que la situation initiale. La répartition des travailleurs doit donc être la même à la fin qu'au début. Or la population active initiale dans le secteur primitif était de  $L - dM - nM$  et dans la phase où se déroule la perturbation, elle est de  $(1 - d) - n/m$  hommes en *plus* ou en *moins*.

On peut donc conclure que pendant la phase de perturbation, la production s'est accrue de  $\frac{nc}{m}$  biens de consommation dans le secteur moderne, étant bien entendu que cette dernière expression peut être négative.

Nous avons donc un gain positif (ou négatif) de  $\frac{nc}{m} + [(1 - d) - n/m] b$ , qu'il faut comparer au coût *initial*, à savoir  $b$ . Le taux de rendement est donc :

$$R = \frac{k}{h} - 1 = \frac{nc}{mb} + 1 - d - \frac{n}{m} - 1$$

$$R = \frac{nc}{mb} - \frac{n}{m} - d = \frac{n}{m} \left( \frac{c}{b} - 1 \right) - d.$$

Le taux de rendement<sup>33</sup> est donc défini indépendamment d'une variable de répartition. La première phase du raisonnement semble donc atteinte. Il reste à démontrer que ce taux de ren-

---

33. On aurait pu ne pas tenir compte de la dépréciation. Il aurait fallu faire l'hypothèse que les machines sont inusables, ce qui n'aurait pas altéré le raisonnement et l'aurait simplifié. Dans ce cas, cependant, le taux de rendement aurait été calculé sur un temps infini et non sur une, deux ou « n » périodes. L'accroissement de biens de consommation aurait donc été un acquis et ne disparaîtrait pas. Le taux de rendement obtenu ne correspondrait pas au taux de rendement de Solow-Fisher, sauf si on considère qu'au bout de la deuxième période les machines nouvelles sont laissées oisives. Cf. HARCOURT, *Some Cambridge Controversies in the Theory of Capital*, Cambridge University Press, 1972.

dement est égal au taux de profit et que, de ce fait, il le détermine.

On peut écrire l'équation comptable que nous connaissons bien, selon laquelle la valeur des biens de consommation produits dans le secteur moderne est égale à la somme des salaires plus la somme des profits, plus la dépréciation du capital.

Nous aurons :

$$nc = wn + wm (d + r)$$

puisqu'il faut  $m$  hommes, payés au salaire  $w$ , pour produire 1 machine qui sert à produire, grâce à  $n$  hommes,  $nc$  biens de consommation<sup>34</sup>.

Dans le secteur primitif, le travailleur consomme ce qu'il produit, c'est-à-dire  $b$ . Bien qu'il ne soit pas salarié à proprement parler, on peut penser que sa rétribution (son « salaire ») sera de  $b$ . Comme les salaires sont les mêmes dans les deux secteurs lorsque le système est concurrentiel, on peut penser que  $w$  est égal à  $b$ . En d'autres termes, le travailleur déplacé retrouve dans le secteur moderne un salaire semblable à son revenu dans le secteur primitif. Grâce à cette hypothèse, nous aurons :

$$nc = bn + bm (d + r)$$

c'est-à-dire

$$r = \frac{n}{m} \left( \frac{c}{b} - 1 \right) - d$$

donc

$$r = R$$

---

34. Les hommes sont payés une fois la machine produite.

Le taux de rendement est donc égal au taux de profit. Tous deux ont été calculés différemment et indépendamment l'un de l'autre. Taux de rendement et taux de profit ne sont donc pas seulement synonymes. Le calcul du taux de rendement permet d'indiquer quel est nécessairement le taux de profit. Le taux de rendement *détermine* donc le taux de profit.

Ainsi, il semble que l'objectif de Solow ait été atteint. Le taux de rendement se calcule semble-t-il indépendamment de la connaissance d'une variable de répartition. Il détermine le taux de profit. Il n'y a plus de raisonnement circulaire, parce que le problème épineux de la mesure du capital a, semble-t-il, été supprimé.

## B. L'IMPASSE

a) Ce modèle a donné lieu à beaucoup de critiques. Nous ne les verrons pas toutes<sup>35</sup>. En effet, comme chez Samuelson, nous sommes en présence d'un tour de passe-passe.

*D'une part*, on fait l'hypothèse qu'un travailleur du secteur primitif peut produire  $\frac{1}{m}$  machine, alors qu'il produisait auparavant  $b$  biens de consommation. On considère donc qu'il y a *identité*, au début de l'opération de perturbation, entre  $b$  biens de consommation et  $\frac{1}{m}$  machine, c'est-à-dire l'investissement supplémentaire initial.

---

35. Pour un aperçu complet du problème, voir HARCOURT, notamment en ce qui concerne la critique de Robinson sur l'hypothèse de plein-emploi durant l'équilibre et la perturbation sans modification de prix relatif.

C'est parce que Solow établit cette identité qu'il peut avoir un taux de rendement dans lequel numérateur et dénominateur sont semblables. De ce fait, il n'est nul besoin de les homogénéiser par un prix, numérateur et dénominateur étant directement exprimés en bien de consommation. Plus précisément le numérateur est exprimé en bien de consommation. On considère en effet que l'individu soustrait du secteur primitif

produit  $\frac{1}{m}$ , machine. Cette démarche permet

de calculer le nombre de personnes travaillant dans la phase intermédiaire dans le secteur des machines et dans le secteur moderne des biens de consommation, tel que l'objectif soit un retour au stock initial de machines. De ce nombre *on déduit*, par comparaison avec la situation d'équilibre initiale, quel a été le surcroît des biens de consommation produit dans le secteur moderne et la variation de bien de consommation positive ou négative, produite dans le secteur primitif. *Le total est donc exprimé en bien de consommation.* L'origine de cette augmentation se trouve donc bien ainsi dans l'augmentation initiale du stock de machines, c'est-à-dire dans le *transfert* d'une personne du secteur primitif vers le secteur moderne. Le coût est donc représenté par ce transfert. L'*astuce* consiste alors à présenter cette même personne au dénominateur sous forme de  $b$  biens de consommation et non de  $1/m$  machine qu'elle a produite. Le numérateur peut donc se comparer au dénominateur sans qu'il soit nécessaire de faire appel au prix, donc au taux de profit, *puisque l'on a escamoté le capital ( $1/m$ ) en le présentant sous forme de  $b$  biens de consommation.*

*D'autre part*, Solow assigne à  $b$  un autre rôle essentiel dans sa démonstration de la détermina-

tion du taux de profit par le taux de rendement :  $b$  correspond en effet au taux de salaire. C'est parce que  $b$  a cette valeur que le taux de profit est égal à la même formule que le taux de rendement. Mais comme  $b$  biens de consommation remplacent  $1/m$  machine dans le dénominateur du taux de rendement et que par ailleurs il est égal à  $w$ , on peut dire que  $1/m$  machine ou  $b$  est une variable de répartition, en l'occurrence le taux de salaire ! *Nous avons donc besoin en fait d'une variable de répartition pour calculer le taux de profit, ou le taux de rendement.* Or l'analyse néo-classique se propose de déterminer simultanément les deux variables de la répartition et non pas l'une grâce à l'autre.

Dès lors que le taux de rendement ne peut se déterminer indépendamment d'une variable de répartition, nous nous trouvons devant le même type d'*impasse* qu'a connu Samuelson. Le taux de profit ne peut être déterminé par le taux de rendement, comme il ne pouvait l'être par la productivité marginale du capital. Soit il est indéterminé dans le cadre du modèle (!), soit sa détermination est incohérente (!).

La tentative de Solow de partir d'un modèle à deux biens pour calculer un taux de rendement susceptible de déterminer un taux de profit s'avère donc un échec. On ne peut escamoter le problème du capital que si le taux de rendement se calcule dans un monde à *un bien*. L'« escroquerie verbale » du XIX<sup>e</sup> siècle retrouve dès lors sa pleine actualité dans les travaux de Solow.

*b)* Dès lors qu'on passe à un monde à deux biens, on doit *nécessairement faire appel au capital* pour calculer le taux de rendement. Le taux de rendement ne peut donc éviter de poser le problème du capital et donc de sa mesure,

comme le souhaitait Solow<sup>36</sup>. Dans un monde à deux biens (ou  $n$ ) le taux de rendement s'écrit en effet :

$$R = \frac{p(r)(y^\beta - y^\alpha)}{p(r)(K^\beta - K^\alpha)}$$

où  $\alpha$  et  $\beta$  sont deux systèmes,  $K^\alpha$  et  $K^\beta$  les biens d'équipement pour chacun de ces systèmes et  $y^\alpha$  et  $y^\beta$  les produits nets obtenus en utilisant ces deux techniques<sup>37</sup>.  $K^\alpha$ ,  $K^\beta$ ,  $y^\alpha$ ,  $y^\beta$  sont chacun exprimés en termes physiques. Passer du système  $\alpha$  au système  $\beta$  a pour conséquence d'augmenter le produit net  $y^\beta > y^\alpha$ . Si on suppose que  $y^\alpha$  et  $y^\beta$  sont composées du même bien de consommation,  $y^\beta - y^\alpha$  est un vecteur dont toutes les composantes sont nulles sauf la première qui est positive. Le vecteur  $K^\beta - K^\alpha$  a des composantes à la fois positives et négatives. En effet,  $K^\beta$  représente les moyens de production — en termes physiques — qui ont été ajoutés, et  $K^\alpha$  représente en partie les moyens de production qui sont devenus redondants. Nous représentons cette fraction qui ne peut être utilisée quand nous passons au système  $\beta$  par  $K^\alpha$ . Seules  $K^\beta - K^\alpha$  peuvent donc être utilisées. Le taux de rendement s'écrit donc :

---

36. Cf. PASINETTI, « Switches of Techniques and the "Rate of Return" in Capital Theory », *Economic Journal*, juil. 1969, vol. 79, publié dans le reading de HARCOURT, LAING, *Capital & Growth*, Penguin Books ; voir aussi la réponse de SOLOW et celle de PASINETTI, dans *E.J.*, vol. 80. On peut sauter ce point et passer immédiatement au chap. 3.

37. On suppose pour simplifier que les deux systèmes utilisent la même force de travail et que nous sommes dans un état stationnaire. Ce sont donc les mêmes hypothèses que celles du modèle de Samuelson.

$$R = \frac{p(r)(y^\beta - y^\alpha)}{p(r)(K^\beta - K^\alpha + K^\alpha)} \omega$$

Il est évident que si nous faisons l'hypothèse de la malléabilité du capital (capital confiture qui est instantanément n'importe quoi), la fraction

$\frac{\omega}{K^\alpha}$  devient nulle.

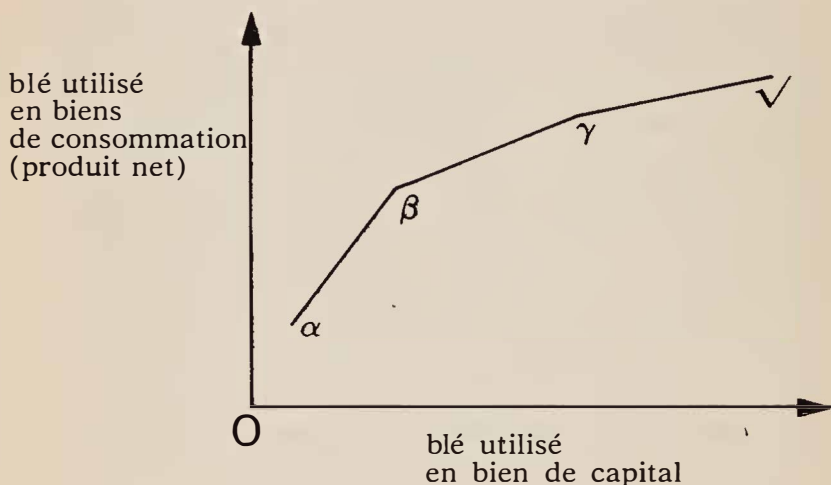
$K^\beta$ ,  $K^\alpha$  et  $(y^\beta - y^\alpha)$  représentent des biens hétérogènes. Nous sommes donc bien dans un monde à plusieurs biens. Nous avons donc besoin d'un système de prix pour homogénéiser et rendre comparables numérateur et dénominateur. Mais, nous l'avons vu, *ce système de prix dépend nécessairement du taux de profit*. Nous ne pouvons donc calculer le taux de rendement indépendamment du taux de profit. Le premier ne peut donc déterminer le second. Ce taux de rendement peut, pour un taux de profit donné, permettre un *choix de technique* optimum, c'est-à-dire indiquer s'il est profitable de passer du système  $\alpha$  au système  $\beta$  (selon que  $R$  est plus grand que  $r$  ou non). C'est tout.

c) Puisque  $R$  est fonction de  $r$ , comme pouvait l'être la productivité marginale du capital, on pourrait procéder de la même façon qu'avec Samuelson. On pourrait supposer un monde *imaginaire* à un bien, le blé. Ce blé serait à la fois bien de consommation quand il est consommé et bien de production quand il sert de semence. Tout sacrifice (investissement) se ferait en blé et rapporterait du blé. Numérateur et dénominateur se-



raient homogènes en termes physiques sans qu'on ait besoin de recourir à un système de prix (et pour cause !). Lorsque le taux de rendement est supérieur au taux de profit, la technique la plus profitable est celle qui entraîne la plus forte production de blé. Si les deux taux sont égaux, les deux techniques sont indifférentes. Nous obtenons une courbe semblable à la fonction de production, courbe qu'on pourrait lisser en supposant une infinité de techniques.

Comme on le voit, le taux de rendement correspond à la productivité marginale du capital.



Ces propriétés étant établies, on suppose qu'elles s'appliquent au monde réel. Le taux de rendement  $R$  devient alors un *pseudo taux de rendement physique*. Mais le postulat selon lequel l'imaginaire (un bien) pourrait s'appliquer au réel de telle sorte que le pseudo-taux de rendement ait les mêmes propriétés que le taux imaginaire présuppose en fait qu'à chaque système corresponde une et une seule valeur du capital. Or tel n'est pas le cas comme nous l'avons vu. Dès lors *le postulat est faux*. Le taux de rende-

*ment ne peut servir à déterminer le taux de profit.* La généralisation que nous venons de faire montre donc le caractère vain des efforts de Solow de calculer un taux de rendement qui serve à déterminer un taux de profit indépendamment de ce dernier. Dans un monde à plusieurs biens, on ne peut examiner le capital sans faire appel à une variable de répartition, qu'on veut par ailleurs déterminer. Or la suppression du capital avait pour objectif de ne pas tomber dans les problèmes que pose précisément la mesure du capital, à savoir la connaissance préalable d'une variable de répartition ! Le modèle ne devient cohérent que dans un monde à un bien, imaginaire, qui ne peut servir de référence à un monde à  $n$  biens. La cohérence de la détermination des parts relatives selon la loi de la valeur néo-classique suppose donc un monde à un bien. Or ce monde est la négation même de l'objet de l'analyse néo-classique. Pour être cohérente, la loi de la valeur néo-classique doit donc cesser d'exister ! C'est sa logique, mais aussi son destin...



### 3. Critique externe

La théorie néo-classique de la valeur n'est valable que si elle perd sa raison d'être. L'incohérence interne de cette théorie n'est pas pour nous surprendre. Nous avons en effet accepté jusqu'ici les hypothèses de cette théorie, quand bien même celles-ci nous surprenaient. L'incohérence interne de cette théorie n'est que la *conséquence* logique du caractère inacceptable de ses hypothèses fausement simplificatrices. Ainsi, d'une *critique interne*, nous devons passer à une *critique externe*.

Cette critique externe est nécessaire pour deux raisons. C'est elle qui nous permettra de localiser les erreurs de base, nous conduira à leur dépassement et nous engagera vers un tout autre type d'explication globale de la réalité concrète. C'est elle aussi qui nous permettra de ne pas réintroduire subrepticement quelques-unes de ces hypothèses, apparemment anodines, dans le cadre de l'élaboration d'une loi de la valeur diamétralement opposée. Cette démarche est aujourd'hui d'autant plus nécessaire qu'on assiste depuis le début des années 1970 à une multitude de tentatives de la part des néo-classiques<sup>1</sup> (et de néo-cambridgiens) visant à montrer que, si leur théorie est bancal, il en est de même de celle de Marx, et, mieux, qu'il n'y aurait que les marxistes qui n'auraient pas compris que Marx est, tout compte fait, un néo-classique de grande valeur, à qui il n'aurait manqué que des connaissances mathématiques plus approfondies pour aboutir aux mêmes

---

1. Tentatives que nous analyserons dans la 2<sup>e</sup> partie.

conclusions que Walras, que Leontieff pour certains, que Keynes-Harrod-Domar pour d'autres !

Une réflexion, même rapide, sur les hypothèses néo-classiques est donc nécessaire, d'autant plus que celles-ci revêtent bien souvent un caractère assez anodin. On peut en dénombrer quatre :

— l'hypothèse sur les besoins, les prix et les revenus au niveau de l'individu ;

— l'hypothèse sur le passage de l'individu à la société par simple agrégation ;

— la dichotomie entre équilibre réel et équilibre monétaire ;

— l'hypothèse selon laquelle le capital serait un facteur de production dont le prix serait un prix de location et non d'achat définitif.

Nous traiterons rapidement des trois premières. Ce sont les plus connues. Ce sont celles dont les implications immédiates sont les plus perceptibles. Nous analyserons de plus près la quatrième hypothèse. Ses implications ne sont pas immédiatement perceptibles. C'est elle qui se trouve à la base de l'incohérence interne des néo-classiques. C'est elle enfin dont la critique peut conduire soit à une élaboration de type ricardien, soit à une élaboration de type marxiste. Or quand on sait — et comme nous le verrons dans notre seconde partie — combien de raisonnements partiellement ricardiens se trouvent dans les travaux des marxistes présents et passés, on comprend combien il est important de traiter avec soin cette dernière hypothèse.

## Section 1. Sur les besoins

L'individu rationnel (*l'homo economicus*) connaît *d'un côté* ses besoins, *de l'autre* les prix et son revenu. Muni de ce couple, l'individu peut choisir de manière optimale. Besoins et prix-revenu sont donc donnés *indépendamment* l'un de l'autre. C'est ce qui permet de tracer d'abord la carte d'indifférence (besoins), *puis* la droite du budget (prix-revenu), et de trouver ainsi le point d'équilibre. La perturbation de cet équilibre, puis le passage à un autre équilibre permettent de tracer la courbe de demande théorique de l'individu pour un bien, et, par agrégation, celle *des* individus pour ce bien. La construction de cette courbe de demande de marché *fonde* la loi de la valeur-utilité. Les prix sont alors déterminés. Ce sont des indicateurs de rareté. Ce qui se trouve à la base de ce raisonnement est donc bien la carte d'indifférence. Dès lors, la remise en question de *l'existence* même de cette carte est de nature à remettre en question l'ensemble du raisonnement qui découle de ce présupposé. Il suffit de penser que les besoins ne sont pas indépendants des prix et des revenus pour qu'on ne puisse plus construire une carte d'indifférence indépendante de la droite du budget, qu'on ne puisse donc plus avoir le point d'équilibre. L'inexistence de ce point d'équilibre conduit logiquement à l'inexistence de la courbe de demande théorique. Dès lors, la théorie néo-classique de la valeur-utilité n'est plus démontrée. Elle est suspendue dans le vide.

La théorie néo-classique de la valeur repose donc sur une base très fragile. Les besoins ne sont pas indépendants des prix et du revenu. Ils ne sont pas innés. Ils sont produits par la société. L'individu est soumis à diverses déterminations,

elles-mêmes produites par le développement contradictoire du système capitaliste. C'est une banalité de dire cela aujourd'hui. La publicité est trop tapageuse pour qu'on puisse soutenir la thèse des besoins donnés, naturels. Dès lors, les prix et le revenu de l'individu *influencent* sur les besoins de l'individu, comme tout autre chose, et peuvent modifier ces derniers, voire en créer d'autres. Un objet peut donc 'avoir une utilité, mais une utilité *sociale*, et non *naturelle*.

On ne peut améliorer la théorie néo-classique en remettant en question le caractère naturel des besoins, leur indépendance par rapport au prix et au revenu. Remettre en question cette hypothèse, c'est remettre en question la pierre angulaire sur laquelle repose la théorie de la valeur-utilité, c'est donc remettre en question son existence même.

## Section 2. Le tout et les parties

Juste quelques mots sur le second point. La société ne correspond pas à la somme des individus. On ne peut partir des parties pour obtenir le tout. La compréhension de l'évolution des parties ne peut se faire qu'à partir de celle de l'ensemble. Cet ensemble est un tout structuré et hiérarchisé. Ainsi, « la conception de la totalité, qui appréhende la réalité dans ses lois et structures internes, et s'efforce de découvrir les connexions internes intimes et nécessaires sous la superficialité et la contingence des phénomènes, *s'oppose* à la conception empirique qui s'accroche aux forces phénoménales et contingentes, et ne parvient pas à saisir le procès d'évolution de la réalité<sup>2</sup> ».

---

2. K. KOSIK, *La Dialectique du concret*, Maspero, 1970.

C'est un point suffisamment connu aujourd'hui pour qu'on s'y attarde. Voyons donc les conséquences de ce rejet de la démarche néo-classique. En premier, on ne peut passer du sentier d'équilibre pour un individu (courbe de demande théorique) à la courbe de demande sur un marché, puisque le comportement des individus (de la société) ne peut résulter de l'agrégation des comportements des individus. On ne peut donc construire la courbe de demande théorique sur un marché. Un maillon essentiel de la loi de la valeur néo-classique disparaît de ce fait. En second, on ne peut pas, si on part immédiatement de l'ensemble, structuré et hiérarchisé, que constitue la société, déduire que les individus sont tous égaux, qu'ils soient producteurs, c'est-à-dire consommateurs de travail et de capital, ou travailleurs, c'est-à-dire consommateurs de biens de consommation et fournisseurs de services. L'analyse de l'individu doit céder la place à l'étude soit des groupes sociaux, soit des classes sociales. Il découle dès lors de ce rejet que le fondement de l'équilibre général ne peut se situer au niveau des décisions de l'individu, puisque précisément on rejette le pont établi par les néo-classiques entre *l'individu* et *les* individus (agrégation). Certes, on pourrait penser que le rejet de cette hypothèse méthodologique de base ne remet pas en question l'ensemble de l'analyse néo-classique, puisque, comme nous l'avons vu, celle-ci peut partir de quantités globales. Tel n'est cependant pas le cas. L'approche par les quantités globales est en réalité une mystification. Travail, capital ne sont en fait que l'agrégation *implicite* des unités élémentaires. Nous l'avons montré en conclusion du chapitre 1. Dès lors, l'individu, ses choix et ses décisions constituent la pierre angulaire de l'analyse, que l'approche soit micro ou apparemment macro. On retombe donc dans l'impasse précédente.



Puisqu'il n'est plus possible de partir de l'individu pour garder la théorie de la valeur-utilité, celle-ci se trouve donc à nouveau suspendue dans le vide.

### Section 3. Un troc généralisé ou le statut de la marchandise

L'analyse établit ce qu'on appelle une *dichotomie* entre équilibre réel et équilibre monétaire. Nous avons déjà noté ce problème. Rappelons-le rapidement. L'individu choisit. Le prix d'un bien est donc comparé à celui d'un autre. Nous sommes donc en présence de *prix relatifs*. Pour rendre comparables l'ensemble des marchandises, on prend un bien (n'importe lequel), qui servira de *numéraire*. L'ensemble des prix des marchandises sera donc exprimé par rapport au prix de ce numéraire, supposé égal à 1. Il s'agit donc d'un système de prix relatifs généralisé. On établit ainsi un équilibre général, si certaines conditions sont respectées. Il s'agit d'un équilibre *réel*, car il repose sur un *troc généralisé*. L'individu échange la marchandise  $M_x$  contre la marchandise  $M_y$ , etc. Nous avons donc la relation  $M - M$  et non  $M - A - M$  (Marchandise — Argent — Marchandise). La monnaie n'est donc pas introduite dans l'échange. Ce n'est qu'une fois que l'équilibre réel est obtenu qu'on *ajoute* la monnaie. On obtient l'équilibre monétaire. Ce dernier découle de l'équilibre réel. L'équilibre monétaire n'est qu'un *troc monétarisé*.

Toute cette démarche ne vient pas du hasard. En effet, au niveau de l'équilibre réel, on établit que la valeur des marchandises est fonction de l'utilité marginale. Leur prix dépend donc de leur rareté et uniquement d'elle. Introduire la monnaie pourrait signifier que les individus fassent

intervenir une autre variable dans leur décision de choix, par exemple le désir de posséder de l'argent pour lui-même. Dès lors, un tel comportement aurait pour conséquence que le prix qui s'établirait pour telle ou telle marchandise ne dépendrait pas seulement de sa rareté mais de quelque chose d'autre également, ce qui serait la négation même de la loi de la valeur-utilité. C'est pourquoi on procède d'abord par l'analyse de l'équilibre réel, qu'on ajoute ensuite la monnaie pour obtenir l'équilibre monétaire. Mais pour que cet équilibre monétaire ne soit pas en contradiction avec l'équilibre réel, c'est-à-dire pour que la loi de la valeur-utilité puisse conserver sa valeur explicative, il faut précisément que la monnaie ne soit pas désirée pour elle-même. Elle doit servir uniquement d'intermédiaire aux échanges. Pour reprendre l'expression consacrée, nous dirons qu'elle ne peut être qu'un voile.

De ce raisonnement découlent de multiples problèmes. Les prix absolus (niveau général des prix) sont *indéterminés*, puisque l'injection d'une quantité *quelconque* de monnaie n'est pas sensée affecter la structure des prix relatifs. Autrement dit, à une structure des prix relatifs — déterminés préalablement — peuvent correspondre plusieurs niveaux généraux des prix. Cette conclusion n'est pas sans poser de multiples problèmes aux économistes néo-classiques<sup>3</sup>.

Rejeter la dichotomie entre équilibre réel et équilibre monétaire, c'est tenter d'intégrer immédiatement la monnaie. C'est donc considérer que

---

3. Nous ne pouvons ici analyser les diverses tentatives faites par les néo-classiques — notamment Don Patinkin — pour rompre cette contradiction et intégrer la monnaie. Ce n'est pas notre objet. Pour un exposé clair, on peut se référer à B. SCHMIDT, *Monnaie, salaires et profits*, P.U.F., 1966 ; également à CLAASEN, *Monnaie, revenu national et prix*, Dunod, 1967.

l'échange entre deux marchandises ne s'effectue pas selon la modalité  $M - M$ , qu'il s'agit d'un acte double à trois termes :  $M - A/A - M$ . C'est considérer que la marchandise constitue à la fois une valeur d'usage et une valeur d'échange, que cette double caractérisation constitue une contradiction.

En d'autres termes, la marchandise ne peut être *en même temps* valeur d'usage et valeur d'échange. Elle est soit l'un, soit l'autre, tout en étant les deux à la fois. Cette contradiction se résout dès lors par le dédoublement de la forme valeur. La marchandise est une forme de la valeur, la monnaie en est une autre. La marchandise, lieu de cette contradiction, ne peut donc jamais être saisie à l'arrêt, mais nécessairement dans sa circulation, c'est-à-dire dans ses métamorphoses. La monnaie, dès lors, n'est plus seulement signe de valeur (numéraire), elle peut aussi être réserve de valeur. Cette fonction s'exprime alors par une *fuite* dans l'acte d'échange  $M - A/A - M$ , la monnaie étant désirée partiellement pour elle-même. Cette fonction s'évanouissant dès que la monnaie réintègre la circulation<sup>4</sup>.

Mais cette démarche est en contradiction absolue avec celle des néo-classiques. Elle aboutit à rejeter le principe selon lequel l'offre crée sa propre demande (loi de Say), principe absolument nécessaire à la détermination de l'équilibre général dans le secteur réel<sup>5</sup>. Elle ne peut donc l'améliorer. A cette démarche correspond donc une autre théorie de la valeur, dont le fondement ne peut être l'utilité. A la démarche néo-classique, qui ne voit que des rapports entre les choses et de

---

4. Nous développerons ce point dans la 2<sup>e</sup> partie, chap. 2.

5. Cf. *infra*, le point sur l'interdépendance des marchés.

ce fait sombre dans le *fétichisme* de la marchandise, il faut substituer une démarche qui établisse un rapport entre les hommes.

#### Section 4. Prix de location et prix d'achat

Maître *et* esclave, l'individu constitue la base du raisonnement néo-classique. Cet individu est considéré en tant que tel. De ce fait il est égal à tout autre. Il ne peut donc exercer aucune influence sur les choix de n'importe quel autre individu. Qu'il soit travailleur ou entrepreneur, peu importe. Ce qui le caractérise, c'est sa capacité intrinsèque de choisir librement. C'est sur cette base que s'élabore l'analyse néo-classique. De ce présupposé découle que l'analyse de l'équilibre du consommateur et celle du producteur ne peuvent être que semblables. Dès lors, les marchés de biens de consommation et ceux des facteurs de production, qui se déduisent précisément de ces équilibres (des consommateurs, des producteurs), sont nécessairement semblables. Ils sont caractérisés par des conditions d'existence de l'équilibre, et des stabilités identiques. Ils se situent sur le même niveau. Aucun lien hiérarchique ne les relie. Seule une interdépendance entre l'ensemble de ces marchés joue. Cette interdépendance s'effectuant entre partenaires égaux (les marchés).

C'est la raison pour laquelle plusieurs auteurs ont nié à la théorie néo-classique l'existence d'une analyse de la production. Dans la mesure où l'équilibre de la production *se calque* sur l'équilibre des échanges, on peut en effet penser que la production soit « prisonnière des échanges » (B. Schmitt). C'est un point que nous avons déjà

démontré lorsque nous avons analysé toutes les implications de ce type d'interdépendance.

L'entrepreneur ne peut *posséder* de facteurs de production. Il serait, dans le cas contraire, dans une position de domination. L'entrepreneur ne peut donc que *louer* ces services producteurs. Les prix qu'il devra payer pour leur utilisation sont des prix de location. Il ne peut s'agir de prix d'achat. Ces prix, au niveau de la société, doivent être déterminés par la productivité marginale respective de chacun de ces facteurs loués.

Nous avons une *contrainte*. Capital et travail sont des *marchandises spécifiques*. *L'accent n'est pas mis sur le fait qu'on puisse avoir besoin de tant de capital et de tant de travail en tant qu'inputs pour produire une marchandise, mais sur le fait que ces marchandises sont sources de création de valeur*. C'est pourquoi d'ailleurs les néo-classiques les appellent facteurs de production.

Parce que le point de départ de l'analyse est non seulement l'individu, mais aussi le présupposé selon lequel tous les individus sont égaux, quels qu'ils soient, travail et capital sont considérés comme facteurs de production et non comme inputs. Cette considération spécifie la méthode des néo-classiques par rapport à celles des ricardiens et des marxistes.

Les prix de location de ces facteurs de production restent cependant déterminés de la même manière que le prix d'achat des autres marchandises. La productivité marginale respective à chacun des facteurs est censée déterminer leur prix, comme l'utilité marginale est censée le faire pour les autres marchandises. La théorie de la répartition des revenus n'est donc qu'une *simple extension* de la théorie de l'échange, à la seule différence près que dans un cas la productivité marginale est égale au prix de location, et que dans l'autre l'utilité marginale détermine le prix d'a-

chat sans pour autant lui être égale. Cette différence provenant tout simplement du fait que dans un cas il s'agit d'un prix de location et dans l'autre d'un prix d'achat.

*C'est à partir de ce point de départ qu'on peut expliquer toutes les contradictions internes de ce type de théorie.* En ce sens, on peut dire que les contradictions internes ne sont que la conséquence logique d'hypothèses de départ totalement erronées.

En effet, ce n'est pas parce qu'on part d'un individu, semblable et égal à tout autre individu, qu'on élimine le problème du prix d'achat du capital. Plus précisément, on considère le prix de location, mais on ne peut éliminer le prix d'achat. L'individu-entrepreneur loue un facteur de production — puisqu'il ne peut le posséder —, *mais la rémunération qu'il devra lui fournir est fonction du prix d'achat de ce facteur*, dans la mesure précisément où l'on veut démontrer que le prix de location (taux de l'intérêt) est égal à la productivité marginale du capital, et que pour connaître cette dernière il faut pouvoir évaluer le capital à son prix, d'achat nécessairement.

Ainsi, partir de l'individu n'exclut pas le calcul du prix d'achat des facteurs de production. Pour calculer ce prix, il faut nécessairement connaître une variable de répartition, prix de location qu'on aimerait déterminer par ailleurs.

La contradiction trouve donc sa source dans le fait qu'on ne peut à la fois conserver la notion de l'individu producteur — égal à tout autre individu — et éliminer le prix d'achat du capital (ou du travail), puisque pour calculer le prix de location il faut connaître le prix d'achat.

*La seule façon de dépasser cette contradiction consiste à ne plus considérer que le travail et le capital puissent, ensemble, être considérés comme*

*des facteurs de production, mais comme des inputs.*

Opter pour cette voie, c'est rejeter la conception néo-classique de l'individu, c'est se prononcer pour une démarche ricardienne et, à terme, compte tenu des limites de cette démarche, pour une démarche marxiste. On comprend pourquoi les néo-classiques préfèrent demeurer dans leurs contradictions. L'enjeu est trop important !

Les approches ricardienne  
et marxiste





La théorie néo-classique est erronée. Ses contradictions internes ne sont que le produit d'hypothèses de départ insoutenables. Elle continue cependant à être enseignée dans les universités et reste encore présentée comme l'élaboration scientifique par excellence, dans la plupart des cours. C'est dire qu'elle a la vie longue. Celle-ci tient à la fois au caractère apparemment évident des hypothèses de départ et de la méthode suivie, aux capacités de déguisement mathématique dont cette théorie peut se parer, aux fonctions idéologiques enfin qu'elle remplit.

L'entrée en crise de ce type d'approche n'est que le reflet de la crise que connaît aujourd'hui le système capitaliste, tant au niveau économique, politique qu'idéologique. Apparaît alors avec plus de netteté son caractère profondément apologétique, au moment même où la crise des valeurs bourgeoises conduit les travailleurs, la jeunesse à rejeter toute glorification du système, au moment même enfin où son apologie ne suffit plus aux gouvernants. Il arrive un temps en effet où ces derniers se doivent de trouver autre chose pour agir sur le réel, pour atténuer les crises, pour éviter leurs conséquences politiques. Il s'agit pour eux de reconnaître la crise pour la surmonter, d'accepter l'existence des classes (et non d'individus égaux) pour mieux combattre la classe ouvrière de plus en plus menaçante. Bref, devant un « cheval qui devient fou », la théorie néo-classique perd de plus en plus son utilité, l'empirisme devient roi, l'objectif étant de sauver les meubles, de faire moins mal que nos voisins, tant au niveau du chômage, de l'inflation que de la

récession. Ce n'est plus d'équilibre général (ou de croissance équilibrée) qu'on se glorifie, mais d'une situation qui serait moins mauvaise qu'ailleurs... La main du ciel — si ce n'est le pétrole arabe — aurait jeté la malédiction sur l'ensemble des économies capitalistes développées, la tâche des gouvernants serait d'atténuer — au prix certes de « sacrifices nécessaires » — le poids de cette malédiction. Naviguer entre les écueils, faire prendre moins d'eau au bateau que nos voisins, voilà le titre de gloire dont se pare la bourgeoisie pour légitimer son existence. Bien maigres titres pour une bourgeoisie bien décadente et qui s'accroche de toutes ses forces au pouvoir !

L'entrée en crise de ce type d'approche du réel ne se reflète pas seulement au niveau de la politique économique et des moyens pour la justifier, mais aussi dans toute l'orientation récente des travaux des rescapés néo-classiques. Après avoir affirmé bien haut que la théorie marxiste de la valeur était « morte et enterrée » (Schumpeter), après avoir fait en sorte que l'enseignement du marxisme soit pour ainsi dire absent des universités<sup>1</sup>, lorsqu'il n'était pas dénaturé<sup>2</sup>, force leur

---

1. Il est frappant de constater que les manuels de première et de deuxième années ignorent Marx, alors que le programme de première année porte sur les prix et qu'à notre connaissance Marx a une théorie bien différente de celle qui est présentée (la théorie néo-classique), et que le programme de deuxième année traite entre autres de la répartition des revenus, du chômage, de la monnaie et que, sur ces points également, il nous semble qu'il existe des apports de Marx et de marxistes bien différents des études néo-classiques et keynésiennes qui sont seules présentées !

2. Discutant avec Samuelson, S. Hymer et S. Resnick lui posèrent cette question une fois leurs études terminées : « Qu'est-ce qu'il y a dans Marx qui est valable et qui n'est pas inclus dans le diplôme d'économie du M.I.T. ? » La réponse fut des plus brèves : « La lutte

est de reconnaître la vitalité de cette théorie aujourd'hui... pour mieux la combattre.

Devant les critiques adressées aux théories néo-classiques, devant leur incapacité à y répondre, face à la réapparition du démon marxiste qu'on espérait pour longtemps enterré, l'heure est venue de réagir. Si bien qu'après avoir pendant des années et des années délibérément ignoré le courant marxiste on assiste aujourd'hui à un *retournement* complet. Depuis 5-6 ans, Samuelson n'écrit plus que sur Marx... à tel point que cela choque de nombreux nostalgiques du temps passé, comme Lerner, selon qui les conclusions de Samuelson « constituent des concessions sans motifs à la théorie de la valeur-travail déjà si complètement détruite, concessions qui atteignent vraiment l'honneur de la démarche scientifique ».

L'objectif des néo-classiques est cependant clair. Il est avoué. Il s'agit de « séculariser l'économie marxiste »<sup>3</sup>, de récupérer Marx, voire même de le restituer, dépouillé de tous ses aspects métaphysiques et apologétiques (de la révolution), « à un rang aussi élevé que Walras dans l'histoire de l'économie mathématique » ... Ou encore, sans aller jusqu'à cette dernière appréciation honorifique, Samuelson conclut, très sérieusement et très doctement : « Le marxisme est peut-être trop valable pour qu'on le laisse aux marxistes. Il fournit un prisme critique à travers lequel les écono-

---

des classes. » Sans commentaires. Cf. *International Trade and Uneven Development*, Yale University, 1970 (Paper n° 83).

3. A. LERNER, « A Note on Understanding the Marxian Notion of Exploitation », *J.E.L.*, mars 1972, p. 50-51.

4. P.A. SAMUELSON, *Economics : Winds of Change — Evolution of Economic Doctrines*, McGraw-Hill, New York, 1973, p. 865 ; même chose dans tous ses écrits les plus récents.

5. MORISHIMA, *Marx's Economics : a Dual Theory of Value and Growth*, Cambridge University Press, 1973.

mistes du courant dominant peuvent, à leur propre bénéfice, examiner leurs analyses<sup>6</sup>. »

Cette tentative de « sécularisation de l'économie politique marxiste » trouve une *base d'appui* dans la réapparition récente d'un courant néoricardien (appelé aussi néo-cambridgien). Sans entreprendre ici l'histoire de ce courant, on peut dire qu'il est issu à l'origine d'une critique des thèses néo-classiques et d'une tentative de synthèse des apports keynésiens avec la théorie classique (Smith, Ricardo). D'une critique de la notion d'équilibre néo-classique, ces auteurs ont été conduits à poser le problème de la mesure du capital et des prix de production, certains après un détour par une analyse de l'accumulation du capital<sup>7</sup>. Il ne s'agit plus dès lors :

a) de partir des individus atomisés, mais des groupes ou classes sociales ;

b) de considérer le capital et le travail non comme des facteurs de production mais comme des inputs, dont on calcule les prix d'achat et non le prix de location.

Cette approche ricardienne permet dès lors d'établir immédiatement un modèle de production (et non d'échange) qui, pour être déterminé, nécessite qu'au moins une variable de répartition soit donnée (variable exogène), comme nous aurons l'occasion de le voir.

---

6. P.A. SAMUELSON, *op. cit.*, p. 866.

7. Notamment J. ROBINSON, *The Accumulation of Capital*, 1956. Pour une étude détaillée des problèmes que soulève son étude, nous nous permettons de renvoyer à notre thèse complémentaire : *Le Problème de la double détermination du taux de salaire réel chez les néo-cambridgiens*, Université Paris-I, 1971.

Il est ainsi pour le moins *paradoxal* de voir des néo-classiques tenter de récupérer l'analyse néo-ricardienne<sup>8</sup> pour opérer ce qu'ils *pensent être* une critique interne des travaux de Marx. L'analyse néo-ricardienne se présente ainsi comme une lame à deux tranchants. L'une a servi à démolir, de manière interne, l'approche néo-classique, l'autre devrait faire de même en ce qui concerne l'approche marxiste. Cette récupération par les néo-classiques de l'analyse néo-ricardienne est cependant moins surprenante qu'il ne le paraît à première vue quand on se souvient que les analyses de Smith et de Ricardo ont donné précisément naissance à ces deux courants de pensée radicalement différents.

L'analyse néo-ricardienne se sépare de l'analyse ricardienne au niveau des conclusions. Partant d'une problématique commune, l'analyse néo-ricardienne aboutit, grâce à une formalisation beaucoup plus prononcée que celle qu'avait effectuée Ricardo, à *la négation de la loi de la valeur*. C'est parce que l'approche néo-ricardienne conduit à cette négation qu'elle devient intéressante pour les néo-classiques dans leur critique à Marx. Confondant Marx avec Ricardo, aboutissant à *la même conclusion* que les néo-cambridgiens sur le caractère non nécessaire de la loi de la valeur, force leur est par la suite de tenter des rapprochements, entre le nouveau Marx, « dépouillé de tous ses aspects métaphysiques », avec l'analyse néo-classique moderne,

---

8. Samuelson, dans sa réponse à Bronfenbrenner, indique : « Mon point de départ dans la discussion n'était pas néo-classique. Il était sraffien, autrement dit il était prémarxiste : il n'était pas ce que Cobb-Douglas ou J.B. Clark auraient dit ; il était ce que Ricardo et Smith auraient dit une fois leurs grandes lois au sujet de l'état stationnaire, de la recherche du profit en concurrence, etc., expliquées. » (Cf. « Samuelson's Reply on Marxian matters », *J.E.L.*, mars 1973, p. 64.)

rapprochement que seuls les marxistes, aveuglés par leur foi, talmudistes jusqu'aux ongles, ne pourraient accepter...

Cette partie sera donc consacrée dans un premier chapitre à l'approche néo-ricardienne et aux critiques dites internes des néo-classiques à Marx, et dans un deuxième chapitre à montrer en quoi ces critiques internes sont en fait des critiques externes qui, pour être valables, nécessiteraient au préalable une adhésion au mode d'approche ricardien.

# I. Marx et ricardianisme

La critique néo-classique de la loi de la valeur-travail se veut aujourd'hui sérieuse. Pas question d'opposer aux marxistes le problème du prix du tableau de maître ou celui de l'eau dans le désert<sup>1</sup>. Elle va donc tenter d'opérer une critique qu'elle croit, ou voudrait croire, interne aux travaux de Marx.

## Section 1. Marx ricardien

On peut situer le point de départ des critiques « modernes » de la loi de la valeur-travail de Marx dans les travaux déjà anciens de von Bortkiewicz. Ce dernier tente en effet de corriger des erreurs de Marx, et ce faisant aboutit à affaiblir davantage l'analyse marxiste. Mieux, dans la mesure où les propres travaux de von Bortkiewicz contiennent également des erreurs, leur correction conduit à nier la pertinence du problème de la valeur. En d'autres termes, l'analyse de la loi de la valeur-travail ricardienne aboutit à la fois à remettre en question Marx et à rejeter la loi de la valeur elle-même comme inutile. C'est par cette méthode qu'on aboutira à

---

1. Ces critiques consistaient à démontrer *a contrario* que le prix d'une marchandise était fonction de sa rareté, donc de l'utilité marginale. Rappelons que pour les marxistes le tableau de maître ne constitue pas une marchandise — puisque non reproductible — mais un bien.



« séculariser l'économie marxiste ». Mais pour comprendre cette démarche, nous devons d'abord présenter comment Marx est vu par les auteurs néo-ricardiens, néo-classiques et par bon nombre de marxistes aussi<sup>2</sup>. Nous verrons donc successivement trois points :

- la présentation traditionnelle de Marx ;
- la correction de von Bortkiewicz ;
- l'erreur de von Bortkiewicz, sa correction et son implication.

### 1. La présentation traditionnelle de Marx

Dès que l'on considère un monde à  $n$  marchandises, on doit tenir compte des diverses combinaisons productives. Celles-ci sont représentées par des compositions organiques d'inégale importance

$$\frac{C}{V} \text{ (—).}$$

L'existence de cet ensemble de compositions organiques devrait privilégier les capitalistes qui utilisent peu de capital constant (C) et beaucoup de capital variable (V), puisque *seule* la force de travail est de nature à créer plus de valeur qu'elle n'en coûte, au détriment des capitalistes qui utilisent peu de capital variable et beaucoup de capital constant. Un tel résultat — conforme à la loi de la valeur apparemment — serait en contradiction absolue avec le mouvement réel du capital<sup>3</sup> et la hausse de la composition organique du

---

2. La critique de ces derniers aura lieu dans le chap. 2.

3. Le capital va des secteurs à basse composition organique vers ceux à composition organique plus élevée.

capital qui l'accompagne. On pourrait donc en déduire que la loi de la valeur est fautive. La valeur d'échange d'une marchandise ne saurait donc être égale à la quantité de travail (abstrait socialement nécessaire<sup>4</sup>). La substance de la valeur ne saurait être le travail (abstrait). Dès lors la force de travail ne pourrait être le seul facteur créateur de valeur. Elle ne serait de ce fait pas nécessairement exploitée.

Cette conclusion serait erronée. Dès que l'on considère des capitaux nombreux et la concurrence qui les oppose, il faut procéder à ce qu'on a appelé la *transformation* des valeurs en prix de production<sup>5</sup>.

Ce faisant, Marx montre que le fondement de la production de la richesse reste l'exploitation de la force de travail par le capital, que celle-ci a lieu au niveau de la sphère de la production et non au niveau de la sphère de la circulation (ou de l'échange)<sup>6</sup>, et qu'enfin et surtout les capitalistes constituent une « franc-maçonnerie » face aux travailleurs, dans la mesure où précisément

---

4. Termes que nous définirons par la suite, c'est pourquoi nous les mettons entre parenthèses.

5. Marx utilise également l'expression « métamorphose » de la valeur en prix de production. Nous verrons plus tard qu'elle a son importance et que ce n'est pas un hasard si les critiques de Marx l'ont éludée. Pour être plus complet, il faudrait ajouter un point qui est omis par tous les présentateurs de Marx, à savoir que les différentes périodes de rotation des différents capitaux conduisent également à cette transformation.

6. L'exploitation ne vient pas de ce que les capitalistes s'approprieraient tout le produit net (d'amortissement) ou une partie jugée trop substantielle de celui-ci. L'exploitation ne résulte pas d'une mauvaise distribution (mauvaise par rapport à quelle norme ?), mais de ce que la force de travail, marchandise achetée à sa valeur, se transforme dans la sphère de production en capital *variable*, c'est-à-dire crée plus de valeur qu'elle n'en a coûté.

des transferts de plus-value sociale vont des secteurs à basse composition organique vers ceux dont la composition organique est plus élevée.

La transformation des valeurs en prix de production est donc de nature à la fois à expliquer le mouvement réel des capitaux nombreux, et à indiquer le fondement de classe des capitalistes apparemment opposés les uns aux autres dans la concurrence.

C'est ce double objectif qui légitime la nécessité de passer des valeurs aux prix de production, et ce double objectif n'existe que parce qu'il a été nécessaire d'analyser d'abord le capital *en général* pour passer *ensuite* aux capitaux *nombreux*. Ce n'est donc qu'une fois arrivé à cette étape de l'analyse qu'il est nécessaire alors de procéder à la transformation des valeurs en prix de production. Mais laissons de côté pour l'instant ce point très important et revenons aux présentateurs de Marx. A partir de ce donné (la nécessité de transformer), que les présentateurs de Marx ne creusent pas, dont ils ne tentent pas de dégager la signification profonde et qu'ils acceptent comme tel, s'échafaude une série d'hypothèses devant permettre de procéder à la transformation mathématique.

## A. HYPOTHÈSES DU MODÈLE<sup>7</sup>

a) On se donne les diverses compositions organiques du capital.

---

7. Rappelons encore une fois que nous présentons ici les hypothèses de Marx telles que les conçoivent la plupart de ses commentateurs (essentiellement ricardiens et néo-classiques). La validité de ces hypothèses sera discutée dans le chap. 2. Pour l'instant, nous les acceptons.

b) On se donne les taux d'exploitation  $\left(\frac{Pl}{V}\right)$

qu'on suppose égaux dans toutes les branches à 100 %.

c) On se donne le taux de profit  $r = \frac{Pl}{C + V}$

qu'on suppose être la même dans toutes les branches. Cette hypothèse sur la péréquation des taux de profit est particulièrement importante. Elle va constituer la pierre angulaire du raisonnement.

d) On suppose trois entreprises ayant chacune une composition organique du capital différente. Ces trois entreprises sont supposées être représentatives des trois secteurs fondamentaux (secteur I des biens de production, secteur II des biens de consommation et secteur III des biens de luxe), ce qui permet d'établir le modèle de transformation sous la forme du schéma de *reproduction simple* du système (les plus-values nettes sont donc utilisées de manière improductive).

e) On suppose que *les marchandises s'échangent contre les marchandises*, comme dans un modèle walrassien. Ainsi la valeur de la marchandise-force de travail (capital variable) ne correspondra pas à une somme d'argent qui pourrait servir à acheter une série de marchandises nécessaires à la reproduction de cette force de travail (cycle  $M - A - M^8$ ). Elle sera immédiatement équivalente à une somme de marchandises (acte  $M - M^9$ ).

---

8. Marchandise — Argent — Marchandise.

9. Marchandise — Marchandise.

f) Le schéma de départ (en valeur) est exprimé en *inputs de travail* (que certains considèrent comme unités de travail abstraits<sup>10</sup>) et non en prix monétaires.

## B. LE MODÈLE

	Capital constant	Capital variable	Plus-value	Valeur	Taux de profit	Taux de profit moyen	Profit moyen	Prix de production	Transferts
	(1)	(2)	(3)	(4)	(5)	(6)	(7)	(8)	
Section I	250	75	75	400	23 %	33,3 %	108,3	433,3	+ 33,3
Section II	50	75	75	200	60 %	33,3 %	41,6	166,66	- 33,3
Section III	100	50	50	200	33,3 %	33,3 %	50	200	0
Somme	400	200	200	800			200	800	0

Chaque secteur produit respectivement pour 400, 200 et 200 *unités de travail*. Le secteur I a une composition organique supérieure à celle du secteur II. Le secteur III a une composition organique qui correspond à la moyenne des deux. On suppose que « la concurrence réelle sur le marché entraîne l'égalité des taux de profit<sup>11</sup> ». Dès que

10. Par ex. MEDIO, *Profit et plus-value : apparence et réalité dans la production capitaliste*, 1972 ; trad. fr. in *Problématique de la croissance*, Economica, 1974, vol. 2.

11. P.A. SAMUELSON, « Pour comprendre le concept marxien d'exploitation : un résumé du prétendu pro-

la péréquation est obtenue, chaque secteur reçoit un profit moyen supérieur ou inférieur à la plus-value qu'il extrait aux travailleurs de son secteur selon la position relative de sa composition organique. Ainsi le secteur I, le plus mécanisé, avait un taux de profit égal à 23 % et le secteur II, le moins mécanisé, un taux de profit égal à 60 %. Suite à la péréquation des taux de profit, le profit moyen du secteur I est de 108,3 et celui du secteur II de 41,6. Le secteur I bénéficie donc d'un transfert de plus-value sociale de 33,3 au détriment du secteur II. Le secteur III, ayant un taux de profit moyen dès l'origine, ne subit aucun transfert. Le capitaliste du secteur I bénéficie donc en partie de l'exploitation que fait subir le capitaliste du secteur II à ses travailleurs.

Le prix de production diffère donc de la valeur selon un montant égal à la différence (po-

---

blème de la transformation entre valeurs marxiennes et prix concurrentiels », *J.E.L.*, 1971, paru dans *Problématiques...*, *op. cit.*, p. 214. Cf. aussi BRONFENBRENNER : « Ils [prix et valeurs] s'ajustent sur le marché pour produire un taux de profit d'équilibre » (« *Das Kapital* » pour l'homme moderne, Science & Society, 1965, paru dans *Problématiques...*, p. 8). Egalement chez BAUMOL, « The Transformation of Values: what Marx really meant (an Interpretation) », *J.E.L.*, mars 1974, p. 53, etc. Nous retrouvons une position identique chez des marxistes tels SWEEZY : « Tous les capitalistes préfèrent se consacrer à la production de biens salariaux (le secteur II taux de profit 60 %) pour bénéficier des taux de profit les plus élevés, et une telle migration du capital de certaines industries vers d'autres bouleversera le schéma initial. On peut définir la situation d'équilibre comme étant celle qui assure l'égalisation des taux de profit » (*The Theory of Capitalist Development*, Monthly Review, 1942); de même MEEK, etc., et même David YAFFÉ : « Ces divers taux de profit s'uniformisent sous l'effet de la concurrence en un taux général de profit » (in *C.E.P.*, n° 20). Cette position commune très contestable sur les causes de la péréquation sera discutée plus loin.

sitive ou négative) entre le profit moyen et la plus-value.

Il est aisé de remarquer dans le tableau que la somme des plus-values (200) équivaut à la somme des profits (200), et que la somme des valeurs (800) équivaut à la somme des prix (800). « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme » (Lavoisier). Ces deux égalités ne sont pas un résultat du raisonnement. Elles sont, nous allons le voir, une expression, sous une forme différente, des hypothèses que nous avons faites.

Le taux de profit moyen s'obtient en faisant la somme des plus-values sur la somme des capitaux constants et variables (qu'on appelle coûts de production). Le profit a donc pour *origine* la plus-value, c'est-à-dire l'exploitation de la force de travail. Le profit moyen ne fait donc qu'exprimer une répartition de la plus-value totale dans le secteur selon une modalité différente de celle qui aurait existé si on était resté à un schéma en valeurs. Le profit n'est donc qu'une expression de la plus-value. Au niveau global, il lui est nécessairement égal. La somme des transferts ne peut donc être que nulle.

Le prix de production est égal au coût de production ( $C + V$ ) plus le profit moyen. Puisque le coût de production demeure le même, qu'on se situe dans un schéma en termes de valeur, ou dans un schéma en termes de prix, et que la somme des plus-values ( $\Sigma Pl$ ) est égale à la somme des profits ( $\Sigma pr$ ), la somme des valeurs :  $\Sigma (C + V) + \Sigma Pl$  est nécessairement égale à la somme des prix de production  $\Sigma (C + V) + \Sigma pr$ .

## C. PROBLÈMES ET ERREURS

— Morishima et Seton<sup>12</sup> ont montré que le schéma de transformation des valeurs en prix de production n'est pas pertinent, dans la mesure où précisément on peut procéder à la *transformation inverse*. Au lieu de partir des valeurs et des plus-values pour aboutir aux prix de production, on peut partir des prix de production et des coûts de production ( $\Sigma C + \Sigma V$ ) pour aboutir aux plus-values et aux valeurs. L'opération mathématique qui permet cette transformation inverse est aisée. On connaît la somme des coûts de production. On connaît également la somme des prix de production. On soustrait cette dernière somme de la première et on obtient la somme des profits. Or cette somme des profits est par hypothèse — comme nous venons de le voir — égale à la somme des plus-values. On peut donc calculer le taux

d'exploitation ( $\frac{\Sigma Pl}{\Sigma V}$ ), qu'on sait égal dans chacune

des branches. Connaissant le capital variable ( $V$ ) pour chacune des branches et connaissant maintenant le taux d'exploitation ( $s$ ), on peut calculer aisément la plus-value ( $X$ ) affectée à chaque bran-

che ( $s = \frac{\Sigma Pl}{\Sigma V} = \frac{X}{V}$ ). On ajoute cette plus-value

au coût de production dans chaque branche et l'on obtient dès lors la valeur pour chaque branche<sup>13</sup>.

Il est alors aisé de parodier Marx en remplaçant dans chacun de ses écrits le mot plus-value

---

12. « Agregation in Leontieff Matrix and the Labour Theory of Value », *Econometrica*, 1961.

13. Pour opérer cette transformation, il n'est pas nécessaire de supposer la reproduction simple, comme on a pu s'en apercevoir.



par le mot profit, ainsi que le fait Samuelson avec ironie. « *La plus-value* est donc ce déguisement du profit qui doit être dépouillé avant que la vraie nature du profit puisse être découverte. Sans l'analyse du profit du livre III, l'économie politique serait dépourvue de toute base rationnelle<sup>14</sup>; et de conclure « Je dénie que la plus-value soit la somme du profit. Je dénie que Marx (ou Morishima ou Baumol) nous ait donné quelque part une raison décisive pour penser qu'on puisse obtenir les profits seulement après que nous connaissions les lois de la plus-value<sup>15</sup>. »

Nous avons montré la relation  $V \rightarrow P$ . Nous avons montré que cette relation pouvait être *réversible*. Ce résultat est important. La transformation inverse constitue la *première étape* dans la voie qui mène à la négation de la pertinence de la théorie de l'exploitation. En effet, dans la relation  $V \rightarrow P$ , on part du taux d'exploitation pour aller vers le taux de profit; le profit étant un déguisement de la plus-value, sa forme phénoménale. Dans la relation inverse, on n'a plus besoin du taux d'exploitation. On connaît le taux de profit. Il pourrait être intéressant de calculer la plus-value en procédant à la transformation inverse, mais l'utilité de cette transformation demeure mystérieuse, alors que, dans le premier cas, la transformation des valeurs en prix de production avait un fondement logique.

La *deuxième étape* parachève la première dans la mesure où elle met en lumière les conclusions que nous pressentions lors de la première étape. Nous allons en effet montrer, en analysant ce que l'on a appelé l'« erreur » de Marx et en en déduisant toutes les implications, que l'on peut se pas-

---

14. P.A. SAMUELSON, *op. cit.*, p. 221.

15. P.A. SAMUELSON, « Insight and Detour in the Theory of Exploitation. A Reply to Baumol », *J.E.L.*, 1974, p. 63.

ser de la connaissance *préalable* des valeurs pour calculer les prix de production (cf. paragraphe 3). Cela nous conduira de ce fait à la conclusion selon laquelle les prix de production peuvent se *calculer* indépendamment de toute hypothèse sur l'exploitation.

— L'erreur de Marx, selon ses présentateurs, consiste précisément dans le fait d'avoir présupposé que les coûts de production pouvaient rester exprimés en termes de valeur lors de l'établissement des prix de production<sup>16</sup>. L'erreur de Marx peut ainsi être exprimée dans la contradiction suivante. La section I, productrice de biens de production, vend sa production à elle-même, au secteur II et au secteur III à un prix égal à 433,3. Mais la section I achète pour 250 de biens de production, la section II pour 50 et la section III pour 100, ce qui fait un total de 400. Comme il s'agit d'un même acte, vu des deux côtés, vente et achat, il ne peut y avoir deux prix différents. Il doit y avoir un seul prix et nous sommes en présence de deux prix, 433,3 et 400.

L'origine de cette contradiction vient de ce que d'un côté le capital constant produit est exprimé en prix de production, et que de l'autre côté le même capital constant, acheté par les secteurs, c'est-à-dire vu sous l'angle d'input, est exprimé en valeur. La disparition de cette contradiction passe donc apparemment par l'uniformisation des déterminations. Il faut que capital constant et capital variable soient directement et uniquement exprimés en termes de prix de production. C'est ce à quoi va s'employer von Bortkiewicz, et tant d'autres par la suite.

---

16. Marx avait reconnu lui-même que sur ce point il y avait un problème, mais avait conclu, comme nous le verrons, qu'il n'était guère important.

## 2. La correction de von Bortkiewicz

Les hypothèses demeurent les mêmes sauf une. On ne peut en effet se donner le taux de profit moyen, puisque pour le calculer il faut *au préalable transformer* capital constant et capital variable en prix de production. Si on ignore le taux de profit moyen, on maintient cependant l'hypothèse essentielle selon laquelle les taux de profit sont tous égaux (hypothèse de la *péréquation*).

### A) LE MODÈLE

La valeur d'échange d'une marchandise est égale à  $C + V + Pl$  qui peut s'écrire sous la forme :

$$C + V + Pl \left( \frac{C + V}{C + V} \right)$$

$$= (C + V) + r (C + V) = (C + V) (I + r)$$

où  $r$  est le taux de profit exprimé en *termes de valeurs*.

Nous conservons le modèle de reproduction simple précédent. La production du secteur I est achetée par lui-même et par les autres secteurs, celle du secteur II est achetée exclusivement par les salaires et celle du secteur III (biens de luxe) est achetée par les capitalistes avec leur plus-value nette. Nous avons donc<sup>17</sup> :

---

17. Rappelons encore une fois que la signification *économique* de ce modèle est que par exemple la somme des capitaux variables ( $V_1 + V_2 + V_3$ ) est équivalente

$$\begin{aligned}
C_1 + V_1 + Pl_1 &= W_1 = C_1 + C_2 + C_3 \\
C_2 + V_2 + Pl_2 &= W_2 = V_1 + V_2 + V_3 \\
C_3 + V_3 + Pl_3 &= W_3 = Pl_1 + Pl_2 + Pl_3
\end{aligned}$$

Soit  $x$ ,  $y$ ,  $z$  les coefficients de transformation du capital constant (C), du capital variable (V), de la plus-value (Pl), c'est-à-dire les rapports prix de production/valeur. Ces coefficients sont des inconnues qu'il nous faudra déterminer. Il en est de même du taux de profit exprimé en prix de production, soit  $r'$ . Le modèle de reproduction simple transformé en prix de production devient :

$$\begin{aligned}
(C_1x + V_1y) (1 + r') &= W_1x \\
(C_2x + V_2y) (1 + r') &= W_2y \\
(C_3x + V_3y) (1 + r') &= W_3z
\end{aligned}$$

Nous avons 4 inconnues  $x$ ,  $y$ ,  $z$ ,  $r'$  et 3 équations. Cette formalisation nous indique clairement ce que nous avons déjà pressenti, à savoir que le taux de profit  $r'$  ne peut être calculé tant que les prix de production ne sont pas connus et que ces derniers ne peuvent être connus tant que le taux de profit n'est pas calculé. *Il en découle dès lors que taux de profit et prix de production doivent avoir une détermination simultanée.*

Il est possible de déterminer ce système à condition de se donner une inconnue. *Se donner une inconnue va dès lors signifier nécessairement que le prix de production d'un secteur va être exprimé relativement à celui qui aura été pris comme référence.* Si on se donne, comme le fait von Bortkiewicz, le rapport prix/valeur du secteur III, la production du secteur III, qu'on suppose être de l'or, va jouer le rôle de *numéraire*,

---

à la production du secteur 2, sans qu'il ait été nécessaire d'introduire la monnaie. Nous sommes donc bien en présence d'un échange de type M — M et non M — A — M.

comme dans les *schémas néo-classiques*. Une marchandise (l'or) va donc servir de point de repère par rapport auquel s'exprimeront les prix des autres marchandises. Mais pour que cette marchandise puisse fonctionner véritablement en tant que numéraire, sans pour cela entrer en contradiction avec les conclusions de Marx lui-même, il faut que certaines conditions supplémentaires soient respectées :

— d'abord que son rapport prix/valeur soit égal à 1 ( $z = 1$ ). La production d'or en prix de production  $[(C_3x + V_3y(1 + r'))]$  est égale aux profits  $W_3z$  ; elle est égale aux plus-values  $W_3$ , puisque  $z = 1$ . Nous retrouvons ainsi une des deux conditions de Marx ;

— ensuite que la composition organique du secteur produisant de l'or corresponde à la composition organique moyenne<sup>18</sup>. C'est seulement si cette condition est remplie que nous retrouvons l'égalité entre la somme des valeurs et la somme des prix de production. En effet, si tel n'était pas le cas, si la composition organique du secteur III était la plus faible du système, le prix de production des biens de luxe ne serait pas égal à sa valeur. Dès lors, les biens de production ainsi que les biens de consommation s'échangeraient contre une quantité d'or supérieure à celle qui aurait eu lieu dans le schéma en valeur. On comprend *a*

---

18. Ajoutons que cette composition organique moyenne doit elle aussi avoir une certaine « valeur ». En effet le total des prix est égal à  $xW_1 + yW_2 + W_3 = x\Sigma C + y\Sigma V + \Sigma PL$ , et le total des valeurs est égal à  $\Sigma C + \Sigma V + \Sigma Pl$ . Pour que les deux correspondent et que soit donc remplie la seconde condition de Marx, il faut donc

$$\text{que } \Sigma C + \Sigma V = x\Sigma C + y\Sigma V, \text{ d'où } \frac{\Sigma C}{\Sigma V} = \frac{y - 1}{1 - x}.$$

*contrario*, sans qu'il soit nécessaire d'en faire une démonstration mathématique, que la somme des valeurs ne sera égale à la somme des prix de production que si la composition organique du secteur produisant l'or est égale à la moyenne.

La correction opérée par von Bortkiewicz permet d'obtenir les prix de production et le taux de profit. La théorie de la valeur, et donc de l'exploitation, est ainsi sauvegardée... à condition cependant que les deux conditions précédentes soient remplies. Si  $z$  est différent de 1, la somme des profits n'est plus égale à la somme des plus-values, ce qui signifie que le profit n'est plus une distribution de la plus-value et que son origine ne se situe pas nécessairement dans l'exploitation de la force de travail, mais peut l'être dans celle d'un autre facteur. On voit ainsi comment d'une indétermination de la genèse du profit on pourrait aboutir à une théorie basée sur la productivité marginale des facteurs de production, théorie dont nous avons précisément montré à la fois l'incohérence interne et le caractère foncièrement apologétique. De même, si la composition organique du secteur III n'est pas égale à la moyenne, on ne comprend plus ce que signifie la transformation des valeurs en prix de production, puisque, suite à cette transformation, quelque chose peut se perdre ou se créer. Plus précisément, la conclusion de ce type d'inégalité peut être pressentie dans l'abandon de la théorie de la valeur-travail, puisque cette dernière apparaît désormais comme mystérieuse, donc non nécessaire, dans son rapport avec la théorie des prix de production. Comme nous le verrons bientôt, cette conclusion — au-delà de ce pressentiment — pourra être démontrée mathématiquement<sup>19</sup>.

---

19. C'est la raison pour laquelle Winternitz supposera l'égalité somme des valeurs = somme des prix de pro-

On comprend ainsi combien la théorie de la valeur et donc de l'exploitation devient fragile après cette « correction ».

## B. QUELQUES IMPLICATIONS DE CETTE CORRECTION

On peut en dénombrer deux : l'introduction d'un numéraire et la détermination ricardienne du taux de profit.

### a) Schéma réel, schéma monétaire

Le schéma en valeur est établi en *unités de travail*. C'est un modèle construit dès l'origine sous forme équilibrée, dans lequel les marchandises s'échangent contre des marchandises. *Toute offre trouve donc sa demande*<sup>20</sup>.

L'échange de marchandises s'effectue donc sans qu'il soit nécessaire d'insérer la monnaie.

---

duction, à la différence de von Bortkiewicz. Mais, de même que von Bortkiewicz, il lui faudra une condition spéciale, la même que von Bortkiewicz, pour que la somme des plus-values corresponde à celle des profits. Cette condition est que la composition organique du

système soit égale à  $\frac{y - 1}{1 - x}$ . Cf. « Values and Prices : a

Solution of the so-called Transformation Problem », *Eco. Jour.*, 1948.

20. Ce qui différencie ce schéma avec le modèle d'équilibre général des néo-classiques est que d'un côté on considère non pas des facteurs de production, mais des marchandises ( $C_1$ ,  $V_1$ , etc.) entrant dans la production des autres marchandises — ces marchandises sont donc considérées comme des inputs —, de l'autre côté on restreint le modèle à trois biens correspondant aux trois secteurs et non à une multitude de biens.

C'est un modèle en termes réels. Mais comme ce modèle recèle une contradiction, il faut passer à un modèle en prix de production. Ce modèle ne peut être obtenu qu'une fois qu'on s'est donné un *numéraire*. On voit ainsi comment en partant de la relation marchandise-marchandise, on aboutit nécessairement à la recherche d'un numéraire<sup>21</sup>. Les prix de production sont donc déterminés en fonction de ce numéraire. Il s'agit donc de *prix relatifs*. Comme dans le cadre du schéma néo-classique, les prix de production (prix relatifs) sont exprimés en termes *réels*. Nous ne sommes pas en présence d'un modèle d'équilibre en termes monétaires (celui des prix de production) déduit d'un modèle en termes réels (celui des valeurs), comme le pense D. Yaffé<sup>22</sup>, mais de deux modèles *d'équilibre*, établis en termes *réels* (marchandise contre marchandise). L'introduction du numéraire ne signifie pas une monétarisation du modèle de prix, mais elle *pourrait* le signifier dans la mesure où von Bortkiewicz considère que ce numéraire est de l'or. Il s'agit alors d'un modèle de prix monétarisé à *partir* d'un modèle de prix en termes réels tel que *l'équilibre*, exprimé en termes réels, est présenté en termes monétaires. La monnaie-numéraire joue alors exactement le même rôle que la monnaie-voile des néo-classiques en ce qui concerne les deux premiers secteurs. Elle n'est qu'un moyen de circulation. Mais en ce qui concerne le troisième secteur, et seulement pour lui, la

---

21. C'est un type de problématique commun qui conduit des néo-classiques à écrire abusivement : « Le système de Marx peut être facilement transformé en un système walrassien d'équilibre général » (BRONFENBRENER, *op. cit.*, p. 3); de même Samuelson, à plusieurs reprises (oubliant que, même avec ces hypothèses, il ne s'agit pas d'un modèle d'optimisation de ressources rares), porte ce type d'appréciation.

22. D. YAFFÉ, *op. cit.*



monnaie sert de moyen de réserve dans la mesure où les capitalistes thésaurisent leur plus-value nette en achetant de l'or (la monnaie numéraire). Ce qu'il importe de remarquer toutefois, c'est que le modèle des prix de production est fondamentalement établi en termes réels et que le fait de considérer l'or comme monnaie ne ferait que monétariser ce modèle sans en perturber les propriétés, comme chez les néo-classiques. « Les prix sont [ainsi] présents dans la relation d'échange *réelle* et assurent un rôle de répartition du surplus entre les capitalistes à un taux unique, le taux de profit de concurrence, sur le montant de capital que chacun détient<sup>23</sup>. »

On voit ainsi combien à partir d'hypothèses prêtées à Marx, notamment celles qui concernent l'échange M-M<sup>24</sup> et la péréquation du taux de profit supposée réalisée, hypothèses que nous ne discutons pas pour l'instant, on aboutit à un modèle d'équilibre qui a quelques affinités avec le schéma d'équilibre général, mais qui s'en différencie : capital et travail ne sont considérés qu'en tant qu'inputs, le numéraire doit être produit selon certaines conditions et possède un prix égal à sa valeur. C'est en ce sens qu'on peut dire qu'on se situe beaucoup plus dans une logique classique que néo-classique.

## b) Détermination ricardienne du taux de profit

Cette conclusion se trouve confirmée notamment par la seconde implication qu'on peut tirer

---

23. D.J. HARRIS, « A propos du schéma d'accumulation et de reproduction de Marx », *J.E.L.*, juil. 1972 ; in *Problématiques...*, *op. cit.*, p. 53.

24. Et donc la compréhension spécifique qui en découle de ce qu'est une marchandise.

de ce modèle. Alors que chez les néo-classiques le taux de profit est censé devoir être déterminé par la productivité marginale du capital et que chez Marx il est censé être déterminé par l'ensemble du capital engagé (variable et constant) et par le taux d'exploitation, on peut déduire de cette « correction » une détermination du taux de profit indépendamment de la 3<sup>e</sup> équation et donc du capital engagé dans le 3<sup>e</sup> secteur. Le secteur produisant des biens de luxe ne participe pas à la détermination du taux de profit<sup>25</sup>. La 3<sup>e</sup> équation ne sert donc qu'à déterminer le prix des biens de luxe. Tout changement dans les méthodes de production affectant le secteur produisant des biens de luxe n'influence pas le taux de profit. C'est pourquoi on les appelle *marchandises non fondamentales*<sup>26</sup>.

---

25. Il est aisé de démontrer cette proposition. Si nous écrivons les deux premières équations :

$$\begin{aligned} (xC_1 + yV_1)(1 + r') &= xW_1 \\ (xC_2 + yV_2)(1 + r') &= yW_2 \end{aligned}$$

nous pouvons isoler y de la première :

$$y = \frac{x(C_1(1 + r') - W_1)}{V_1(1 + r')}$$

et y de la seconde :  $y = \frac{xC_2(1 + r')}{W_2 - V_2(1 + r')}$

d'où  $\frac{C_1(1 + d') - W_1}{V_1(1 + r')} = \frac{C_2(1 + r')}{W_2 - V_2(1 + r')}$

Nous avons donc une équation du second degré avec une inconnue  $r'$ . Le taux de profit peut donc être déduit de ces deux seules équations. Il ne dépend que du capital engagé dans les deux premiers secteurs et du taux d'exploitation.

26. Chez Marx, tout changement dans les méthodes de production existant dans ce secteur affecte le taux de profit mais n'affecte pas la valeur de la force de travail (pas de plus-value relative), dans la mesure où

On pourrait démontrer mathématiquement que si on découpe le secteur I en deux sous-secteurs : *d'une part* la partie du capital constant ( $C_1$ ) qui est nécessaire au secteur II (produisant les biens « ouvriers » ou encore les biens « salaires »), plus la partie du capital nécessaire au secteur I pour produire pour le secteur II, et *d'autre part* le reste ( $C_2$ ), c'est-à-dire ce qui est affecté au secteur III plus les capitaux constants qui servent à produire des capitaux constants pour le secteur III, *seules* les équations représentant la production de  $C_1$  et celle de V déterminent le taux de profit. On peut déduire dès lors que le taux de profit dépend uniquement des conditions de production directes (équation V) et indirectes (équation  $C_1$ ) des marchandises qui composent ce qui est nécessaire à la reproduction de la force de travail. On est ici face à une conclusion typiquement ricardienne. *Ainsi la « correction » de Marx semble aboutir à un rapprochement de ce dernier avec Ricardo.* Le problème est de savoir si ce rapprochement n'est pas déjà contenu dans les hypothèses qui sont prêtées à Marx. Mais c'est là un autre problème que nous verrons plus tard.

### 3. *L'erreur de von Bortkiewicz ; sa correction et son implication : l'inutilité de la transformation*

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, on peut appliquer à von Bortkiewicz le même type de reproche que celui-ci a fait à Marx. Chacun des trois secteurs est composé d'agrégats. En ce qui concerne le secteur I, on peut dire par exemple qu'il s'agit d'un ensemble de biens de production

---

ces marchandises (étant de luxe) n'entrent pas comme élément permettant de reconstituer la force de travail, et sont achetées exclusivement par les capitalistes.

différents, donc produits chacun selon des compositions organiques différentes. La composition organique du secteur I, telle qu'elle apparaît, ne constitue donc qu'une composition organique *moyenne*. A partir du moment où l'on considère  $k$  compositions organiques dans le secteur I, on ne peut appliquer pour le capital constant un coefficient de transformation  $x$  *unique*. Il en est de même en ce qui concerne les deux autres secteurs. Considérer un seul coefficient de transformation pour chaque secteur, c'est considérer en effet que les diverses marchandises, qui constituent par exemple le capital constant, sont échangées à leur valeur, alors que pour les produire il faut plusieurs compositions organiques différentes. Il est aisé de s'en rendre compte au travers d'un simple exemple: soit deux biens de production  $C_1$  et  $C_2$ . Si on leur applique le coefficient de transformation  $x$ , nous aurons  $C_1x$  et  $C_2x$ . Le rapport d'échange entre ces deux biens de production est  $C_1x/C_2x$ , soit  $C_1/C_2$ . Nous sommes donc bien en présence d'un échange en valeur et non en prix de production.

Il est donc nécessaire de *désagrégier* chacun des secteurs et d'appliquer à chaque élément qui les compose un coefficient de transformation particulier. Il faut donc *poursuivre* la correction de von Bortkiewicz et ne pas se limiter aux agrégats représentés par chacun des secteurs, sinon on commet la même erreur que celle qu'on se propose précisément de corriger.

Il nous faut donc établir une équation de prix — à partir de la valeur et grâce à des coefficients de transformation à déterminer — à chaque marchandise, qu'elle soit bien de production, bien de consommation ou bien de luxe. Chaque marchandise dans un schéma en valeur est — comme nous l'avons vu — établie en unités de travail. Soit  $L_{ij}$  la quantité de travail incorporée dans la mar-

chandise  $j$  nécessaire à la production de la marchandise  $i$ , nous aurons :

$$(L_{11}p_1 + L_{12}p_2 + L_{13}p_3 + \dots) (1 + r') = L_1p_1$$

$$\begin{array}{cccccc} \dots & \dots & \dots & \dots & \dots & \\ \dots & \dots & \dots & \dots & \dots & \\ \dots & \dots & \dots & \dots & \dots & \\ \dots & \dots & \dots & \dots & \dots & \\ \dots & \dots & \dots & \dots & \dots & \\ \dots & \dots & \dots & \dots & \dots & \end{array}$$

$$(L_{n1}p_1 + L_{n2}p_2 + L_{n3}p_3 + \dots) (1 + r') = L_np_n$$

Nous avons  $k$  équations pour le capital constant,  $b$  pour le capital variable et  $m$  pour la plus-value, soit  $k + b + m = n$  équations. Nous avons  $n$  coefficients à déterminer ( $p_1 \dots p_n$ ) et le taux de profit  $r'$ . Soit  $n + 1$  inconnues. On peut donc passer des valeurs — représentées en unités de travail — aux prix de production en se donnant un coefficient, soit  $p_n = 1$ . Nous pouvons donc passer des valeurs aux prix en maintenant la même problématique que celle définie par von Bortkiewicz et en éliminant les insuffisances (les erreurs) de son propre modèle.

Cette désagrégation, si elle rend le modèle plus cohérent, signifie également qu'il n'est plus nécessaire d'avoir recours aux valeurs, et donc à la théorie de la valeur et de l'exploitation. En d'autres termes, on peut, à partir de ce système d'équations, établir immédiatement un système de prix, sans qu'il soit nécessaire de connaître au préalable les valeurs. Il suffit de remplacer les unités de travail (les valeurs d'échange) correspondant à chaque marchandise par n'importe quelle sorte d'unités, que ce soit des poids, des

longueurs<sup>27</sup>, etc. ! Les marchandises peuvent donc être représentées par des quantités physiques quelconques qu'on pourrait transformer en prix de production.

Mieux, on pourrait considérer<sup>28</sup> que les Lijpj du système d'équations sont les sommes payées pour les inputs, et que de ce fait ils peuvent être remplacés par des quantités physiques que multiplie leur prix respectif. On obtiendrait ainsi un système de prix *directement*, sans qu'il soit nécessaire de faire référence ni aux valeurs, ni aux poids, ni aux longueurs.

Si on maintient les hypothèses de départ prêtées à Marx, la transformation des valeurs en prix de production — poussée jusqu'au bout — aboutit à la *négation* même du problème de la transformation. Cette transformation n'est plus pertinente, puisqu'elle perd son objet : la valeur et avec elle l'exploitation.

*Résumons* : parmi l'ensemble des hypothèses que nous avons faites, deux apparaissent comme très importantes. La première considère que la péréquation des taux de profit est donnée, donc réalisée. La seconde considère que les marchandises s'échangent contre les marchandises. De la première on déduit un système en *équilibre*. De la seconde on déduit que cet équilibre s'effectue en termes *réels* et qu'il est nécessaire de trouver un *numéraire*.

---

27. La substance de la valeur ne serait pas le travail abstrait mais... le poids, la longueur. Il est intéressant de remarquer comment un tel schéma *préssumé* être en valeur, en unité de travail — *alors qu'en réalité il est en valeur d'échange* (comme nous le verrons), c'est-à-dire en quantité d'équivalent — peut ainsi être transposé en un schéma en poids, etc. Le problème est de savoir si cette hypothèse concernant le schéma en valeur est correcte ou non, s'il faut en d'autres termes partir des unités de travail ou des prix monétaires. Cf. *supra*.

28. Sur ce point, cf. section 2.

De ces deux conclusions on déduit la *non-pertinence* du problème de la transformation. On peut procéder à la transformation inverse. On peut ignorer les valeurs et établir directement un système de prix de production.

## Section 2. Le prolongement des critiques : le modèle de Sraffa

### *Introduction*

Ces deux hypothèses existent dans l'analyse ricardienne et jouent un rôle fondamental.

L'analyse de la valeur est confondue avec celle des prix de production. Le problème posé est celui de la *mesure* de la valeur. Comme les marchandises ne s'échangent pas exactement au prorata de la quantité de travail qui y est incorporée, on déduit deux choses :

— qu'il existe nécessairement « une nouvelle cause propre à déterminer les variations survenues dans la valeur relative des marchandises. Cette cause, qui se *joint* à la somme de travail consacrée à la production des marchandises, est l'abaissement ou l'élévation de la valeur du travail<sup>29</sup> » (il s'agit du salaire réel). Posé ainsi, le problème devient simple, tout en étant complexe dans son expression. Puisqu'il s'agit de *mesurer*

---

29. D. RICARDO, *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, Flammarion, p. 40.

les valeurs et que *la variation du salaire influe sur celle-ci*, il est nécessaire d'avoir un numéraire qui puisse jouer un rôle d'*étalon*. Il s'agit donc de trouver un numéraire de qualité telle qu'il ne soit pas affecté par des changements survenus dans la répartition des revenus, de telle sorte qu'on puisse savoir avec exactitude l'effet de la variation des salaires sur la valeur des marchandises. L'objet de l'analyse néo-ricardienne va donc être de rechercher cet étalon invariable des valeurs.

— La théorie des prix de production est une théorie qui a pour objectif de *mesurer* ces derniers. Elle n'a donc pas pour objectif d'établir une liaison entre la mesure des prix et une théorie de l'exploitation. Ce point est aisé à comprendre. Ricardo confond valeur du travail et valeur de la force de travail et ne peut donc analyser l'exploitation et de ce fait *l'origine* du profit. Parce que le profit est constaté, qu'il n'est pas une forme déguisée de la plus-value, la transformation des valeurs en prix de production n'a plus de fondement. Elle n'a pas lieu d'être. Nous avons donc une théorie de la valeur-prix de production qui n'est pas liée à une théorie de l'exploitation. Mais dans la mesure où il existe une « nouvelle cause », autre que la quantité de travail, qui détermine la valeur de la marchandise, on peut déduire lorsqu'on formalise le modèle, ainsi que le fera Sraffa, que les prix ne correspondent aux quantités de travail que lorsque le taux de profit est nul. On arrive ainsi au paradoxe suivant. On peut établir directement des prix de production à partir des hypothèses précitées. Ces prix ne correspondent aux quantités de travail que lorsque l'exploitation, devenant théoriquement nulle, perd en fait sa base même d'existence ! Dès lors, la théorie de Marx ne serait valable qu'en cas de



non-exploitation, et donc, comme pour A. Smith, pour les sociétés primitives dans lesquelles la force de travail n'est pas marchandise. Ainsi, incidemment, en ne posant pas au départ de liaison entre théorie des prix et théorie de l'exploitation, on aboutit en fait à la négation de la validité de cette dernière.

Dès que le taux de profit est non nul, la théorie de l'exploitation ne saurait être nécessaire à l'élaboration de la théorie des prix de production, alors même que pour Marx cette dernière avait entre autres pour objectif de *montrer le fondement* du caractère de classe des capitalistes.

Ces conclusions sont d'autant plus intéressantes qu'elles trouvent leur origine dans les hypothèses prêtées souvent à Marx et qui ont servi à le corriger. Ces conclusions sont d'autant plus importantes qu'elles trouvent également leur origine dans des hypothèses qui sont acceptées par de nombreux marxistes ou marxisants (Meek, Dobb, Medio, etc.)<sup>30</sup>.

C'est ce que nous allons analyser au travers des travaux de Piero Sraffa.

— Il s'agit d'un modèle de production à la différence des modèles néo-classiques. Les marchandises servent à produire des marchandises. Ce sont donc des inputs et des produits. Il faut par exemple les quantités  $A_a$  de marchandise A,  $B_a$  de marchandise B, etc., pour produire une certaine quantité de marchandise A.

---

30. Certains marxistes, tout en acceptant ces hypothèses, nient la pertinence des conclusions qui en découlent : « En bref, la théorie des prix de production en raison de son présupposé, à savoir l'existence du capital, ne peut contenir ni exprimer le phénomène de l'exploitation... » (J. CARTELIER, « Echange inégal et théorie des prix de production », *Cahiers d'analyse économique*, 1975, n° 1, p. 105.) Nous aurons, par la suite, l'occasion de critiquer cette position « originale »...

— Les marchandises s'échangent contre les marchandises. Le salaire par exemple représente une quantité de marchandises. Le taux de profit est égal dans toutes les branches.

— On se donne les combinaisons productives et les quantités produites.

— Le raisonnement se fait en plusieurs étapes. Dans la première, on considère qu'il n'y a pas de surplus ; dans la seconde, que celui-ci existe et qu'il est affecté uniquement aux profits ; dans la troisième, qu'il est affecté partiellement aux salaires ; dans la quatrième, on détermine l'étalon invariable des valeurs ; dans la cinquième enfin, on montre qu'on pourrait se passer de calculer cet étalon. Nous allons suivre ces cinq étapes.

#### A. PREMIÈRE ÉTAPE : PAS DE SURPLUS

Il n'y a pas de surplus. Nous pouvons donc écrire le système d'équations suivant :

$$\begin{aligned} A_a p_a + B_a p_b + \dots \dots \dots K_a p_k &= A p_a \\ A_b p_a + B_b p_b + \dots \dots \dots K_b p_k &= B p_b \\ A_k p_a + B_k p_b + \dots \dots \dots K_k p_k &= K p_k \end{aligned}$$

Nous avons  $k$  équations et  $k$  inconnues (les prix  $p_a, \dots, p_k$ ). Comme il n'y a pas de surplus, le système se reproduit à l'identique. Nous avons donc nécessairement :

$$A_a + A_b + \dots \dots A_k = A ; B_b + B + \dots \dots B_k = B ; \text{etc.}$$

La somme des membres de gauche est égale à celle de droite. Une équation est donc de trop dans la mesure où elle peut être déduite des autres. Il y a donc  $k - 1$  équations. Si on prend le prix de n'importe quelle marchandise comme numéraire, le système peut être résolu.

*Considération* : le salaire correspond à n'importe quelle marchandise. Le travail (et son salaire) représenté par la marchandise A ou B ou C' est situé au même niveau que toute autre marchandise. C'est un input et un produit comme les autres. Il s'agit donc d'un échange M-M<sup>31</sup>.

## B. DEUXIÈME ÉTAPE : ÉCONOMIE AVEC SURPLUS

Il existe un surplus qu'il faut répartir. Ici intervient l'hypothèse centrale de la péréquation des taux de profit.

L'existence d'un surplus signifie qu'il n'est plus possible d'additionner les colonnes pour obtenir les lignes ( $A_a + A_b + \dots + A_k \geq A$ ). Il y a donc  $k$  équations face à  $k - 1$  inconnues et  $r$  le taux de profit. Le taux de profit est donc déterminé *en même temps* que les prix <sup>32</sup>.

*Considération* : nous retrouvons là une criti-

---

31. Nous retrouvons cette hypothèse chez Ricardo. Le salaire est considéré comme du capital circulant. Il est de ce fait *équivalent* à une quantité de marchandises dont la durabilité est faible. Le salaire n'est donc pas représenté par une certaine somme d'argent pouvant servir à l'achat de marchandises.

32. Le système d'équations devient :

$$\begin{aligned} (A_a p_a + B_a p_b + \dots + K_a p_k) (1 + r) &= A p_a \\ (A_k p_a + B_k p_b + \dots + K_k p_k) (1 + r) &= K p_k \end{aligned}$$

Les inputs multipliés par leurs prix sont facteurs de  $(1 + r)$ , puisque pour la 1<sup>re</sup> ligne  $r = \frac{\text{surplus}}{\text{val. des inputs}} = \frac{A p_a - A_a p_a - B_a p_b - K_a p_k}{A_a p_a + B_a p_b + \dots + K_a p_k}$ . C'est une formulation analogue que nous avons lorsque nous écrivons la valeur pour Marx par  $M = (C + V) (I + r)$ .

que que nous avons adressée aux théoriciens néo-classiques : pour connaître les prix, il faut connaître une variable de la répartition. Les premiers ne peuvent déterminer la seconde.

### C. TROISIÈME ÉTAPE : HYPOTHÈSES NOUVELLES SUR LE SALAIRE

On modifie l'hypothèse concernant le salaire. Il n'est plus considéré comme la quantité de marchandises qui assure la stricte reproduction physique de l'individu. Il peut varier. Sraffa considère que le surplus produit peut bénéficier aux travailleurs. Le salaire est donc considéré comme payé *post factum*, c'est-à-dire une fois le surplus obtenu et avec une partie de ce surplus. Le surplus se divise donc en profit et salaire. Le salaire est également supposé être composé uniquement de *biens de luxe* (ou encore produits *non fondamentaux*). Selon la définition que nous avons déjà vue, cela signifie que le prix de ces biens qui composent le salaire — s'il dépend des prix et des quantités des moyens de production qu'il a été nécessaire de dépenser pour les obtenir — n'agit pas sur les prix des moyens de production<sup>33</sup>. De ce fait, les améliorations dans les méthodes de production servant à produire ces biens de luxe, si elles n'agissent pas sur le prix des autres biens, n'agissent plus directement sur le taux de profit<sup>34</sup>.

---

33. Inversement, les prix des *produits fondamentaux* agissent sur les prix des moyens de production, de même qu'ils dépendent de ces derniers.

34. Il semble qu'ici il y ait une divergence avec l'analyse de Ricardo. Chez Ricardo, le taux de profit dépend des conditions de production directes ou indirectes existant pour produire les marchandises servant à composer le salaire. Cette divergence n'est qu'apparente. Chez Ricardo, les biens salaires sont des produits fondamentaux. Le taux de profit ne dépend pas des conditions de production des produits de luxe. Il en est de même

Les biens de luxe n'étant pas des moyens de production pour les autres biens, ils n'apparaissent pas avec ces derniers<sup>35</sup>.

Nous avons  $k$  équations et  $k + 1$  prix, plus le taux de profit et le salaire à déterminer, c'est-à-dire  $k + 1$  inconnues. Nous pouvons changer de numéraire et considérer que nous prenons le « revenu national », c'est-à-dire ce qui reste une fois que sont remplacées toutes les marchandises utilisées pour produire les marchandises, comme numéraire. Nous aurons dès lors à déterminer  $k$  prix et les deux variables de la répartition ( $k + 2$  inconnues). Mais nous avons une équation supplémentaire si nous supposons que ce numéraire est égal à 1<sup>36</sup>. Reste que le modèle ne peut être déterminé, puisqu'il existe une inconnue de plus qu'il n'y a d'équations ( $k + 2$  inconnues contre  $k + 1$  équations). Il faut donc se donner une variable de répartition. Sraffa choisit — provisoirement — de se donner le salaire. Le système peut dès lors être déterminé, mais, contrairement au système néo-classique, il est ouvert, le salaire étant une variable exogène.

*Considération* : les hypothèses que formule Sraffa ne sont pas dues au hasard, elles sont

---

chez Sraffa, et c'est parce que ce dernier considère que les biens salaires sont des biens de luxe (non fondamentaux) que le taux de profit n'est pas influencé directement par les changements dans les méthodes de production de ces biens.

35. Nous aurons dès lors le système suivant :

$$(A_a p_a + B_a p_b + \dots K_a p_k) (1 + r) + L_a w = A p_a$$

$$(A_k p_a + B_k p_b + \dots K_k p_k) (1 + r) + L_k w = K p_k$$

Nous supposons que le travail est uniforme et le taux de salaire unique. Chaque branche utilise un pourcentage donné de travail. Tout le travail est utilisé. Nous avons donc  $L_a + L_b + \dots L_k = 1$ .

36. Cette équation peut s'écrire :

$$[A - (\sum A_i)] p_a + [B - (\sum B_i)] p_b + \dots [K - (\sum K_i)] p_k = 1$$

absolument nécessaires à son modèle. Ainsi est-il de ses deux principales hypothèses concernant le salaire.

Le salaire est payé *post factum*. Il est donc payé une fois le surplus obtenu et avec ce dernier. En ce sens, cette hypothèse se différencie fondamentalement de l'interprétation marxiste, selon laquelle le salaire correspond à une *avance* de capital, signifie une transformation de l'argent en capital-argent. Quoi qu'il en soit, faire cette hypothèse permet d'*isoler* la masse salariale ( $L_w$ ) des moyens de production. Ne pas faire cette hypothèse signifie — a contrario — que le salaire fait partie des moyens de production. Or, comme le problème central sera d'analyser l'effet d'une variation du salaire sur les prix de production, si l'on n'isole pas le salaire des moyens de production, cela signifiera *nécessairement* que les moyens de production changent et donc les méthodes de production se modifient. Or le système de prix que nous établissons correspond à *un et un seul* ensemble de méthodes de production que nous supposons donné et stable, puisqu'on s'est *donné* les  $A_i$ ,  $B_i$ , etc. Si le salaire varie, un moyen de production au moins change. A ce nouvel ensemble de méthodes de production correspondra un *autre* système de prix, indépendant du précédent.

Pour analyser l'effet d'une variation du salaire sur les prix, il est donc nécessaire de considérer que les prix qui se modifient correspondent au même ensemble de méthodes de production. La modification des prix sera donc *déduite* d'un système préalable de prix correspondant à un ensemble donné des méthodes de production. Les nouveaux prix ne seront pas indépendants des précédents, leur modification résultera de la variation du salaire. Le salaire doit donc être considéré comme ne faisant pas partie des méthodes

de production, afin que son altération ne modifie pas ces dernières. Il doit donc être isolé et être considéré comme payé *post factum* sur le surplus. Il ne s'agit donc pas d'une hypothèse neutre. Elle est vitale pour l'objet que se donne Sraffa, à savoir analyser, *mesurer* les prix lorsque la répartition des revenus se modifie.

La seconde hypothèse sur le salaire concerne les biens non fondamentaux (biens de luxe). Sraffa justifie — bien légèrement — que, puisque le salaire est aujourd'hui variable, la partie correspondant à la stricte subsistance perd son poids relatif et que de ce fait on peut, au niveau théorique, considérer que le salaire est composé intégralement de biens de luxe !

Au même titre que l'hypothèse précédente, cette hypothèse est absolument nécessaire à Sraffa. En effet, supposons que les salaires soient composés de produits fondamentaux, comme le suppose Ricardo ou Marx. Toute modification du prix des biens composant le salaire influera — par définition — sur le prix des autres biens fondamentaux qui constituent les moyens de production. Nous aurons alors une modification de la partie gauche (les moyens de production), sans qu'il ait été nécessaire que le salaire *réel* soit modifié<sup>37</sup>. Et si nous supposons que le salaire varie, la modification des prix des moyens de production résultera d'une *double cause*, la modification de la répartition des revenus, la modification des prix. Il sera dès lors impossible d'isoler l'effet de la variation de la répartition des revenus sur les prix, et donc de mesurer ce dernier.

Ces deux hypothèses sont fondamentales pour l'étude de Sraffa. C'est ce que nous allons voir

---

37. Dans la mesure où l'on supposerait que les mêmes quantités de moyens de subsistance seraient dévolues aux travailleurs.

plus précisément en analysant l'étalon invariable que construit Sraffa.

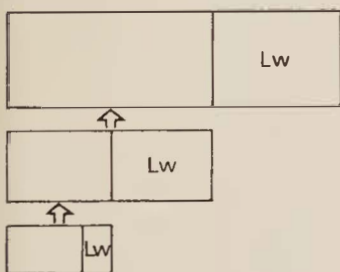
#### D. QUATRIÈME ÉTAPE : LES EFFETS D'UNE VARIATION DU SALAIRE SUR LES PRIX

Les méthodes de production ne se modifient pas. Il en est de même pour les quantités produites. Le salaire varie<sup>38</sup>. On se propose d'analyser les effets de cette variation sur le taux de profit et sur les prix des marchandises, étant entendu que *le taux de profit est toujours supposé être le même dans toutes les branches* (hypothèse de la péréquation des taux).

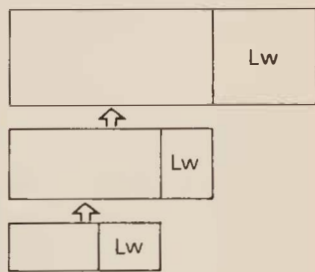
##### a) Branches à déficit et à excédent

Les marchandises se différencient les unes des autres par les méthodes de production qu'il a été nécessaire d'utiliser pour les produire. Certaines contiennent plus de travail que d'autres et inversement. Comme les marchandises nécessaires à

MARCHANDISE A



MARCHANDISE B



38. Le salaire étant payé *post factum*, on suppose qu'il constitue une fraction du revenu national. Puisque ce dernier a été supposé être égal à 1, le salaire pourra varier de 0 à 1 (taux de profit nul).



la production des marchandises contiennent elles aussi des quantités différentes de travail par rapport aux moyens de production, qu'il faut également produire, le problème acquiert une complexité apparente, que nous pouvons représenter par un schéma (cf. p. 177).

Le taux de profit est supposé être le même dans toutes les branches. Suite à une variation du salaire, le taux de profit haussera ou baissera. Puisque les marchandises contiennent des quantités différentes de travail proportionnellement à leurs moyens de production, et que le problème est identique pour les moyens de production (ce sont en effet des marchandises, mais vues du côté input), le maintien d'un taux de profit égal dans toutes les branches nécessitera une adaptation des prix des marchandises.

En effet, prenons un cas simple. Deux marchandises A et B nécessitent pour leur production des quantités différentes de travail par rapport à leurs moyens de production. La baisse du salaire permet une hausse du taux de profit mais, affectant  $L_w$ , elle dégage pour les profits une partie du surplus proportionnelle à la quantité de travail ( $L$ ) dans chaque branche. Puisque ces quantités de travail sont différentes, les profits supplémentaires dégagés seront différents. Les taux de profit finals ne seront pas de ce fait nécessairement égaux. Les branches ayant un fort pourcentage de travail verront leur taux de profit s'élever et inversement. Pour que les taux de profit soient égaux, il faut que le prix des marchandises ayant beaucoup de travail baisse (branches à *excédent*), et qu'inversement le prix des marchandises incorporant peu de travail puisse augmenter (branches à *déficit*). Alors les taux de profit pourront être égaux, les branches à déficit

pourront rémunérer leurs moyens de production au taux *uniforme* de profit grâce à la baisse des prix des marchandises à excédent.

Nous dégageons donc deux effets d'une baisse de salaire :

$$dw \downarrow \Rightarrow dr \uparrow \begin{array}{l} 1) dp_e \uparrow \\ 2) dp_d \downarrow \end{array}$$

Comme les marchandises s'échangent contre les marchandises, il est difficile de savoir si, suite à une variation du salaire, la modification du prix relatif (prix de la marchandise A par rapport à la marchandise B) résulte plus particulièrement d'une modification du prix de la marchandise A ou de la marchandise B. Il s'avère donc nécessaire d'avoir un numéraire qui puisse être un étalon *invariable* des valeurs. Seul un numéraire ayant la qualité d'être insensible à une variation du salaire permettrait de *mesurer* l'effet d'une modification de la répartition des revenus sur le prix de telle ou telle marchandise.

Cet étalon est d'autant plus nécessaire qu'il faut également tenir compte des effets d'une variation du salaire sur les prix des marchandises inputs, sur les prix des marchandises inputs nécessaires pour produire ces inputs, etc. Il résulte de cette prise en considération des inputs qu'une branche apparemment à déficit pourrait avoir des moyens de production composés d'inputs appartenant à des branches principalement en excédent, lesquelles pourraient très bien appartenir à des branches principalement à déficit, etc. On peut donc très bien concevoir que, en raison de ces proportions diverses entre travail et moyens de production affectant aussi les inputs et les inputs de ces inputs (et ainsi de suite), le prix relatif de deux marchandises puisse varier

dans un sens opposé à celui qu'on aurait pu attendre en observant seulement les proportions apparentes entre travail et moyens de production. La nécessité d'avoir un étalon, capable de mesurer l'effet *total* d'une variation du salaire sur les prix, est donc absolument nécessaire. Cet étalon sera le *nouveau numéraire*.

*Considération* : l'égalisation des taux de profit joue un rôle fondamental. C'est d'elle que découle qu'en raison de l'existence des branches à déficit et d'autres à excédent il y ait des hausses ou des baisses de prix. La nécessité d'un étalon invariable des valeurs découle de la nécessité de mesurer ces hausses ou ces baisses. *Or on ne se pose pas la question de savoir par quels processus les taux de profit s'égalisent*. Ils sont supposés égaux, quel que soit le niveau du taux de profit. On pourrait montrer que le modèle de Sraffa *ne peut expliquer* cette égalisation. On ne peut passer d'un système dans lequel les taux de profit seraient différents (sans compter qu'il est problématique de construire un étalon invariable des valeurs dans ce cas) à un système dans lequel les taux de profit seraient égaux, puisque la concurrence signifie que les quantités produites se modifient, et que dans ce cas on est en présence de deux systèmes différents, ayant chacun un étalon, qui ne peuvent donc être comparés. C'est la raison pour laquelle *on se donne* l'égalisation des taux de profit et *qu'on se refuse à en donner un quelconque élément d'explication*. Il s'agit là d'une sérieuse limite aux travaux de Sraffa.

b) *La construction d'un étalon invariable des valeurs* : il résulte de ce que nous venons de dire que cet étalon doit avoir une qualité particulière. Il faut que la proportion entre travail et moyens

de production soit telle qu'il n'y ait ni déficit ni excédent, sinon il y aurait une modification de son prix. Il faut également, et pour la même raison, que cette proportion d'équilibre (dite encore « critique ») soit respectée en amont, dans toutes les couches successives de l'ensemble des moyens de production. Comme il est invraisemblable qu'une marchandise — ayant ces qualités — puisse exister, il faut la *construire*.

Cette marchandise sera composée (d'où le nom « marchandise composite ») d'un ensemble de marchandises dans des proportions qu'il reste à déterminer. Le système qui permet d'obtenir cette marchandise composite s'appelle le *système étalon*. Il est extrait du système concret.

Les modalités de sa construction sont simples. On choisit des fractions des équations du système réel de telle sorte que le système étalon utilise les marchandises inputs dans les *mêmes proportions* que les produits qui sont obtenus<sup>39</sup>. Comme la réduction à partir du système réel signifie que l'ensemble du travail n'est pas utilisé, on multiplie le système obtenu par un multiplicateur, de telle sorte que l'ensemble du travail soit utilisé. Le système obtenu est le système étalon. Le produit net (ou encore revenu national) de ce système peut alors servir d'unité de la marchandise étalon, puisqu'il a les mêmes qualités que le système étalon. Le produit net étalon sert donc de numéraire<sup>40</sup>.

---

39. Si  $A_i, B_i, \dots, K_i$  sont les quantités de marchandises fondamentales considérées en tant qu'input, et si  $A, B, C$  sont les mêmes marchandises considérées en tant que produit il faut que :

$$\sum_{i=1}^k A_i : \sum B_i : \dots : \sum K_i = A : B : \dots : K$$

40. Le revenu net étalon est le numéraire et nous avons donc  $n + 1$  équations et  $n + 2$  inconnues (taux de profit et salaire). De même que lors de la troisième étape il suffit de se donner une variable de répartition,

Lorsque le salaire — mesuré en bien étalon — s'élève, les marchandises (entrant dans le système étalon) qui contiennent peu de travail voient leurs prix baisser, et inversement. *Mais* la construction proportionnelle du système étalon implique que les modifications *se compensent* nécessairement. Le prix de la marchandise composite étalon ne se modifie pas.

De cette construction, nous pouvons déduire deux conséquences :

— Le rapport du produit net aux moyens de production (rapport étalon) est toujours *constant*, quelle que soit la variation du salaire. Il s'agit ici d'une différence fondamentale avec le système réel puisque, dans ce dernier, une variation du salaire affectait différemment les prix des moyens de production et du produit net, sans que l'on puisse savoir si le numérateur variait plus ou moins que le dénominateur. La variation du salaire n'agit pas sur le rapport étalon, puisque aussi bien numérateur que dénominateur, bien que chacun soit composé de marchandises hétérogènes, sont *en fait* des quantités de la même marchandise composite. Il n'est donc nullement besoin de les convertir en prix pour les comparer, et, si l'on effectuait cette conversion en multipliant chacune des marchandises simples par leur prix, le rapport en prix serait le même que le rapport en quantité. Il est indépendant de toute modification dans la répartition des revenus.

— On peut maintenant établir une relation *linéaire* entre le salaire et le taux de profit exprimés tous deux dans un bien étalon. Soit en effet le rapport étalon  $R$ . Ce rapport est égal au produit net  $S$  sur les moyens de production ( $M$ ). Le taux

---

ici le salaire en bien étalon, pour déterminer le système étalon.

de profit  $r$  est égal au profit ( $P$ ) sur les moyens de production, soit  $P/M$ . Nous pouvons écrire

$$\frac{P/M}{S/M} = P/S \text{ ou encore } P/S = \frac{r}{R}$$

Comme le produit net  $S$  est pris comme unité, nous pouvons écrire  $P = 1 - w$ , dans lequel  $w$  représente la part des salaires. Nous aurons donc la relation :

$$r/R = 1 - w$$

c'est-à-dire  $r = R(1 - w)$

La relation entre le taux de profit et la part des salaires est donc linéaire dans le cadre du système étalon<sup>41</sup>. Cette relation est indépendante des changements de prix pour les mêmes raisons que celles développées précédemment. « Le taux de profit dans le système étalon apparaît ainsi comme un rapport entre des quantités de marchandises sans égard à leurs prix<sup>42</sup>. »

Ces deux conclusions constituent la pierre angulaire de l'attaque néo-cambridgienne contre le système néo-classique. Elles montrent qu'il est impossible d'envisager une relation linéaire entre le salaire et le taux de profit, qu'il est impossible d'obtenir un taux de profit qui ne dépendrait pas des prix et donc d'une variable de la répartition, à moins de considérer comme numéraire le produit net étalon. Or le choix d'un tel numéraire nécessite qu'on construise le système étalon et qu'on se *donne* donc une variable de la répartition. Un tel choix conduit donc à la négation même de l'objet de la théorie de valeur néo-clas-

---

41. En reprenant Sraffa, on peut dire que, si la part des salaires est de  $3/4$  du produit net étalon et le rapport étalon  $R = \frac{S}{M} = 20 \%$ , le taux de profit est égal à

5%.

42. P. SRAFFA, *op. cit.*, p. 28.

sique, puisque celle-ci se donne pour objectif de déterminer aussi bien le taux de salaire que le taux de profit. Dès lors, la détermination de la répartition des revenus selon les lois néo-classiques ne peut aboutir qu'à des incohérences, comme nous l'avons vu.

c) *L'application au système réel* : le système réel donne naissance au système étalon. Ce dernier trouve son origine dans le système réel tel qu'on l'a défini. Les deux systèmes comprennent les mêmes équations fondamentales, seules les proportions diffèrent. La relation  $r = R(1 - w)$  que nous avons obtenue pour le système étalon est donc nécessairement valable pour le système réel, à la condition cependant que le salaire reste exprimé en marchandise étalon. En d'autres termes, le taux de profit  $r$  reste identique dans les deux systèmes, qu'il soit exprimé comme un rapport quantitatif dans le système étalon ou en valeur dans le système réel tant que le salaire reste exprimé en bien étalon.

Un exemple numérique et un schéma vont nous permettre de mieux mettre en lumière cette *correspondance* entre les deux systèmes. Les deux systèmes sont différents, bien que l'un soit issu de l'autre. Dans l'un, les proportions entre les produits et les intrants sont telles que le rapport étalon (produit net sur moyens de production) reste constant quelle que soit la modification du salaire. Dans le système réel, le rapport entre le produit net et les moyens de production ne peut être constant.

Si l'on suppose que le rapport étalon est de 20 % et que la part du revenu net (ou produit net) étalon est de  $3/4$ , le taux de profit est de 5 %. Si on *défalque* du système réel l'équivalent des salaires dans le revenu net étalon, la part des profits qui reste dans les deux cas ne pourra

correspondre et ne pourra donner lieu au même taux de profit, puisque dans un cas le rapport entre le produit net et les moyens de production est constant et dans l'autre il ne l'est pas. On ne pourra donc avoir 5 % comme taux de profit dans le système réel ... à moins que les prix du système réel puissent varier de telle sorte que les marchandises constituant ce rapport soient exprimées en marchandise étalon (le numéraire)



revenu net étalon

revenu réel

Il suffit donc que les profits qui restent dans le système réel soient exprimés dans des prix tels que la *valeur* de ces profits sur la *valeur* des moyens de production puisse donner un taux de profit de 5 %.

*Résumons-nous* : la relation linéaire entre le salaire et le taux de profit n'est pas valable dans le système réel. Elle l'est dans le système étalon. Pour qu'elle soit *également* valable dans le système réel, il faut que le salaire soit exprimé en marchandise étalon<sup>43</sup>, et que de ce fait le *numéraire* soit cet étalon particulier.

Si le salaire vient à varier, nous pourrions maintenant mesurer facilement l'effet de cette variation sur les prix de production des marchandises. Supposons que le salaire augmente. Le taux de profit baissera selon la relation linéaire établie précédemment. Cette baisse du

43. Le bien étalon étant — rappelons-le — le produit net.



taux de profit, accompagnée de la péréquation de ce taux dans toutes les branches de la production, nécessitera une modification des prix de production des marchandises exprimés en bien étalon. Comme le bien étalon est une mesure invariable des valeurs par construction, on peut déduire que cette modification des prix de production a pour seule origine la variation des salaires.

Il reste cependant que, si nous avons trouvé un étalon invariable des valeurs et si nous pouvons mesurer l'effet d'une variation de la répartition des revenus sur les prix de production, il nous faut construire le système étalon et que cette opération est complexe. L'objet de l'étape suivante sera précisément d'analyser les conditions pour *éviter* cette construction.

#### E. CINQUIÈME ÉTAPE : A LA RECHERCHE D'UN NOUVEL ÉTALON QUI PERMETTE D'ÉVITER LA CONSTRUCTION DU SYSTÈME ÉTALON

La relation que nous venons d'établir est fondamentale. Elle indique — a contrario — que si elle est vérifiée dans le système réel, alors nécessairement les prix des marchandises et le salaire sont exprimés en bien étalon. Elle va nous permettre de mesurer les prix sans qu'on ait besoin de recourir à la construction du système étalon. On peut en effet établir cette relation d'une autre manière en écrivant :

$$r = R (1 - w)$$

$$1/w - = \frac{R}{(r - R)}$$

Le travail annuel dépensé  $L$  a été supposé être  
 $\frac{1}{w}$   
égal à l'unité. La partie gauche — est donc égale  
à  $1/wL$ . Elle exprime, selon Sraffa, encore que le  
terme nous semble mal choisi, la « quantité de  
travail qu'on peut acheter avec le produit net éta-  
lon ». Il est aisé de remarquer que cette quantité  
de travail est variable. *Elle augmente lorsque le  
salaire baisse, elle croît lorsque le taux de profit  
croît*. Cette quantité variable de travail peut consti-  
tuer une nouvelle unité de mesure. Les prix peu-  
vent donc être exprimés en termes de quantité de  
travail variable plutôt qu'en produit net étalon.  
L'avantage de cette nouvelle définition est qu'elle  
constitue la première étape pour exprimer les prix  
dans un étalon invariable de valeur *sans que l'on  
ait à construire le système étalon*. Il ne s'agit en  
effet que d'une première étape. Pour connaître la  
quantité de travail variable, il faut connaître le  
salaire. Or ce dernier est exprimé en marchandise  
étalon, c'est-à-dire en produit net étalon. Pour  
éviter totalement la construction du système éta-  
lon, on doit *modifier* une des hypothèses du mo-  
dèle concernant le salaire. On suppose que le  
salaire n'est plus la variable indépendante. Le  
taux de profit devient alors la variable indépen-  
dante, puisque le modèle doit nécessairement être  
« ouvert » sur une variable de répartition. On sup-  
pose donc que le taux de profit *est donné*<sup>44</sup> avant  
même que les prix ne soient fixés.

Nous obtenons un numéraire qui remplit les  
fonctions du bien étalon, grâce à la relation que  
nous avons établie. Ce numéraire est la quantité  
variable de travail. Nous n'avons donc pas besoin  
de construire le système étalon, à la condition

---

44. Il pourrait, selon Sraffa, être déterminé par le  
niveau du taux monétaire d'intérêt.

toutefois que nous considérons le taux de profit comme variable indépendante. De cette construction, nous pouvons déduire que la quantité de travail prendra une valeur unitaire lorsque le taux de profit sera nul, et une valeur infinie lorsque le taux de profit tendra vers  $R$  (surplus sur moyens de production). Nous pourrions dès lors démontrer aisément que les prix des marchandises, exprimés dans ce nouvel étalon, correspondront à la quantité de travail dépensée dans le passé et actuellement pour produire ces marchandises lorsque le taux de profit est nul. C'est ce que nous allons voir.

a) *La « réduction » à des quantités de travail de périodes différentes*

Le salaire et les prix sont exprimés en marchandise étalon. Nous savons que l'équation de prix d'une marchandise peut s'écrire de la manière suivante :

$$(A_a p_a + B_a p_b + \dots + K_a p_k) (1 + r) + L_a w = A_a p_a$$

Nous pouvons considérer que les inputs  $A, B, \dots, K$ , nécessaires à la production de  $A$ , sont également produits, dans une période antérieure, par des moyens de production et du travail. Il en est de même de ces moyens de production, etc. Nous pouvons ainsi remplacer  $A, B, K$  par leurs équations respectives, les moyens de production qui y figurent par leurs équations également, et poursuivre ainsi. Ainsi la marchandise-input  $A$  a été produite par des marchandises et du travail. Mais ces marchandises et ce travail ont été dépensées dans la période précédente. Il est donc nécessaire d'actualiser ces marchandises et ce travail par

$(1 + r)^2$ . La marchandise-input A sera donc remplacée par :

$$(A_a p_a + B_a p_b \dots K_a p_k) (1 + r)^2 + L_a w (1 + r)$$

Nous pourrions poursuivre le raisonnement et considérer que la marchandise-input A nécessaire pour produire la marchandise-input A a été produite il y a deux périodes. Le coefficient multiplicateur sera donc égal à  $(1 + r)^2$  et ainsi de suite jusqu'à la n<sup>e</sup> période.

Le même raisonnement peut être tenu pour B, C ... K. Au terme de cette réduction, nous obtenons l'équation de périodisation pour A :

$$\underbrace{L_a w}_{\text{quantité de travail dépensée initialement}} + L_{a_1} w (1 + r) \dots + L_{a_n} w (1 + r)^n + \dots \neq A p_a$$

quantité  
de travail  
dépensée  
initialement

On comprend que cette réduction ne puisse donner qu'une *approximation* du prix de A, puisqu'il reste toujours des marchandises-input à réduire. On montre cependant mathématiquement que le nombre de périodes à considérer pour avoir une bonne approximation dépend du taux de profit. Plus celui-ci se rapproche de R, plus ce nombre doit être élevé et inversement.

Nous savons par ailleurs que  $r = R (1 - w)$  qui peut s'écrire  $w = \frac{r}{R}$ . Nous pouvons remplacer les salaires par cette équation. Nous obtenons :

$$A p_a = L_a \left(1 - \frac{r}{R}\right) + L_{a_1} \left(1 - \frac{r}{R}\right) (1 + r)$$

$$+ \dots Lan \left(1 - \frac{r}{R}\right) (1 + r)^n$$

On montre mathématiquement que plus le travail dépensé est proche, plus sa valeur baisse lorsque le taux de profit s'élève, mais que plus le travail dépensé est éloigné, plus sa valeur croît lorsque le taux de profit s'élève.

b) *Considérations et conclusion générale sur la loi de la valeur et sa pertinence*

— On trouve ici le *fondement* de la critique adressée aux néo-classiques. Parce que l'effet d'une variation du taux de profit diffère selon que le travail a été dépensé récemment ou non, pour deux taux de profit distincts, nous pouvons avoir la *même* valeur pour la marchandise A. De même deux marchandises différentes, donc produites avec des combinaisons productives différentes, pourraient avoir la même valeur pour certains taux de profit<sup>45</sup>. Nous retrouvons donc ici les fondements mêmes de la critique interne que nous avons adressée aux néo-classiques<sup>46</sup>.

— Parallèlement cette conclusion serait de nature à constituer une critique interne de fond à la théorie de la valeur et à celle des prix de production de Marx, si toutefois nous acceptons que les hypothèses prêtées à Marx lui appartiennent.

---

45. Il suffit de calculer la différence de prix de deux marchandises. Cette différence correspond à la différence de leurs équations respectives. Cette différence dépend donc du taux de profit. Il suffit dès lors de calculer pour quels taux de profit cette différence s'annule.

46. Cf. *supra*. Nous pouvons ajouter — bien que nous n'ayons pas analysé leurs théories — que cette conclusion constitue également une critique de fond aux tentatives de Böhm-Bawerk et de Wicksell de mesurer le le capital par la « période de production ».

Le produit net du système étalon peut être remplacé par une quantité variable de travail qui joue dès lors la fonction d'« étalon invariable des valeurs ». Cette quantité de travail varie de l'unité à l'infini selon que le taux de profit varie de zéro à R. Lorsque le taux de profit est nul, la quantité réelle de travail dépensée pour produire l'ensemble des marchandises, qui est par hypothèse égal à l'unité, correspond à la quantité variable de travail. Il est donc naturel que, dans ce cas particulier, les valeurs (ou les prix de production) des marchandises correspondent à la somme de travail dépensée, vivant et mort.

Afin d'éviter les confusions terminologiques et les faux problèmes auxquels elles pourraient conduire, rappelons que chez Sraffa le problème de la transformation des valeurs en prix de production ne se pose pas. Contrairement à Marx, il y a — dès le départ — identification des deux concepts. La valeur d'une marchandise (ou son prix de production) correspond à la somme de travail dépensée lorsque le taux de profit est nul, et *uniquement* dans ce cas extrême.

Selon Marx, la grandeur de la valeur d'une marchandise correspond au quantum de travail (abstrait socialement nécessaire<sup>47</sup>) pour la produire. Le prix de production d'une marchandise correspond à ce quantum de travail auquel on ajoute ou soustrait les transferts de plus-value sociale. Au niveau global, la somme des plus-values est égale à la somme des profits, et la somme des valeurs est égale à la somme des prix de production. On peut donc déduire de cela deux conclusions : la somme des prix de production correspond à la somme de travail (abstrait, socialement nécessaire) dépensé dans l'ensemble des

---

47. Les termes entre parenthèses seront précisés et discutés dans le chapitre suivant.

branches *quel que soit le taux de profit* ; l'exploitation n'est pas un phénomène individuel opposant un capitaliste à un travailleur, mais est un phénomène social opposant une classe à une autre<sup>48</sup>.

Mais la critique — correction des travaux de Marx —, une fois acceptées les hypothèses qui lui sont prêtées, aboutit à la négation de la pertinence du problème de la valeur. Les prix de production peuvent être déterminés indépendamment des valeurs et selon des modalités néo-ricardiennes.

La conclusion de Sraffa revêt donc une importance fondamentale. En effet, soit on corrige Marx selon des modalités Bortkiewicz améliorées et il n'est plus utile d'avoir recours au système en valeur et donc à l'exploitation, soit on ajoute à la correction de Marx quelques hypothèses supplémentaires concernant notamment le salaire et on aboutit au système de Sraffa. Or ce système ne validerait la théorie de la valeur de Marx (et donc celle des prix de production au niveau global, puisque somme des valeurs égale somme des prix de production) que dans le cas extrême et *aberrant* où le taux de profit est nul. Dans cette hypothèse en effet, il ne s'agit pas d'une exploitation nulle du travail<sup>49</sup>, mais de la disparition même des *possibilités* d'une quelconque exploitation. La

---

48. On pourrait même ajouter que le passage des valeurs aux prix de production fournit *une des clefs* permettant de comprendre le fondement de classe des capitalistes, contrairement aux assertions de certains marxistes, et là-dessus Marx est plus que clair. cf. *supra*.

49. C'est à dessein que nous utilisons l'expression travail et non force de travail, puisque les ricardiens utilisent la première expression. Rappelons que c'est l'introduction de cette seconde notion qui permettra d'expliquer le mystère de la plus-value chez Marx. C'est parce que cette notion était ignorée de Ricardo qu'il ne pourra expliquer de manière cohérente la genèse du profit.

théorie de la valeur de Marx se retrouve ainsi limitée dans son champ de validité aux seules *économies primitives*, rejoignant ainsi celle de Smith<sup>50</sup>.

On pourrait penser que cette conclusion trouve son origine dans l'adaptation par Sraffa d'une problématique smithienne. Sraffa adopte en effet — consciemment — la théorie de la « valeur commandée » de Smith lorsqu'il choisit comme étalon la « quantité variable de travail que le produit net étalon peut acheter ». Cette appréciation serait cependant erronée, puisqu'on pourrait aboutir à la même conclusion sans adopter cet étalon. Il suffit en effet de considérer l'équation des prix exprimant ceux-ci comme la somme de travail daté et actualisé pour s'en convaincre.

On pourrait dès lors penser que cette conclusion puisse trouver son origine dans les considérations de Sraffa sur le salaire payé *post factum*. Cette appréciation serait plus valable mais non suffisante. L'introduction des hypothèses concernant le salaire est nécessaire à Sraffa pour construire un étalon invariable des valeurs, comme nous avons pu le voir. Mais le *fondement* même de la négation de toute possibilité d'introduire l'exploitation dans la détermination des prix de production vient en dernière analyse — comme nous l'avons vu dans notre étude sur les corrections de von Bortkiewicz et leur dépassement — des hypothèses concernant la péréqua-

---

50. On ne retrouve pas ce type de raisonnement chez Ricardo. Selon lui, la valeur relative des marchandises correspond à la quantité de travail dépensée pour la produire que dans le cas où il n'y a pas de capitaux fixes. L'introduction de ces derniers pose des problèmes et nécessite qu'on recherche un étalon. Mais à aucun moment Ricardo ne considère que le taux de profit puisse être nul. Il peut varier, notamment suite à une variation de salaire, mais il ne peut devenir nul.



tion des taux de profit considérée comme toujours réalisée, et de l'échange marchandise contre marchandise.

On peut donc conclure que la négation de l'exploitation dans la détermination des prix de production est une conséquence logique des hypothèses prêtées à Marx, que la réapparition des conclusions de type smithien n'est que la conséquence d'hypothèses supplémentaires introduites pour obtenir un étalon invariable des valeurs.

## Résumé général du chapitre 1

Avant d'aborder la critique des hypothèses prêtées à Marx et des conclusions qui en découlent, un effort de synthèse s'impose. Nous pouvons résumer les deux démarches que nous avons développées par deux tableaux.

Le premier tableau concerne la démarche de von Bortkiewicz et ses prolongements néo-ricardiens. Le second tableau, légèrement différent, intègre au niveau de ses objectifs l'analyse de la mesure de la valeur *lorsque* le salaire varie. Il concerne donc la démarche de Sraffa.

*1<sup>er</sup> tableau : la démarche de von Bortkiewicz.* La première colonne indique les hypothèses de base, la seconde les problèmes posés, la troisième les conclusions du modèle.

*2<sup>e</sup> tableau : la démarche de Sraffa.* La présentation sera différente, puisqu'il s'agit d'une généralisation de la problématique précédente. Dans la première colonne nous mettons les hypothèses, puis la démarche, dans la seconde les hypothèses supplémentaires nécessaires pour obtenir un éta-

lon invariable des valeurs permettant de mesurer le prix lorsque la répartition des revenus se modifie, dans la troisième enfin un résumé des problèmes que posent à la fois les hypothèses supplémentaires et les conclusions auxquelles on aboutit. Cette troisième colonne reprend donc les principales considérations que nous avons faites au terme de chaque étape de la présentation.

TABLEAU 1. LA DÉMARCHE DE VON BORTKIEWICZ

<i>Hypothèses</i>	<i>Problèmes posés</i>	<i>Conclusions</i>
C 1. — différents V et donnés	a) Nécessité d'un numéraire.	De 1, 2, 3 si r donné, de 5 et 6.
PI 2. — unique V et donné	b) Propriétés particulières : - $z = 1$ - produit dans des conditions moyennes.	I. Possibilité d'une transformation inverse : <i>la théorie de l'exploitation n'est pas pertinente.</i>
3. r unique.		II. Détermination <i>ricardienne</i> du taux de profit : les capitaux destinés à la production de biens de luxe (non fondamentaux) n'agissent pas sur le taux de profit.
4. Reproduction simple.	c) Corriger l'erreur de v. B. par une désagrégation du modèle.	III. De (a) : prix d'équilibre établis en termes réels. Ces prix sont des prix relatifs. Ils pourraient être monétarisés en ayant recours à une monnaie-voile.
5. Mesure des valeurs en unité de travail.		
6. Echange marchandise contre marchandise.		

<i>Hypothèses</i>	<i>Problèmes posés</i>	<i>Conclusions</i>
		<p>IV. De (a) et (b) : si ces deux conditions ne sont pas respectées :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- <math>\Sigma</math> profits <math>\neq \Sigma</math> plus-value.</li> <li>- <math>\Sigma</math> valeurs <math>\neq</math> prix d'où le caractère erroné de la théorie de l'exploitation de la force de travail.</li> </ul> <p>V. De (c) : détermination directe des prix de production sans recourir à l'analyse de la valeur.  <i>Inutilité de cette théorie et de celle de l'exploitation. Caractère métaphysique du livre I.</i></p>

TABLEAU 2. LA DÉMARCHE DE SRAFFA

*Objectif* : mesurer le prix lorsque la répartition se modifie.

<i>Hypothèses et démarches</i>	<i>Hypothèses supplémentaires</i>	<i>Conséquences au cas où ces nouvelles hypothèses ne sont pas respectées et sens des conclusions</i>
<p>1. Combinaisons productives données et différentes.</p> <p>2. Quantité de marchandises produite donnée.</p>		

<i>Hypothèses et démarches</i>	<i>Hypothèses supplémentaires</i>	<i>Conséquences au cas où ces nouvelles hypothèses ne sont pas respectées et sens des conclusions</i>
3. Taux de profit unique		
4. Salaire unique.		
5. Marchandise contre marchandise.		
6. <u>Utilisation improductive des profits.</u>		
a) Sans surplus	nécessité d'un numéraire quelconque.	I. Le salaire - quantité de marchandise (cf. hyp. 5) - joue le rôle d'un moyen de production.
b) Avec surplus : - Sans modification de la répartition.	1. Détermination simultanée des prix et d'une variable de répartition (r).  2. Nécessité d'un numéraire particulier : le produit net = 1.	
- Le salaire varie.	1. $w$ payé <i>post factum</i> $\longrightarrow$ <i>Le salaire est donc une variable de la répartition uniquement et non de la production.</i> - Constitué de biens de luxe.	II. Impossibilité d'obtenir le résultat recherché lorsque $w$ varie ; si ces hypothèses supplémentaires n'étaient pas respectées : les moyens de production changeraient, impossibilité d'isoler l'effet de la variation de la répartition sur le prix et donc de mesurer ces derniers. Im-

<i>Hypothèses et démarches</i>	<i>Hypothèses supplémentaires</i>	<i>Conséquences au cas où ces nouvelles hypothèses ne sont pas respectées et sens des conclusions</i>
	<p>2. Choisir un autre numéraire. Construire un étalon invariable des valeurs.</p> <p>3. On peut ne pas calculer le système étalon si on choisit comme étalon la quantité variable que le produit net peut acheter, et si on se donne <math>r</math> comme variable indépendante, <math>w</math> devant la variable dépendante.</p> <p>4. Calcul des prix de production comme somme de travail daté et actualisé.</p>	<p>possibilité donc de construire un étalon invariable des valeurs.</p> <p>III. La genèse de la péréquation n'est pas expliquée. A chaque variation du salaire, cette péréquation se reproduit instantanément.</p> <p>IV. Valeur et prix de production sont confondus.</p> <p>V. Disparition des <i>possibilités</i> mêmes de l'exploitation. La théorie de la valeur aurait pour seul champ de validité les économies primitives.</p>

## 2. Pour une interprétation qui permette de saisir le procès de l'accumulation et ses contradictions

Au point où nous en sommes arrivés, les conclusions sont simples : si l'on accepte les hypothèses de départ, la théorie de l'exploitation est soit fausse, soit non pertinente, et par conséquent celle de la valeur est inutile.

Ces conclusions sont importantes. Elles découlent des hypothèses de base prêtées à Marx. Elles constituent donc une critique interne pertinente *si et seulement si* les hypothèses qui les fondent s'identifient effectivement à celles de Marx. Dans la négative, elles ne sauraient constituer une critique interne des conclusions de Marx au sujet de l'exploitation et de la valeur. Elles pourraient tout au plus être l'aboutissement d'un corps théorique, différent de celui de Marx, dont la validité et la pertinence pourraient être opposées à celui de Marx. En ce sens, de fausse critique interne, elles pourraient devenir critique externe. Mais la validité de cette critique externe dépend de la validité et de la pertinence des hypothèses de départ qui fondent ces conclusions.

Ainsi, quel que soit le cas de figure que nous prenons — critique interne ou critique externe —, il nous faut nous pencher sur les hypothèses de départ et les discuter. C'est ce que nous ferons dans la première section.

Une fois cette discussion faite, nous serons en mesure de savoir si les erreurs prêtées à Marx sont réelles. Nous pourrions dès lors proposer une autre interprétation de la transformation des valeurs en prix de production.

Nous ne considérons pas l'œuvre de Marx comme la bible. Le problème, pour nous, est de savoir si le travail de Marx est de nature à nous aider à comprendre le mouvement du capital, la reproduction des rapports sociaux et les contradictions qui en résultent. La validité de la démarche marxiste se fonde précisément dans cette capacité à comprendre le réel. Dans cet esprit, nous montrerons que les prix de production ne font qu'exprimer la loi de la valeur dans le cadre du mode de production capitaliste. C'est ce que nous ferons dans la seconde section.

## Section 1. Critique des hypothèses prêtées à Marx

La critique faite à Marx est ricardienne. Certains commentateurs l'avouent. Ainsi en est-il de Samuelson, lorsqu'il écrit : « Mon point de départ dans la discussion n'est pas néo-classique. Il était sraffien, autrement dit il était prémarxiste<sup>1</sup>. » Ainsi en est-il également de Schumpeter : « Pour comprendre vraiment sa doctrine économique, il faut d'abord se rendre compte qu'il était, comme théoricien, un élève de Ricardo... Sa théorie de la valeur est celle de Ricardo... Les arguments de Marx sont simplement moins polis, plus prolixes et plus "philosophiques" au pire sens du terme<sup>2</sup>. »

---

1. P.A. SAMUELSON, « Samuelson's Reply on Marxian Matters », *J.E.L.*, mars 1973, p. 64.

2. SCHUMPETER, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, cité par H. G. BACKHAUS, « Dialectique de la forme valeur », *C.E.P.*, n° 19.

La théorie de la valeur de Marx est donc supposée être équivalente à celle de Ricardo, et c'est de la formalisation de la thèse de Ricardo que l'on tire la négation de la théorie de la valeur et de l'exploitation.

Cette compréhension de la théorie de la valeur de Marx est partagée par de nombreux marxistes. Selon Dobb, par exemple, « la différence essentielle entre Marx et l'économie politique classique réside dans la théorie de la plus-value<sup>3</sup> ». Marx *prolongerait* donc le travail de Ricardo et le rendrait plus cohérent en distinguant le travail de la force de travail. Il n'y aurait donc pas deux conceptions fondamentalement différentes de la valeur chez ces deux auteurs.

D'autres marxistes admettent la validité des critiques ricardiennes adressées à Marx mais en refusent les conséquences. Pour certains (Cartelier, etc.), la théorie des prix de production n'inclurait pas celle de l'exploitation, ce qui permet de conclure que la théorie des prix de production qui découle des travaux des néo-cambridgiens ne saurait constituer une critique de la théorie de l'exploitation et de la valeur de Marx. Pour d'autres (Benetti, etc.), les « champs théoriques » (niveau d'abstraction) de la valeur et des prix de production seraient à ce point distincts qu'il serait erroné de vouloir opérer la transformation des valeurs en prix. On ne peut donc conclure de la théorie des prix de production la négation ou la non-pertinence de la théorie de la valeur et de l'exploitation : « Il nous est apparu que la suppression du problème de la transformation est la conséquence même du contexte logique dans lequel sont insérés les concepts de valeur et de prix.

---

3. M. DOBB, *Political Economy and Capitalism*. Sur ce point, voir H. GROSSMANN, *Marx, l'économie politique classique et le problème de la dynamique*, Champ libre, p. 58.



Plus précisément, ce qui s'avère critiquable, c'est l'inclusion simultanée des concepts de valeur et de prix dans le cadre logique d'un modèle économique'. »

Ces diverses conceptions ont une problématique commune. Elles mettent en avant le problème de la mesure de la valeur, à l'instar de Ricardo. Elles occultent, ou sous-estiment pour certains, le problème des formes de la valeur. Le meilleur exemple peut être trouvé dans la façon même de poser le problème. Ces différents auteurs acceptent *comme pertinente* la représentation que fait von Bortkiewicz. Plus précisément ils acceptent qu'on puisse raisonner avec un modèle d'input-output. *Remarquons que le « modèle » de Marx repose sur cinq branches qui ne sont en aucune façon en relation entre elles.* Il ne s'agit pas d'une méconnaissance des mathématiques de la part de Marx comme aiment à le suggérer Samuelson et tant d'autres, puisque dès le Livre 2 Marx analyse les relations d'input-output dans son étude sur la reproduction simple et élargie, mais d'un point de méthode fondamental. Le « modèle » de Marx n'étant pas *délibérément* un modèle d'input-output, on peut tirer deux conséquences fondamentales sur lesquelles nous reviendrons : 1) il ne s'agit pas d'une démonstration mathématique. Elle est inutile et

---

4. BENETTI, *Valeur et répartition*, P.U.G.-Maspero, 1973, p. 127-128. Ce qui en termes clairs signifie que le livre III est du pipi de chat, qu'aucune liaison ne saurait exister entre ce livre et le livre I ou II. A l'inverse de Samuelson qui considère le livre I comme métaphysique et le livre III comme scientifique (à la condition qu'on l'épure de ses liens avec le livre I). Benetti mettra l'accent sur le livre I, par opposition au livre III. Cette conception conduit naturellement à ne concevoir le marxisme qu'en tant que « critique de l'économie politique » — et ce d'une manière pour le moins originale —, excluant toute possibilité d'analyser les contradictions économiques du mode de production capitaliste à l'aide des prix de production.

surtout erronée au niveau méthodologique. La partie gauche (valeur) se situe à *un niveau d'abstraction différent* de la partie droite (prix de production). Il s'agit donc *d'une même réalité* vue à deux niveaux d'abstraction différents. 2) Le « modèle » de Marx s'analyse en grandeur de valeur (unité de travail abstrait). Les modèles d'input-output, par contre, s'analysent en fait en terme *de valeur d'échange* (quantité d'équivalent). L'omission de la distinction entre valeur et valeur d'échange n'est précisément que la conséquence directe de leur position sur les formes de la valeur. Sur ce point précis, des auteurs comme Cartelier et Benetti sont inconséquents : d'un côté ils acceptent l'analyse en terme de « formes de la valeur », de l'autre ils omettent qu'on puisse poser le problème de l'« erreur » de Marx en terme de modèle d'input-output.

Ces diverses conceptions sont à la fois fausses et stérilisantes. Adopter ces points de vue ne permet pas de comprendre le mode de production capitaliste, et a fortiori d'en faire l'« anatomie ». Nous allons le montrer en passant en revue les principales hypothèses prêtées à Marx. Trois hypothèses nous ont semblé pertinentes par leurs implications. Il s'agit de l'échange marchandise contre marchandise, de la mesure de la valeur et enfin de la péréquation du taux de profit. Les deux premières hypothèses, *prises ensemble*, signifient qu'il faut déterminer un numéraire en termes réels. La troisième implique un modèle statique dans lequel les sphères de la circulation seraient exclues. L'hypothèse de la reproduction simple, bien que fausse, ne nous a pas semblé importante à discuter dans la mesure où, comme nous l'avons vu, elle n'était guère nécessaire<sup>5</sup>.

---

5. Notamment lorsqu'il s'est agi de désagréger le modèle de von Bortkiewicz. Pour une critique détaillée de l'utilisation des équations de reproduction simple, nous renvoyons au très bon article de D. YAFFÉ, in *C.E.P.*, n° 20.

## 1. Les formes de la valeur

C'est parce que les marchandises sont supposées s'échanger contre les marchandises qu'il faut déterminer un numéraire. C'est parce que le salaire peut varier qu'il faut considérer un numéraire qui soit un étalon invariable<sup>6</sup>. C'est parce que le salaire est considéré comme une variable de répartition uniquement (payé *post factum*) et non de production, c'est parce qu'il est considéré comme composé d'un ensemble de produits de luxe, qu'on peut construire l'étalon.

Les marchandises sont, dans le cas de l'analyse de von Bortkiewicz, de Samuelson et de beaucoup d'autres, évaluées en unités de travail, puis en termes de numéraire lorsqu'on passe de la valeur aux prix de production. Comme nous l'avons fait remarquer<sup>7</sup>, que ce soit dans le schéma en termes de valeur ou dans celui en termes de prix de production, l'équilibre obtenu s'exprime en termes *réels*. La monnaie est absente. L'introduction de la monnaie ne peut se faire qu'une fois l'équilibre obtenu, et grâce à une monétarisation du numéraire qui a alors deux fonctions : moyens de circulation pour les deux premiers secteurs, réserve de valeur pour le dernier (production de l'or).

Les marchandises, bien que produites par d'autres marchandises, selon l'acte M-M, sont dans le cas du modèle de Sraffa également évaluées en unités de travail « que le produit net étalon peut acheter ».

Ces deux hypothèses sont fausses. Non seulement ce ne sont pas celles de Marx, *mais elles si-*

---

6. Ricardo ajoutait également une autre raison : la modification des techniques de production. Cet effet n'a pas été analysé par Sraffa, puisqu'à chaque ensemble de techniques correspond un étalon et un seul.

7. Cf. *supra*, chap. 1.

gnifient une mécompréhension de ce qu'est une marchandise.

Les marchandises s'échangent contre de l'argent. Elles sont donc *immédiatement* exprimées en argent. L'argent est présent dès l'acte de l'échange, il ne peut être introduit après. Mais il ne suffit pas d'en rester là. La question qui se pose immédiatement après est en effet qu'est-ce que l'argent, quelle est *sa genèse* ? C'est en faisant cette analyse qu'on pourra alors *comprendre* pourquoi les marchandises ne s'échangent pas contre les marchandises, et surtout pourquoi les implications d'une telle position sont nécessairement erronées.

## LA FORME MONNAIE

Pour comprendre la genèse de la monnaie, il faut partir de la marchandise.

### a) *La marchandise, rappel et précisions*

La marchandise est d'emblée objet d'utilité sociale (valeur d'usage) et porte-valeur (valeur d'échange). Désirée pour elle-même, elle peut également servir à obtenir d'autres marchandises. C'est en ce sens qu'elle est une contradiction<sup>8</sup>. Elle

---

8. « *La marchandise est unité immédiate de valeur d'usage et de valeur d'échange, c'est-à-dire de deux opposés. Elle est donc immédiatement contradictoire. Cette contradiction doit se développer dès que l'on cesse, comme on l'a fait jusqu'ici, d'analyser la marchandise, tantôt du point de vue de la valeur d'usage, tantôt du point de vue de la valeur d'échange, pour la considérer dans son ensemble, dans son rapport réel avec les autres marchandises. Mais le rapport réel des marchandises les unes aux autres, c'est le procès de leur échange.* » (K. MARX, *Le Capital*, livre I, 1<sup>re</sup> éd., cité par D. YAFFÉ, « Valeur et prix dans *Le Capital* de Marx », *C.E.P.*, n° 20, p. 71 ; ce passage a été abandonné lors de la 3<sup>e</sup> édition.)

ne peut *simultanément* être objet d'utilité et porte-valeur. Elle est soit l'un, soit l'autre. Objet d'utilité, c'est-à-dire valeur d'usage, elle ne peut être porte-valeur, c'est-à-dire valeur d'échange. Porte-valeur, elle ne peut être objet d'utilité, puisque précisément elle va servir à l'acquisition d'une autre marchandise qui sera, elle, désirée. La marchandise en soi est donc une contradiction. Cette contradiction se résout par son *extériorisation*. La marchandise ne peut donc se concevoir que dans sa *circulation*, c'est-à-dire dans ses métamorphoses successives<sup>9</sup>.

Les marchandises s'échangent entre elles. Jusqu'ici, rien de bien original, sinon que nous avons mis en lumière que ce double caractère (aspect ou facteurs, dit Marx) ne peut coexister.

Les marchandises s'échangent entre elles parce qu'elles ont quelque chose en commun. Si nous considérons deux marchandises, on pourrait penser que le caractère commun serait le poids, ou la couleur, etc. Si nous considérons un échange généralisé, il est évident que ces caractéristiques n'apparaissent communes qu'à quelques marchandises. Et pourtant elles s'échangent entre elles. Ne reste alors qu'un caractère commun : elles sont des produits d'une dépense de force de travail humain. Certes, le travail dépensé pour produire chaque marchandise est spécifique à chacune. C'est en ce sens qu'on dit que le travail dépensé pour produire des valeurs d'usage est du travail *concret*. Mais ce qui fait qu'elles peuvent s'échanger, c'est qu'elles sont le produit d'un travail indistinct, d'une dépense de force de travail hu-

---

9. La définition même de la valeur d'échange indique d'ailleurs cette contradiction « la valeur d'échange apparaît d'abord comme le rapport *quantitatif*, comme la proportion dans laquelle des valeurs d'usage différentes s'échangent l'une contre l'autre ». (K. MARX, *Le Capital*, livre I, La Pléiade, t. 1, p. 563.)

main, d'un travail *abstrait*. Travail concret et travail abstrait représentent le *double caractère* du travail selon qu'on le rapporte à la valeur d'usage de la marchandise ou à sa valeur d'échange<sup>10</sup>. C'est là un point fondamental, qui était ignoré de Ricardo.

La *substance* de la valeur est donc ce travail abstrait. La grandeur de cette valeur est la *quantité* de travail abstrait (socialement nécessaire<sup>11</sup>). A ce niveau de l'analyse, deux problèmes surgissent :

— qu'est-ce donc exactement que le travail abstrait ?

— pourquoi avons-nous utilisé l'expression « valeur » au lieu de valeur d'échange ?

## 1. Le travail abstrait

Le travail abstrait « coexiste » avec le travail concret, puisque la marchandise peut être vue aussi bien sous l'angle de sa valeur d'échange que sous celui de sa valeur d'usage. Dans la mesure où il s'agit de deux aspects antagoniques de la marchandise, et *surtout* que l'un ne peut être déduit de l'autre, le travail abstrait ne peut se définir à partir des travaux concrets. Plus précisément, il ne peut en être une généralisation. Il est quelque chose de fondamentalement différent. C'est ce que rappelle clairement Colletti lorsqu'il écrit : « Le travail abstrait est ce qu'il y a d'*égal*

---

10. « De même que la marchandise doit avant tout être une utilité pour être une valeur, de même le travail doit être avant tout utile pour être censé dépense de force humaine dans le sens abstrait du mot. » (K. MARX, *op. cit.*, p. 575.)

11. La mise entre parenthèses signifie que cette expression sera définie plus tard.

et de commun dans tous les travaux concrets, *lorsque ces activités sont considérées abstraction faite des objets réels (ou valeurs d'usage)* qu'elles produisent et en fonction desquelles elles se reproduisent... Cette abstraction étant faite, il reste que tous ces travaux ne sont qu'une dépense de force humaine de travail<sup>12</sup>. » On ne peut donc dire, comme le fait Sweezy, que le travail abstrait puisse être « le travail en général, ce qui est commun à toute activité productive humaine<sup>13</sup> ». Il n'est pas une généralisation des travaux concrets, une abstraction par l'esprit de ces derniers. Il est, encore une fois, ce qui est commun aux travaux concrets, *mais* une fois qu'on ne considère plus les marchandises en tant que valeur d'usage, une fois qu'on fait abstraction de leur spécificité pour ne considérer que leur aspect porte-valeur. Dans la mesure où le travail abstrait fonde la valeur, le considérer comme une abstraction par l'esprit reviendrait à considérer aussi la valeur comme une abstraction par l'esprit. Comme le souligne ainsi Colletti, « le défaut de cette façon de comprendre le travail "abstrait" réside non seulement dans le fait que — s'il est une généralisation de l'esprit — on ne voit pas comment la *valeur*, qui est ce que le travail abstrait doit pourtant produire, peut être quelque chose de réel, mais également dans le fait que, de cette façon, on ouvre la voie à une transformation de la valeur elle-même en une généralisation abstraite ou en *idée*<sup>14</sup> ».

---

12. COLLETTI, *De Rousseau à Lénine*, Gordon & Breach, 1972, p. 139.

13. P.M. SWEEZY, *op. cit.*, p. 53.

14. COLLETTI, *op. cit.*, p. 141. Colletti poursuit en montrant comment une telle interprétation ouvre la voie à l'abandon de la théorie de la valeur-travail, la valeur devenant une simple construction de l'esprit (cf. p. 141 et s.).

Le travail abstrait est donc « une abstraction qui s'accomplit dans la réalité de l'échange<sup>15</sup> ».

## 2. Valeur ou valeur d'échange ?

Ce ne sont pas deux catégories équivalentes<sup>16</sup> : « La valeur d'une marchandise est *exprimée* par cela seul qu'elle se pose comme valeur d'échange<sup>17</sup>. »

Précisons. Ce qui fonde l'échange d'une telle quantité de marchandise contre telle autre quantité d'une marchandise différente, c'est la dépense de travail abstrait qui a été effectuée. Dans leur échange, les marchandises ne font donc qu'exprimer que, pour leur production, du travail abstrait y a été accumulé. En ce sens les marchandises sont « métamorphosées en sublimés identiques<sup>18</sup> ». Poursuivons. « *En tant que cristaux de cette substance sociale commune, ils [les objets] sont réputés valeurs.* Le quelque chose de *commun* qui se *montre* dans le rapport d'échange ou dans la valeur d'échange est par conséquent leur *valeur*<sup>19</sup>. » Ainsi, parce qu'elles sont le produit d'un travail abstrait, les marchandises sont réputées valeurs.

Derrière le rapport d'échange (valeur d'échange) entre deux marchandises se *cache* la valeur ;

---

15. COLLETTI, *op. cit.*, p. 145. Marx dira : « Lorsque les producteurs mettent en présence et en rapport les produits de leur travail à titre de valeur [...] ils établissent par le fait que leurs différents travaux sont égaux. Ils le font sans le savoir. »

16. « Si donc, au début de ce chapitre, pour suivre la manière de parler ordinaire, nous avons dit : la marchandise est valeur d'usage et valeur d'échange, pris à la lettre, c'était faux. » (K. MARX, *op. cit.*, p. 591.)

17. K. MARX, *op. cit.*, p. 591 (souligné par moi).

18. *Ibid.*, p. 565.

19. *Ibid.*, p. 565.



la valeur d'échange, parce qu'elle est un rapport d'échange entre deux marchandises, est une *forme phénoménale* de la valeur. La marchandise n'est donc valeur d'usage et valeur d'échange qu'au niveau de l'apparence. Elle est en fait valeur d'usage et *valeur*. Valeur et non valeur d'échange car, comme le dit fort bien Backhaus, la valeur d'échange est « une forme d'apparition d'un contenu qui doit être distinguée d'elle. Ce contenu, dont on doit considérer qu'il "fonde" la valeur d'échange, c'est la valeur<sup>20</sup> ».

La valeur fonde la valeur d'échange. La valeur d'échange n'est qu'une forme phénoménale de la valeur. L'origine de cette distinction vient de la double caractérisation du travail, comme travail concret et abstrait. Le problème essentiel est donc de s'interroger sur ce qui fait que le travail se représente dans la valeur, que le produit du travail prend *la forme* de la marchandise.

A l'inverse, l'économie politique classique ne s'est pas posé ce problème. Considérant l'existence des marchandises comme un fait naturel, a-historique, elle a axé ses recherches sur le rapport selon lequel deux marchandises différentes peuvent s'échanger entre elles. En d'autres termes, le fait même de considérer l'existence de la marchandise comme un fait naturel de ne pas considérer sous quelles conditions historiques et sociales le produit du travail prend la forme de marchandise, conduit nécessairement à *ne s'interroger que sur la grandeur de la valeur, et à*

---

20. H. G. BACKHAUS, « Dialectique de la forme valeur », *C.E.P.*, n° 18, p. 8, qui poursuit : « Le fait que l' "objet général" en tant que tel, c'est-à-dire la valeur comme valeur, ne peut absolument pas s'exprimer, mais "n'apparaît" que sous une forme déformée, comme "rapport" de deux valeurs d'usage, se dérobe à la compréhension du lecteur » (p. 9).

*ignorer parallèlement les formes de la valeur.* Le problème de la mesure est alors seul analysé, mais, parce que les formes de la valeur sont ignorées, la genèse de la monnaie sera ignorée, ainsi que nous allons le voir.

Ainsi le point de clivage fondamental avec l'analyse ricardienne ne se situe pas dans la distinction entre travail et force de travail, mais dans la *conception* de la valeur d'échange comme forme phénoménale de la valeur. Les conséquences de cette conception totalement différente (et non améliorables) sont considérables, tant au niveau de l'analyse du *fétichisme* que celui de *l'étude des formes de la valeur*. C'est ce dernier point que nous allons maintenant analyser.

## b) *Les formes de valeur*

L'objet de l'étude se déplace. Parce qu'on s'interroge sur ce qu'est une marchandise, sur les causes qui font que le produit du travail prend la forme de la marchandise, on pose le problème de la valeur et de ses formes. De ce fait, le problème de la mesure de la valeur se relativise. Mieux, pour comprendre fondamentalement le *sens* exact que revêt la mesure de la valeur, il faut passer au préalable par l'étude de la valeur et de ses formes<sup>21</sup>. C'est alors seulement qu'on pourra répondre à la question : comment la valeur devient-elle prix de marché ? Le problème posé ainsi, parce qu'il nécessite l'étude de la *genèse*

---

21. On peut dire que c'est l'étude de la valeur d'échange des marchandises, c'est-à-dire du rapport d'échange ou encore de la mesure, qui nous a permis de trouver les traces de valeur qui y étaient cachées. Celle-ci trouvée, c'est elle qui nous permet de repenser celui de la mesure.

se de la monnaie, nous permettra de comprendre pourquoi l'erreur présupposée de Marx au sujet des prix de production n'en est pas une, pourquoi enfin le problème du numéraire ou de l'étalon invariable des valeurs n'est que la conséquence logique d'une incompréhension profonde de ce qu'est la marchandise.

Les marchandises apparaissent sous un double *aspect*, celui de leur valeur d'usage et celui de leur valeur. Ces deux aspects sont contradictoires. La marchandise ne peut être en même temps objet d'utilité sociale et porte-valeur. Elle est soit l'un soit l'autre, tout en étant les deux à la fois. Objet d'utilité pour celui qui la désire, elle est porte-valeur — puisqu'elle permet d'obtenir une autre marchandise en échange — pour celui qui décide de la céder, parce qu'elle ne revêt plus pour lui d'utilité. Les marchandises doivent donc extérioriser leur contradiction par la circulation. Elles ne peuvent le faire que parce qu'« elles se présentent sous une *double forme*, leur forme de nature (leur valeur d'usage) et leur forme de valeur<sup>22</sup> ». Or « les marchandises possèdent une *forme* valeur particulière... la *forme monnaie*. Il s'agit de faire maintenant ce que l'économie bourgeoise n'a jamais essayé, il s'agit de fournir la *genèse* de la forme monnaie, c'est-à-dire de développer l'*expression* de la valeur contenue dans le rapport de valeur des marchandises depuis son ébauche la plus simple et la plus apparente jusqu'à cette forme monnaie qui saute aux yeux de tout le monde<sup>23</sup> ».

L'échange d'une marchandise contre une autre va nous fournir l'*expression* la plus simple de la valeur de cette marchandise. Ainsi dire que  $Q_1A = Q_2B$ , ce n'est pas seulement dire qu'il

---

22. Karl MARK, *op. cit.*, p. 576-577.

23. *Ibid.*, p. 576.

faut  $Q_1A$  pour obtenir  $Q_2B$ , c'est, au-delà de cette apparence, dire surtout que  $Q_1A$  exprime sa valeur dans  $Q_2B$ . Le signe mathématique « égal » va donc signifier non pas fondamentalement une égalisation, mais une *expression* de la valeur d'une marchandise dans une autre. Là est le point essentiel.

$Q_2B$  va être la *forme* d'existence de la valeur contenue dans  $Q_1A$ .  $Q_2B$  va donc jouer un rôle spécifique : celui d'équivalent, puisqu'il *exprimera* la valeur de  $Q_1A$ .  $Q_2B$  sera donc la forme équivalent de cette valeur contenue dans  $Q_1A$ . Parallèlement et inversement,  $Q_1A$  sera la forme relative de cette valeur. Elle ne peut en effet être la forme équivalent, puisqu'elle ne peut être l'équivalent d'elle-même. Elle est donc la forme relative de cette valeur. Pour que  $Q_1A$  soit la forme équivalent, il faudrait inverser l'équation et écrire  $Q_2B = Q_1A$ . Dans ce cas  $Q_2B$  perdrait sa fonction de forme équivalent pour revêtir celle de forme relative.

Nous venons d'arriver à une conclusion essentielle, dont le plein sens nous apparaîtra bientôt : *une marchandise ne peut être à la fois forme équivalent et forme relative.*

Cette conclusion est logique. Revenons en effet à l'équation  $Q_1A = Q_2B$ . Si j'échange  $Q_1A$  contre  $Q_2B$ , cela signifie pour moi :

- Que  $Q_1A$  ne possède pas de valeur d'usage ;
- que  $Q_2B$  possède une valeur d'usage.

Je vais donc me servir de  $Q_1A$  pour obtenir  $Q_2B$ .  $Q_1A$  sera donc un porte-valeur. D'où, « la marchandise dont la valeur se trouve sous la forme relative est toujours exprimée comme quantité de valeur, tandis qu'au contraire il n'en est jamais ainsi de l'équivalent qui figure toujours dans l'équation comme simple quantité d'une

chose utile [...], précisément parce que la quantité de sa valeur n'est pas exprimée<sup>24</sup> »

Il découle de cette analyse que :

— « La valeur d'usage (de l'équivalent) devient la forme de manifestation de son contraire, la valeur<sup>25</sup>. »

— « Le travail concret devient la forme de manifestation de son contraire, le travail humain abstrait<sup>26</sup>. »

— « Le travail concret qui produit l'équivalent [...] possède la forme de l'égalité avec un autre travail [...] et devient ainsi, quoique travail privé, comme tout autre travail productif de marchandise, travail sous forme sociale immédiate<sup>27</sup>. »

Ces trois conclusions sont essentielles, car elles permettent de caractériser l'équivalent en tant qu'*expression* de la valeur d'une marchandise.

### c) *La genèse de la monnaie*

Nous pouvons maintenant analyser la monnaie, puisque nous avons étudié sa genèse : l'équivalent. Il nous suffit de généraliser le raisonnement précédent. C'est pourquoi nous allons le faire succinctement<sup>28</sup>.

Si nous considérons les échanges suivants :  $Q_a = Q_b$ ,  $Q_a = Q_c$ ,  $Q_a = Q_d$ , etc., nous exprimons la valeur de A selon plusieurs équivalents B, C, D, etc. De telles relations ne sont pas opé-

---

24. *Ibid.*, p. 586.

25. *Ibid.*, p. 586.

26. *Ibid.*, p. 588.

27. *Ibid.*, p. 589.

28. Pour une étude détaillée, nous renvoyons à J. L. DALLEMAGNE, *L'Inflation*, Maspero, 1972, chap. 2 : « Monnaie et loi de la valeur-travail. »

ratoires, car nous pourrions toujours substituer un équivalent à un autre pour exprimer la valeur de A.

Il nous est possible d'inverser ces relations. Nous savons en effet qu'une même marchandise ne peut à la fois être la forme relative et la forme équivalent de la valeur. Elle est soit l'un soit l'autre dans son rapport avec une autre marchandise. Dès lors, nous pouvons écrire :  $Q_b = Q_a$ ,  $Q_c = Q_a$ ,  $Q_d = Q_a$ . La marchandise A joue *alors* le rôle d'équivalent, car elle a abandonné son rôle de forme relative. Parce que toutes les marchandises se rapportent à elle, elle est équivalent général, ou forme générale de la valeur.

Cette forme générale de la valeur devient l'expression sociale du monde des marchandises<sup>29</sup>. Cette forme *devient la monnaie* (ou l'argent)<sup>30</sup>. Elle « est la première qui mette les marchandises en rapport entre elles comme *valeurs*, en les faisant *apparaître* — l'une vis-à-vis de l'autre — comme *valeur d'échange* ».

Parce que nous avons étudié les formes de la valeur, et la genèse de la monnaie, nous pouvons compléter la définition de la valeur d'échange, forme phénoménale de la valeur. Si « la valeur d'échange *apparaît d'abord* comme le rapport quantitatif, comme la proportion dans laquelle des valeurs d'usage d'espèces différentes s'échangent l'une contre l'autre », on peut la définir maintenant avec J. L. Dallemagne : « La valeur d'échange d'une marchandise est donc le temps de travail privé concret,

---

29. « Elle révèle par conséquent que, dans ce monde, le caractère universellement humain du travail forme son caractère social spécifique. » (K. MARX, *op. cit.*, p. 599.)

30. Nous utiliserons désormais indistinctement monnaie et argent.

31. K. MARX, *op. cit.*, p. 598.

nécessaire pour produire la marchandise qui sert d'équivalent général et qui incarne le travail social abstrait, en quoi se transforme le temps de travail privé<sup>32</sup>. » *La mesure (ou grandeur) de la valeur* sera, elle — comme nous l'avons vu —, la quantité de travail abstrait socialement nécessaire. *Elle ne peut se confondre avec la valeur d'échange, puisque celle-ci est une forme phénoménale de la valeur. C'est pourquoi : « La grandeur de valeur exprime donc un rapport de production, le lien intime qu'il y a entre un article quelconque et la portion de travail social qu'il faut pour lui donner naissance. Dès que la valeur se transforme en prix, ce rapport nécessaire apparaît comme rapport d'échange d'une marchandise usuelle avec la marchandise monnaie qui existe en dehors d'elle<sup>33</sup>. »*

La monnaie met donc les marchandises, en tant que valeurs, en rapport entre elles. Mais elle les fait apparaître comme valeurs d'échange.

Il s'agit là d'une conclusion fondamentale. Elle trouve son origine dans l'analyse de la valeur et de ses formes. Autrement dit, la monnaie est une forme de valeur particulière des marchandises. Parce que forme valeur des marchandises, elle ne peut être dissociée d'elles. Elle leur est intimement liée. La marchandise, lieu de contradictions, ne peut être saisie à l'arrêt. La circulation

---

32. J. L. DALLEMAGNE, « Le Mythe de la stagflation », *L'Inflation*, Maspero, 1972, p. 163.

33. K. MARX, *op. cit.*, p. 640. Cela dit, Marx utilisera souvent de manière synonyme valeur et valeur d'échange, une fois ces précisions importantes faites, dans le but « de suivre la manière de parler ordinaire », car « dès qu'on sait cela la vieille locution n'a plus de malice et sert pour l'abréviation » (p. 591). Ainsi valeur d'échange sera utilisée quelquefois à la place de valeur et inversement (notamment dans le livre III). Nous pensons que c'est regrettable.

des marchandises est l'extériorisation de la contradiction entre valeur d'usage et valeur. Les formes de la valeur se succèdent : marchandise, forme relative — argent, forme équivalent (cycle  $M_1$ -A puis A- $M_2$ ).

*On ne peut donc considérer un échange marchandise contre marchandise comme le font les néo-ricardiens.* Une telle conception conduit nécessairement à une introduction *tardive* de la monnaie. Précisément parce qu'on ne comprend pas la genèse de la monnaie, celle-ci n'est conçue que comme une monétarisation d'un troc pré-établi et non comme une forme de manifestation de la valeur<sup>34</sup>. « *Les marchandises sont exprimées en argent avant que celui-ci ne les fasse circuler*<sup>35</sup>. » C'est pourquoi elles sont immédiatement exprimées en monnaie<sup>36</sup>.

---

34. Selon Ricardo, la monnaie, parce que moyen de circulation, s'échange contre les marchandises comme une marchandise. Cette compréhension « descriptive » de la monnaie conduit à une incompréhension de la genèse de la monnaie, dont l'origine vient de ce que Ricardo ne considérait que la valeur d'échange sans voir qu'elle n'était qu'une forme phénoménale de la valeur. De cette conception erronée découle nécessairement sa théorie quantitative de la monnaie, qu'il n'est pas surprenant de retrouver chez les néo-classiques.

35. K. MARX, *Theorien über den Mehrwert* [théories sur la plus-value], t. 2, p. 98, cité par D. YAFFÉ, *op. cit.*, p. 63. Il s'agit là d'un point capital.

36. « L'argent est lui-même déjà une représentation de la valeur, et *présuppose celle-ci*. L'argent, en tant qu'*étalon* des prix, suppose déjà de son côté la transformation (théorique) de la marchandise, en argent. Que les valeurs de toutes les marchandises soient représentées par des prix monétaires et on pourra alors les comparer, elles sont déjà comparées. Mais pour que la valeur soit représentée par un prix, il faut d'abord que la valeur des marchandises soit représentée en argent. L'argent n'est que la forme sous laquelle apparaît la valeur des marchandises dans le procès de circulation. » (K. MARX, *Theorien...*, t. 3, p. 161, cité par D. YAFFÉ, *op. cit.*, p. 63-64.)



Le fait de considérer des modèles d'input-output pour poser le problème de la transformation conduit ces auteurs à raisonner en terme de valeur d'échange. Il s'agit cependant d'une valeur d'échange qui a bien peu de rapport avec la valeur d'échange de Marx puisque, comme nous venons de le voir, *la valeur d'échange chez Marx, est une quantité d'équivalent, c'est-à-dire une quantité d'argent idéalisée.* Dans le cadre d'un modèle d'input-output, même aussi primitif que celui de von Bortkiewicz, le salaire doit être exprimé en valeur d'échange, c'est-à-dire en quantité d'argent idéalisé, et non en quantité de travail représentant la quantité de marchandises nécessaire à la reproduction de la force de travail\*. Parce que leur modélisation ne permet pas de poser le problème d'abord en terme de valeur, ils ne peuvent raisonner qu'en terme de numéraire ou d'étalon.

*Résumons* : pour les néo-ricardiens, les marchandises sont des faits naturels, a-historiques, qui s'imposent à l'observateur. De cette conception restrictive découle une seule préoccupation : celle de la mesure. La valeur d'échange n'est pas conçue comme une forme phénoménale de la valeur. La valeur d'échange est donc seule considérée au-delà de son rapport avec la valeur. De ce fait, les formes de la valeur ne peuvent être analysées, la genèse de la monnaie ne peut être qu'ignorée, ce qui confine nécessairement l'introduction de la monnaie à une monétarisation d'un échange réel Marchandise - Marchandise pré-établi (troc).

L'analyse des formes de la valeur et de la genèse de la monnaie constitue un détour nécessaire pour apprécier la validité des hypothèses prêtées à Marx et des critiques qui en découlent.

---

\* Le cycle n'est donc pas Marchandise force de travail-Marchandise, mais Marchandise force de travail-Argent-Marchandise.

#### d) *Conséquences*

Les néo-ricardiens et de nombreux marxistes prêtent à Marx l'hypothèse selon laquelle les marchandises sont exclusivement mesurées en unités de travail. C'est la base de départ de leur présentation des schémas de transformation des valeurs en prix de production. Elle est fautive, aussi « étonnant » que cela pourrait paraître à première vue.

Plus précisément, lorsqu'il s'agit du « modèle » de Marx, cinq branches (marchandises), ayant chacune une composition organique différente, sont considérées. *Ces branches ne sont pas en contact l'une avec l'autre.* Elles sont prises comme exemple afin d'analyser les conséquences de la formation d'un taux de profit moyen, au niveau de chacune des branches. On peut alors considérer *la grandeur de valeur* des marchandises (quantité de travail abstrait socialement nécessaire) produite par chaque branche et étudier les variations de cette dernière, suite à la formation d'un taux de profit moyen. Dans la mesure où la valeur fonde la valeur d'échange, on peut aussi considérer cette dernière. Mais dans le cadre du « modèle » tel qu'il est présenté par Marx, ce n'est pas nécessaire. Cela ne le devient que lorsqu'on met ces branches en contact l'une avec l'autre, c'est-à-dire lorsqu'on intègre dans l'analyse la circulation nécessaire des marchandises\*. Dès lors, parce que la valeur fonde la valeur d'échange (quantité d'équivalents), on peut considérer la forme phénoménale de la valeur qu'est la valeur d'échange. C'est cette idée qu'on exprime lorsqu'on dit que les marchandises sont exprimées en argent avant même que celui-ci ne les fasse circuler. Cette expression en argent n'est pas exclusive

---

\* C'est ce que fait Marx d'ailleurs dès la p. 176 du chapitre 9, où abandonnant le modèle, il analyse l'échange des marchandises entre elles.

d'une analyse en terme de grandeur de valeur (quantité de travail...). Bien au contraire, elle ne peut se faire que parce que *préalablement* l'analyse en terme de valeur a été étudiée.

Tout autre est la démarche des néo-ricardiens et de nombreux marxistes. L'omission de la distinction entre valeur et valeur d'échange conduit à raisonner *en terme réel*. En d'autres termes, l'étude en terme d'unité de travail n'est qu'apparente dans la mesure où elle est en fait le produit d'une incapacité à introduire immédiatement l'argent. Elle camoufle une étude en terme réel, résultat de l'hypothèse selon laquelle les marchandises s'échangeraient entre elles. Dès lors, leur conception de la valeur d'échange, parce qu'elle n'est pas déduite de la valeur, ne peut être celle d'être une forme phénoménale et ne peut donc se définir en terme d'équivalent. Un modèle d'input-output, tel qu'ils le conçoivent, ou de manière plus générale un modèle où au moins certaines marchandises sont considérées dans leur circulation<sup>37</sup>, est un modèle dans lequel les marchandises devraient être exprimées en terme d'équivalent (quantité d'argent idéalisé), or il ne l'est pas. Parce que leur analyse exclut le passage nécessaire de la valeur à la valeur d'« échange, leur mesure en terme d'unités de travail est erronée ».

De plus, comme nous l'avons fait remarquer précédemment, le signe égal entre la forme relative de la valeur et sa forme équivalent signifie que la quantité de valeur de la marchandise *s'exprime* dans la forme équivalent et prend de ce fait la forme prix de marché. Mais l'égalisation de deux termes de l'équation ne constitue qu'un premier temps de la démarche, qu'une abstraction nécessaire pour analyser le mouvement de la quantité de valeur de la marchandise. Elle a pour objec-

---

37. Par exemple lorsqu'on considère que le salaire est équivalent à une quantité de marchandises.

tif de souligner que *seules les modifications dans les conditions de production* sont de nature à modifier la quantité de valeur de telle ou telle marchandise et non le rapport de l'offre et de la demande<sup>38</sup>. Elle est abandonnée dans le second temps de la démarche ; les prix de marché diffèrent alors de la valeur d'échange et fluctuent autour d'elle<sup>39</sup>.

Cette démarche n'est pas présente dans les travaux de néo-ricardiens et néo-classiques lorsqu'ils critiquent Marx. Il y a confusion de leur propre démarche (ignorance des formes de la valeur) avec celle de Marx, pourtant radicalement différente. Les marchandises ne sont pas exprimées de manière équivalente en monnaie ou en unités de travail. Elles sont *exclusivement*

---

38. « En réalité elles [l'offre et la demande] ne coïncident jamais. Si cela devait arriver une fois en passant, ce serait tout à fait par hasard ; au point de vue scientifique, cette probabilité est nulle et n'a pas à être considérée. *Mais en économie politique, il est sous-entendu qu'elles coïncident. Pourquoi ? pour étudier les phénomènes dans leur forme normale, adéquate à leur concept, c'est-à-dire pour les considérer en dehors des apparences produites par le mouvement de l'offre et de la demande ; en plus pour pouvoir découvrir et pour ainsi dire fixer la tendance réelle de leur mouvement.* » (K. MARX, *Le Capital*, livre III, Ed. Sociales, t. 1, p. 205 ; souligné par moi.)

39. Marx dit souvent — au niveau du livre I — que le prix de marché fluctue autour de la valeur. Nous avons vu qu'une fois les précisions faites au sujet de la valeur et de la valeur d'échange Marx utilisait de manière indistincte les deux termes. Nous pensons que c'est regrettable. Cette confusion des deux termes — au niveau terminologique — est en effet de nature à fournir une base à une interprétation néo-ricardienne à la théorie de la valeur de Marx. Remarquons toutefois qu'au niveau du livre III Marx cesse, en règle générale, de faire cette confusion et précise que la valeur de marché (ou valeur d'échange) constitue le pivot autour duquel tourne le prix de marché ; cf. 2<sup>e</sup> section de ce chapitre.

mesurées en unités de travail, conséquence logique de leur incapacité à saisir les formes de la valeur. Le problème des prix monétaires est donc éludé dès le départ. Exprimées en unités de travail, échangées avec d'autres marchandises directement, sans l'intermédiaire de l'argent, ou avec un numéraire, les marchandises et leur mouvement deviennent quelque chose d'incompréhensible. *Que ce soit le schéma en terme de valeur, ou celui en terme de prix de production, tous deux sont exprimés en terme réel<sup>40</sup>.* » L'« erreur » et la « correction » de Marx ont pour fondement une compréhension ricardienne de la marchandise et de la valeur d'échange.

---

40. David Yaffé commet une erreur lorsqu'il juge que le modèle de prix de production basé sur la problématique de von Bortkiewicz est établi en terme monétaire. Certes le numéraire est de l'or dans le cas de von Bortkiewicz, mais nous avons vu qu'il pouvait être différent, notamment lorsqu'on se proposait, comme avec Sraffa, d'analyser l'influence de la variation de salaire sur le prix de production. Cette erreur le conduit à développer deux critiques inopportunes, et fausse en ce qui concerne la seconde. La première consiste à dire qu'on ne peut comparer un modèle réel (celui établi en valeur) à un modèle monétaire (celui des prix de production), la seconde surtout consiste à critiquer la notion de prix de la monnaie (le numéraire). Si l'on considère en effet que le numéraire est immédiatement monnaie — comme le fait Yaffé — il ne peut avoir de prix monétaire puisqu'une marchandise ne peut être son propre équivalent. A ce propos, Yaffé cite Marx : « Le prix d'une marchandise qui sert de mesure de valeurs et donc de monnaie n'existe pas du tout, car sinon, en plus de la marchandise qui sert de monnaie, j'aurais encore besoin d'une seconde marchandise qui serve de monnaie. Une double mesure des valeurs. » (K. MARX, *Theorien*, t. 2, p. 199, cité par D. YAFFÉ, *op. cit.*, p. 61.) Cette critique est inopportune, parce que le schéma de prix de production tel que le conçoivent les néo-ricardiens, néo-classiques et certains marxistes (qui reconnaissent la justesse de la critique de von Bortkiewicz : Meek, Dobb, Sweezy, Benetti, Cartelier) est établi en terme réel. Elle est également fausse,

Cette incompréhension de ce qu'est la marchandise et de sa manifestation immédiate sous forme monétaire est manifeste tant au niveau de l'énoncé de l'erreur que de l'appréciation portée par Marx sur ce problème.

Comme nous l'avons vu, l'« erreur » de Marx concerne l'évaluation du coût de production ( $C + V$ ). La section I productrice de capital constant vend sa production au prix de production, soit 433,3. Or les sections I, II et III achètent ce même capital constant au prix de 400. Comme il s'agit d'un même acte d'achat-vente vu des deux pôles opposés, il ne peut y avoir deux prix. S'il y a deux prix, c'est parce que la vente s'effectue au prix de production alors que l'achat se fait à la valeur. Il faut donc que l'achat se fasse également au prix de production, ce qui conduit à l'ensemble des problèmes que nous avons étudiés.

Or l'achat, aussi bien que la vente, s'effectue en terme monétaire, cette opération se situant dans la sphère de la circulation de marchandises. La position de Marx sur ce point particulier est claire<sup>41</sup>. La seule simplification que fait Marx est

---

car le prix du numéraire qu'analysent von Bortkiewicz et d'autres est établi en *prix de production* et non en monnaie. Or la citation de Marx fait référence à un *prix monétaire*, puisque le fondement de sa citation est que précisément une marchandise ne peut être son propre équivalent.

41. Nous trouvons par exemple dans le chapitre 9 du livre III concernant le modèle mathématique de transformation des valeurs en prix de production les phrases suivantes, qui, le moins qu'on puisse dire, ont été délibérément ignorées par les critiques ou « correcteurs » : « Il s'agit donc en fait de l'*expression monétaire* de la quantité totale de travail — qu'il soit passé ou nouvellement ajouté — contenues dans les marchandises... » (p. 176). « A l'origine nous avons supposé que le *prix de revient* d'une marchandise était égal à la *valeur* consommée dans la production. Mais pour l'achat le prix de

de considérer que la forme prix (prix de marché) de la valeur est égale à la valeur d'échange. Cette simplification est nécessaire dans un premier temps. Elle permet, répétons-le, de montrer que ce qui fait varier la valeur des marchandises est la modification des combinaisons productives au sein de la sphère de production, c'est-à-dire là où est exploitée la force de travail. Que maintenant l'offre et la demande ne coïncident jamais, qu'il en résulte des fluctuations du prix monétaire autour de la valeur d'échange est une évidence<sup>42</sup>.

---

production d'une marchandise est *son prix de revient* » (p. 181).

42. On peut dénombrer deux causes fondamentales de l'inégalité entre l'offre et la demande, toujours différente et toujours renouvelée. La première concerne les diverses fonctions de la monnaie. La monnaie dans *la circulation des marchandises* est par définition mesure des valeurs, moyen de circulation, mais elle peut aussi être moyen de réserve (thésaurisation) qui, déversé brusquement, est de nature à accroître la demande par rapport à l'offre. Pour bien saisir ce point, il suffit de rappeler ce que nous avons dit au sujet de l'équivalent, à savoir que sa *valeur d'usage* devenait la forme de manifestation de son contraire, la valeur. Elle peut donc être désirée pour elle-même ou rejetée. Dans la *circulation du capital*, la monnaie peut être un moyen de paiement. Elle est alors *avance sur production future*. C'est par l'analyse de cette fonction particulière de la monnaie qu'on peut aujourd'hui expliquer les phénomènes inflationnistes (à ce sujet voir J. L. Dallemagne, article cité, et également du même auteur, en allemand, « Inflation et crise », publié dans le recueil d'Altvater). Ce point est également mis en lumière par un économiste non marxiste THOMAS, « D'où vient l'excès de crédit ? », *Le Monde de l'économie*, 13 mai 1975.

La deuxième raison, que nous analyserons davantage dans la seconde section et que Marx analyse *immédiatement* après l'analyse de la marchandise dans le livre I (chap. 2 : « Des échanges ») et *immédiatement* après celle du modèle mathématique de transformation des valeurs en prix de production dans le livre III (chap. 10), *chapitres curieusement oubliés par nos commenta-*

Mais pour comprendre comment se fixe la valeur et consécutivement par rapport à *quoi* fluctue le prix de marché, encore faut-il faire au préalable cette abstraction nécessaire.

*C'est parce que le prix de marché fluctue autour de la valeur d'échange*<sup>43</sup>, que cette erreur est de peu d'importance\* : « Pour l'étude en cours, il est inutile d'examiner ce point de plus près<sup>44</sup>. » « Somme toute, dans l'ensemble de la production capitaliste, la loi générale ne s'impose comme tendance dominante qu'approximativement et de manière complexe et se présente comme une moyenne de fluctuations éternelles qu'il est impossible de fixer rigoureusement<sup>45</sup>. » Impossible de fixer rigoureusement, pourrions-nous ajouter, parce que cela signifierait nécessairement que les marchandises ne sont pas exprimées immédiatement en argent, ou que le prix de marché serait toujours égal à la valeur d'échange. Positions fausses et absurdes qui résultent d'une incompréhension de ce qu'est la marchandise et les formes de la valeur, de ce que sont les besoins sociaux !

Certes, on pourrait penser que si ce que nous

---

teurs, tient au fait que le marché fournit une sanction exprimant si la marchandise produite correspond ou non à un besoin *social* dont « la détermination quantitative [...] est éminemment élastique et fluctuante » (K. MARX, *Le Capital*, livre III, chap. 10, p. 204).

43. « Supposer que les marchandises des différentes sphères de production se vendent à leur valeur signifie seulement que leur valeur est l'axe de gravitation autour duquel tourne leur prix et sur lequel s'alignent leurs hausses et leurs baisses perpétuelles. » (*Ibid.*, chap. 10, p. 194). Comme nous l'avons fait remarquer, il aurait mieux valu dire valeur d'échange.

\* Ce qui à nos yeux ne signifie en aucune manière que le problème de la transformation soit résolu. Cf. p. 236, section 2.

44. *Ibid.*, chap. 9, p. 181.

45. *Ibid.*, p. 177-178.



avons écrit est vrai pour la valeur, peut-être n'en est-il pas de même pour le prix de production. Une telle conclusion serait fautive. En effet, s'il est vrai que le prix de marché fluctue autour de la valeur d'échange, il fluctue également autour du prix de production<sup>46</sup>. L'analyse de la valeur s'applique en effet à l'étude de *la* marchandise et du *capital en général*. L'analyse des prix de production s'applique à l'étude *des* marchandises et aux *capitaux nombreux*. En ce sens, « le prix de production de la marchandise s'est développé comme une forme métamorphosée de la valeur<sup>47</sup> ». Il est l'expression de la valeur pour un monde à « n » marchandises. L'analyse du capital en général (et donc de la valeur) étant une abstraction préalable nécessaire pour effectuer celle des capitaux nombreux. C'est un point que nous aurons l'occasion de développer dans la section 2.

Dès lors que les prix de production sont l'expression de la loi de la valeur, ils apparaissent immédiatement sous forme argent, comme cela était le cas pour la valeur de la marchandise. Toutes nos conclusions sont donc valables et dévoilent les impasses et faux problèmes auxquels aboutit une mécompréhension de ce que sont la marchandise et les formes de la valeur.

## 2. La péréquation des taux de profit

La discussion sur le problème de la transformation des valeurs en prix de production s'est limitée à ce qui était exposé au chapitre 9 du livre III. Ce chapitre expose un modèle arithmétique. Il ne s'agit pas, dans ce chapitre, de *démontrer*

---

46. Plus précisément, Marx dira que le prix de marché fluctue autour du prix de production de marché.

47. K. MARX, *Le Capital*, livre III, t. 1, chap. 9, p. 179.

la transformation des valeurs en prix, mais d'*illustrer* — à l'aide de quelques tableaux — comment la plus-value sociale se répartit entre les branches en se transformant en profit. Son objectif ne va pas au-delà.

Ce n'est qu'au chapitre suivant que Marx montre *comment* s'opère dans la réalité cette transformation et le sens qu'elle revêt. Plus précisément, Marx met en avant *deux couples* : capital en général — valeur et capitaux nombreux — prix de production et montre comment l'étude du second nécessite la compréhension du premier. Les prix de production apparaissent alors comme l'application de la loi de la valeur au niveau des capitaux nombreux<sup>48</sup>. On comprend dès lors que l'égalisation des taux de profit ne puisse plus être un donné (A) et que la *tendance* à la péréquation des taux de profit puisse signifier tout autre chose que ce qui est traditionnellement présenté (B).

#### A. UN ABOUTISSEMENT SANS CESSER REMIS EN QUESTION

Il est curieux de constater combien l'ignorance du chapitre 10 — pourtant fondamental — est grande chez ceux qui soit critiquent Marx, soit le « corrigent », soit enfin tentent de montrer qu'il est impossible conceptuellement d'opérer la transformation des valeurs en prix de production

Les taux de profit sont donnés et *égaux* au niveau du chapitre 9. Cela permet d'établir un petit modèle *illustratif* du transfert de plus-value sociale entre les branches. Il ne peut en aucune façon s'agir d'un modèle démonstratif. Le considérer comme tel conduirait nécessairement à ne consi-

---

48. Ce point sera développé dans la section 2.

dérer la réalité que d'une manière figée<sup>49</sup>, alors même qu'il s'agit précisément d'expliquer son mouvement<sup>50</sup>. Considérer les taux de profit comme égaux une fois pour toutes, c'est tenter d'emprisonner la réalité dans un modèle statique. Qu'après ces modèles aboutissent à des conclusions « originales » ne fait que traduire l'incapacité de la réalité à se laisser enfermer dans les limites qu'on tente de lui imposer.

L'hypothèse sur la péréquation donnée des taux de profit est révélatrice. Dès le chapitre 10, c'est-à-dire dès le moment où il nous faut expliquer ce que sont les prix de production, ce qu'ils signifient, cette hypothèse *est abandonnée*. Plus précisément, elle revêt un autre sens que celui qui lui est donné par la plupart des commentateurs. *La péréquation n'est plus une donnée*. Elle est deux choses à la fois : *un aboutissement et un aboutissement sans cesse remis en question*. La position de Marx sur ce point, parce qu'elle découle directe-

---

49. Considérer que la péréquation des taux de profit est réalisée, c'est en effet considérer que *la concurrence a œuvré et qu'elle n'œuvre plus*. C'est donc se situer hors de la circulation du capital. Taux de profit et péréquation de ces derniers sont supposés réalisés *une fois pour toutes*. Dès lors il ne s'agit plus que d'opérer mathématiquement (et non économiquement) la transformation. Pourquoi cette transformation, le sens qu'elle revêt pour l'intelligence du procès de l'accumulation, autant de questions essentielles qu'il devient impossible de traiter en raison même du cadre analytique qu'on s'impose.

50. « Le capital, étant de la valeur qui se met en valeur, n'implique pas seulement des rapports de classe, ou un caractère social déterminé reposant sur l'existence du travail comme travail salarié : *c'est un mouvement*, un procès cyclique traversant différents stades et qui lui-même implique à son tour trois formes différentes du procès cyclique. *C'est pourquoi on ne peut le considérer que comme un mouvement, et non comme une chose en repos.* » (*Le Capital*, livre II, t. 1, p. 97.)

ment de sa conception de la marchandise et des formes de la valeur, est très claire : « La difficulté proprement dite est celle-ci : comment se passe cet alignement des profits sur le taux général de profit, *étant donné que celui-ci ne peut de toute évidence qu'être un aboutissement et non un point de départ*<sup>51</sup> ? » Des surprofits existent. Des taux de profit différents coexistent. *Ce différentiel des taux de profit tend cependant à s'annuler et, ce faisant, se reproduit*<sup>52</sup>. Mais pour comprendre ce mouvement contradictoire, encore faut-il bien comprendre ce que signifie exactement la *tendance à la péréquation des taux de profit*. C'est pourquoi il est nécessaire au préalable de voir ce que *n'est pas* la tendance à la péréquation.

## B. CE QUE N'EST PAS LA TENDANCE A LA PÉRÉQUATION

On pourrait penser que la péréquation des taux de profit résulte *uniquement* de la concurrence. Cette position semble trouver une confirmation dans certaines phrases — très rares — de Marx, notamment aux chapitres 10 et 15 du livre III<sup>53</sup>. Cette position nous semble fautive pour deux raisons.

---

51. *Ibid.*, l. III, t. 1, p. 190.

52. C'est ce que Marx note lorsqu'il indique que l'offre et la demande ne peuvent jamais coïncider, et qu'il en résulte un écart entre le prix de marché et la valeur d'échange : « Donc si l'offre et la demande ne coïncident dans aucun cas particulier donné, leurs *inégalités se succèdent* de telle sorte qu'en considérant l'ensemble pour une période plus ou moins longue, l'offre et la demande coïncident toujours... *Mais le fait qu'elles coïncident résulte seulement de la moyenne de leurs variations passées et du mouvement continu de leur contradiction.* » (*Ibid.*, l. III, t. 1, p. 205). Ce point sera développé dans la section 2.

53. « Mais c'est un fait que le capital abandonne une sphère à taux de profit peu élevé et se précipite sur

Dire que c'est de la concurrence entre les capitaux que résulte la péréquation des taux de profit, c'est ne pas comprendre à la fois le mouvement de l'accumulation du capital<sup>54</sup> et le statut de la valeur par rapport aux prix de production.

L'exemple le plus clair de cette incompréhension se trouve dans le travail de Sweezy. Sweezy note avec Marx que les taux de profit ne peuvent être que différents si l'on reste à un schéma en terme de valeur<sup>55</sup>. Comme nous l'avons vu, le taux de profit est en effet plus ou moins grand selon que la composition organique du capital est plus ou moins faible. Puis Sweezy ajoute : « Il ne s'agit évidemment pas là d'une position d'équilibre (*sic*). Tous les capitalistes préfèrent se consacrer à la production de biens salariaux [composition organique du capital basse — P.S.] pour bé-

---

celle qui comporte un taux de profit plus important... Le capital *provoque* un rapport entre l'offre et la demande tel qu'il entraîne l'égalité du profit moyen entre les différentes sphères de production, *d'où la transformation des valeurs en prix de production* » (chap. 10, p. 210), et s'agissant des contradictions internes de la loi de baisse tendancielle du taux de profit (chap. 15) : « Tant que tout va bien, la concurrence, on l'a vu dans la péréquation du taux de profit général, joue pratiquement le rôle d'une amicale de la classe capitaliste ; celle qui se répartit collectivement le butin commun proportionnellement à la mise de chacun » (p. 265-266).

54. Nous avons déjà souligné ce point dans deux travaux : *Introduction à l'économie politique*, Maspero, 1972 (avec J. Valier) et « A nouveau sur la transformation des valeurs en prix de production », Colloque Sraffa, Amiens, 1973 (à paraître dans *Cahiers d'études économiques*, n° 4, 1976).

55. C'est ce qui fait dire à Marx : « Il semblerait donc que la théorie de la valeur soit ici incompatible avec le mouvement réel et les phénomènes objectifs accompagnant la production et qu'il faille par conséquent renoncer à comprendre ces phénomènes » (I. III, t. 1, p. 170). D'où la nécessité de passer au prix de production pour *comprendre précisément* le procès d'accumulation.

néficier des taux de profit les plus élevés, et une telle *migration* du capital de certaines industries vers d'autres bouleversera le schéma initial. On peut définir la situation d'*équilibre* (*sic*) comme étant celle qui assure l'égalisation dans d'autres industries du système<sup>56</sup>. » Ce raisonnement a l'attrait de la simplicité. Comme nous l'avons vu, il est repris — le plus souvent implicitement — par la très grande majorité des économistes, même marxistes. Il est faux<sup>57</sup>. La concurrence ne peut en effet expliquer un mécanisme — celui de la transformation — qui irait à l'encontre du mouvement réel des capitaux. Les capitaux n'émigrent pas des secteurs à haute composition organique (qui auraient un faible taux de profit) vers ceux à basse composition organique. Et si l'on s'accorde pour reconnaître que les secteurs de pointe ont globalement une composition organique de plus en plus élevée, on n'assiste pas à un retrait de capitaux de ces derniers vers les secteurs les plus retardataires, voire les plus archaïques. *C'est exactement l'inverse qui se produit*, et, s'il y a une tendance à la péréquation des taux de profit, celle-ci devrait expliquer l'afflux des capitaux vers

---

56. P. M. SWEEZY, *The Theory of Capitalist Development*.

57. On pourrait ajouter qu'un tel raisonnement semble malheureusement trouver sa justification — s'il fallait être talmudiste — dans un raisonnement erroné de Marx : « En conséquence, les taux de profit établis dans diverses branches diffèrent beaucoup à l'origine. Ces divers taux de profit, sous l'effet de la concurrence, s'uniformisent... » (I. III, t. 1, ch. 9, p. 174 ; *idem* p. 196). Ce raisonnement laisserait présupposer qu'il y aurait une *préexistence* matérielle (et pas seulement logique ou théorique) de la valeur — et des taux de profit différents — au niveau des capitaux nombreux, et que seul un mouvement du capital comme celui que décrit Sweezy uniformiserait les taux de profit pour donner naissance aux prix de production !

les secteurs à forte composition organique, et non l'inverse, tant il est vrai que l'analyse des prix de production ne se justifie qu'au travers de ses capacités à appréhender le mouvement du réel !

Poursuivons. Supposer que la péréquation des taux ne puisse s'effectuer que par le mouvement des capitaux (la concurrence) signifie nécessairement l'*antériorité* — non pas logique ou théorique, mais réelle — de la valeur sur les prix de production. Or une telle possibilité est à exclure. La différenciation des taux de profit — au niveau de l'observation du réel — ne vient pas de l'application par ce réel (!) d'un schéma en terme de valeur, mais de la disparité plus ou moins durable, et reproduite, entre les prix de marché et les prix de production.

La position de Sweezy est *révélatrice* des impasses auxquelles aboutit nécessairement une telle compréhension de la péréquation des taux de profit. C'est en ce sens qu'elle est intéressante<sup>58</sup>. Son caractère erroné ne se limite pas cependant à cette incapacité à expliquer le mouvement du capital. Dire que le prix de production s'abaisse par rapport à la valeur lorsque — suite à la concurrence — un afflux de capitaux a lieu (et inversement), c'est *limiter* la fixation des prix de production à un jeu d'offre et de demande. En effet, l'offre *devenant* plus importante que la demande (en raison de l'attraction qu'exercent des taux de profit supérieurs à la moyenne), le prix de production baisse. Le prix de production s'élève dans les secteurs où, suite à un taux de profit plus faible, les capitaux émigrent, réduisant l'offre par rapport à la demande et élevant le taux de profit. Les modifications des prix de production par rap-

---

58. La plupart des marxistes qui adhèrent à cette compréhension évitent de tirer — comme Sweezy — les conséquences de leur position.

port à la valeur devant cesser — dans un tel raisonnement — lorsque les taux de profit deviennent égaux dans tous les secteurs. Le prix de production *fluctue* de ce fait autour de la valeur, selon que l'offre grandit ou faiblit. *Le prix de production a dès lors nécessairement le même statut que le prix de marché*<sup>59</sup> !

Comme chez les classiques, la nécessité de la catégorie prix de production disparaît. Chez les classiques, elle est confondue avec la valeur, qu'on oppose au prix de marché. Chez les marxistes adhérant à cette conception de la péréquation des taux de profit, elle est confondue avec le prix de marché, qu'on oppose à la valeur (position de « déséquilibre »). Avec les classiques, on ne peut expliquer la péréquation des taux de profit<sup>60</sup>, on se la donne ; chez ces marxistes, on en donne une explication telle qu'elle n'explique pas le mouvement du capital, qu'elle implique la confusion entre prix de production et prix de marché !

Cette double erreur n'est que la conséquence logique d'une mécompréhension du rôle de la concurrence entre les capitaux. La concurrence n'est pas un *deus ex machina*. Ce n'est pas à

---

59. Nous trouvons cette position dans un article de C. Benetti : « Mais en quoi les prix de [production] seraient une modification de la valeur, sinon dans le sens que les prix expriment les écarts par rapport aux relations d'échange telles qu'elles s'établissent si les marchandises s'échangent selon les quantités de travail qu'elles incorporent, donc par rapport à la loi de la valeur comme loi des rapports d'échange ? » (« La Transformation des valeurs en prix de production et la critique de l'économie politique », *Cahiers du CEREL*, janvier 1973, n° 4, p. 5-6.) Cette position découle de la mécompréhension des formes de la valeur par cet économiste.

60. Cf. *supra*, ce que nous avons dit au sujet de Sraffa : expliquer la péréquation des taux signifie ne plus pouvoir déterminer un étalon.



partir d'elle qu'on peut expliquer l'évolution de l'accumulation du capital et ses contradictions. Mieux, on pourrait ajouter que « dans la concurrence tout apparaît sous forme inversée<sup>61</sup> ». C'est dire que l'analyse, située à ce niveau, resterait superficielle et erronée. Il faut donc approfondir pour saisir les lois de l'accumulation du capital.

La tendance à accumuler se trouve définie au niveau du livre I, c'est-à-dire à un niveau d'analyse où Marx étudie *le capital en général*. A ce niveau d'analyse, la tendance à accumuler résulte de l'opposition entre capital et travail. « Accumuler pour accumuler, produire pour produire, tel est le mot d'ordre de l'économie politique proclamant la mission historique de la période bourgeoise<sup>62</sup>. » La tendance à accumuler ne fait donc que traduire l'expansion du capital en tant que rapport social, et la nécessité historique de cette extension. Il n'y a pas de choix abstrait : c'est accumuler ou disparaître en tant que capitaliste, c'est donc nécessairement accumuler.

Une fois cette tendance à accumuler définie à ce niveau d'analyse, on peut passer à la concurrence entre *les capitaux nombreux*. La concurrence, selon qu'elle se manifeste de manière plus ou moins vive, imprime différemment la tendance à accumuler. Mais le caractère plus ou moins vif de cette concurrence trouve sa source dans la loi de baisse tendancielle du taux de profit<sup>63</sup>.

Cette différenciation des niveaux d'analyse est rendue nécessaire pour comprendre le mouvement apparemment anarchique du réel, pour saisir dans cette diversité de situation, leur unité profonde.

---

61. K. MARX, *Le Capital*, livre I, La Pléiade, p. 1099.

62. K. MARX, *Fondements...*, Anthropos, t. 2, p. 290.

63. « La baisse du taux de profit [résultat de la tendance à accumuler — P.S.] provoque la concurrence entre les capitalistes, et non celle-ci celle-là. » (K. MARX, *Le Capital*, l. III, t. 1, chap. 15.)

On comprend dès lors que la concurrence, ainsi que le note Marx dès le livre I, ne puisse constituer qu'une « loi coercitive *externe*<sup>64</sup> ». C'est cette compréhension de la concurrence qui le conduit à conclure au chapitre 15 du livre III : « La concurrence *exécute* les lois internes du capital, elle les rend impératives pour chaque capitaliste individuel, *mais ce n'est pas elle qui les forge, elle les réalise*<sup>65</sup>. »

La concurrence ne peut donc constituer la clé de passage des valeurs aux prix de production. L'analyse de la valeur se situe au niveau du capital en général (livre I), celle des prix de production au niveau des capitaux nombreux (livre III) où joue la concurrence. Mais pour expliquer cette concurrence, encore faut-il connaître au préalable les lois internes du capital définies au livre I. Il n'existe donc pas un monde où jouerait la valeur et un autre où joueraient les prix de production, le pont étant constitué par la concurrence. L'analyse de la valeur est donc un *préalable théorique* nécessaire pour comprendre les prix de production, et de là l'évolution des prix de marché. Elle constitue donc un niveau d'abstraction nécessaire pour saisir par la suite l'unité de cette diversité apparente des phénomènes. Les prix de production ne constituent que l'application de la loi de la valeur

---

64. Ou encore : « Dans la concurrence, cette tendance inhérente au capital en général *apparaît* au capital particulier comme une *contrainte* exercée sur lui par les autres capitaux... Sa caractéristique essentielle est d'*apparaître* comme l'action réciproque de tous les capitaux : *c'est une tendance interne comme imposée de l'extérieur* » (K. MARX, *Fondements...*, p. 371, souligné par moi.)

65. K. MARX, *Le Capital*, l. III, t. 1, ch. 15, et également : « La concurrence nivelle et égalise, certes, le taux de profit, mais n'en crée nullement la mesure [...], seul le rapport fondamental entre le travail et le capital le peut. » (*Fondements...*, t. 2, p. 46.)

au niveau, plus proche du réel, des capitaux nombreux en concurrence. C'est ce que nous allons voir.

## Section 2. Pour une interprétation non ricardienne de la transformation

La transformation des valeurs en prix de production est nécessaire pour deux raisons fondamentales :

— Montrer que les capitalistes constituent une classe sociale et qu'à ce titre ils participent à l'exploitation de l'ensemble des travailleurs<sup>66</sup> : « Ceci démontre, avec une exactitude mathématique, pourquoi les capitalistes, bien qu'ils se comportent en faux frères dans leur concurrence entre eux, constituent néanmoins une véritable franc-maçonnerie vis-à-vis de l'ensemble de la classe ouvrière<sup>67</sup>. » Les prix de production repré-

---

66. « ... Il résulte que chaque capitaliste individuel, tout comme l'ensemble des capitalistes dans chaque sphère de production particulière, participe à l'exploitation de toute la classe ouvrière par l'ensemble du capital et au degré de cette exploitation, non seulement par sympathie générale de classe, mais aussi par intérêt économique direct. » (K. MARX, *Le Capital*, I. III, t. 1, chap. 10, p. 211.)

67. *Ibid.*, p. 212. On aurait aimé que Cartelier, au lieu d'affirmer péremptoirement que la théorie des prix de production ne peut exprimer le phénomène de l'exploitation, lise de plus près ce chapitre 10, ne serait-ce que pour le réfuter ! Nous retrouvons une position à peu près semblable chez Benetti, lorsque ce dernier écrit : « Cependant nous avons vu aussi que la relation entre profit et plus-value ne peut être démontrée sur la base du schéma de transformation des valeurs en prix... La

sentant donc la forme généralisée de l'exploitation.

— Comprendre le *mouvement* réel du capital, sa répartition et sa *réallocation*. Il s'agit d'expliquer cette réallocation, de montrer comment elle suscite telle ou telle contradiction, comment celle-ci peut être temporairement dépassée.

Dans le chapitre 10 Marx montre que l'étude des prix de production nécessite au préalable celle des *valeurs de marché*. Il s'agit dès lors d'une interprétation tout à fait différente de la transformation des valeurs en prix de production que celle à laquelle nous ont habitués les fétichistes du chapitre 9. La transformation des valeurs en prix de production revêt alors le même sens que celle des valeurs individuelles en valeurs de marché. « *Ce que nous avons dit ici de la valeur de marché est aussi valable pour le prix de production, dès que ce dernier a pris la place de la valeur de marché*<sup>68</sup>. »

Cette interprétation diffère fondamentalement de celle à laquelle pourrait conduire l'étude exclusive du chapitre 9. Elle est centrée sur la signification du sens exact que revêt le temps de travail abstrait *socialement nécessaire* et la *péréquation* des taux de profit. C'est ce que nous allons voir.

Nous analyserons d'abord la valeur de mar-

---

raison en est que les catégories de valeur et de plus-value n'ont pas seulement un statut positif (comme les catégories de l'économie politique) mais aussi un statut critique » (*op. cit.*, p. 151).

68. K. MARX, *Le Capital*, I, III, t. 1, chap. 10, p. 195 (souligné par P.S.), également p. 213 : « Par notre développement, nous avons montré comment la valeur de marché (et tout ce qui en a été dit est valable, avec les restrictions nécessaires, pour le prix de production)... »

ché, puis les causes pour lesquelles le prix de production se détermine selon les mêmes principes que la valeur.

### 1. Les problèmes posés autour de la valeur de marché

Nous étudierons successivement : les problèmes posés par la détermination de la valeur de marché, et les modalités de passage d'une valeur de marché à une autre.

a) « On ne doit pas douter que la valeur de marché du livre III corresponde à ce que Marx nomme la valeur d'échange dans le livre I<sup>69</sup>. » Cette appréciation, ancienne, de Denis est globalement juste. Cependant, ces deux concepts ne sont pas exactement semblables. La valeur d'échange concerne *une* marchandise. La valeur de marché concerne également une marchandise, mais produite avec différents niveaux d'efficacité selon les entreprises. Au sein d'une même branche (*une* marchandise) coexistent en effet diverses entreprises ayant des caractéristiques techniques différentes. A chaque caractéristique technique différente correspond *une valeur* individuelle différente. La valeur de marché correspond à la valeur *moyenne*. L'entreprise produisant dans les conditions moyennes produit à la valeur de marché si les quantités produites dans de mauvaises conditions compensent celles produites dans de bonnes conditions. Si tel n'est pas le cas, la valeur de marché s'obtient comme une moyenne pondérée des différentes valeurs individuelles. La valeur de marché d'une marchandise est donc

---

69. H. DENIS, *Valeur et capitalisme*, Ed. sociales, 1957, p. 60.

déterminée par deux facteurs : par les conditions techniques de production de chaque entreprise et par la répartition du capital entre ces entreprises<sup>70</sup>.

La valeur de marché s'oppose donc aux valeurs individuelles, mais se détermine à partir d'elles. Forme phénoménale de la valeur, la valeur de marché — de même que la valeur d'échange — se distingue de la grandeur de valeur. La valeur de marché est donc le temps de travail privé concret qu'il a été nécessaire de dépenser pour produire l'équivalent général qui incarne le travail social abstrait incorporé dans une marchandise<sup>71</sup>.

La valeur de marché s'impose aux entreprises. Elle correspond à une *sanction* — du côté de la production. Plus précisément, elle ne fait que traduire l'idée selon laquelle la grandeur de valeur correspond à la quantité de travail *socialement nécessaire*. Il ne peut donc s'agir de n'importe quel travail, mais de celui qui est socialement nécessaire. La différence entre valeur individuelle et valeur de marché signifie que le travail dépensé n'était pas socialement nécessaire. La soumission de l'entreprise à cette valeur de marché traduit donc une sanction (positive ou négative). C'est en ce sens qu'on peut dire que

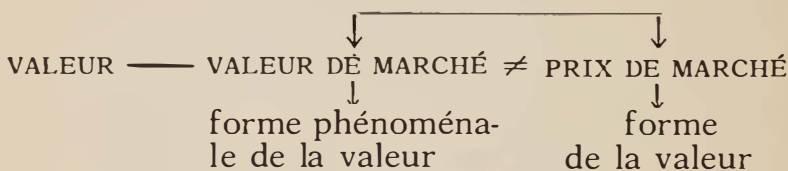
---

70. On comprend dès lors que la somme des valeurs individuelles corresponde nécessairement à la somme des valeurs de marché. Pour plus de détails : *Le Capital*, l. III, t. 1, p. 198, 199, 200.

71. La grandeur de valeur ne saurait être confondue avec la valeur d'échange. Rappelons que pour Marx « la grandeur de valeur exprime donc un rapport de production, le lien intime qu'il y a entre un article quelconque et la portion de travail social qu'il faut pour lui donner naissance. Dès que la valeur se transforme en prix, ce rapport apparaît comme un rapport d'échange » (K. MARX, *Le Capital*, livre I, Pléiade, p. 640). Cf. *infra*, section 1.

le travail abstrait dépensé reconnu est celui qui a été socialement nécessaire. Les valeurs individuelles sont supérieures à la valeur de marché lorsque les conditions de production sont inférieures à la moyenne (et inversement). *L'écart* entre valeur de marché et valeur individuelle affecte la plus-value. Cela signifie que certaines entreprises ont été *pénalisées* et d'autres *favorisées* selon qu'elles produisaient ou non dans des conditions de production inférieures à la moyenne. Nous assistons donc — au niveau de la branche — à des transferts de plus-value entre entreprises, *transferts sanctionnant les conditions sociales de la production*.

Le prix de marché est une des deux formes de la valeur. Il n'est pas égal à la valeur d'échange (ou de marché), forme phénoménale de la valeur. Il fluctue autour de la valeur d'échange et est déterminé fondamentalement par elle. Nous pouvons représenter ceci par le schéma suivant :



De même que la valeur de marché manifeste une sanction sociale au niveau de la production par rapport aux différentes valeurs individuelles, *le prix de marché manifeste une sanction sociale par rapport au niveau de la circulation des marchandises*<sup>72</sup>, même si la marchandise produite l'a

72. « Si la demande l'emporte tant soit peu sur l'offre, c'est la valeur individuelle des marchandises produites dans les conditions défavorables qui règle le prix de marché » (*ibid.*, l. II, t. 1, chap. 10, p. 200). « Si la demande est faible par rapport à l'offre, la fraction favorisée, quelle que soit sa grandeur, s'octroie une position

été dans des conditions moyennes reconnues socialement. C'est ce qui fait dire à Marx : « Si la production de cette marchandise dépasse la mesure du besoin social, *une partie du temps de travail social se trouve gaspillé, sur le marché, la masse de marchandises représente alors une quantité de travail social très inférieure à celle qu'elle contient effectivement*<sup>73</sup>. » Le prix de marché fluctue autour de la valeur de marché parce que la quantité de travail social utilisée à la production *ne peut correspondre*, à chaque instant, au volume du besoin social à satisfaire. C'est là un point essentiel qui découle du caractère contradictoire de la marchandise.

b) Les modalités de passage d'une valeur de marché à une autre découlent des considérations précédentes et manifestent l'évolution de la force productive du travail. Comme nous l'avons souligné, le capital ne peut être saisi au repos ; parce qu'il est de la valeur qui se met en valeur, c'est un mouvement. La détermination *des valeurs de marché successives d'une marchandise* ne peut se concevoir dès lors que dans le cadre d'une analyse *cyclique* du capital et plus particulièrement celle du cycle du capital productif<sup>74</sup>. La valeur de marché se détermine au niveau de la sphère de la production, là où, se combinant d'une certaine

---

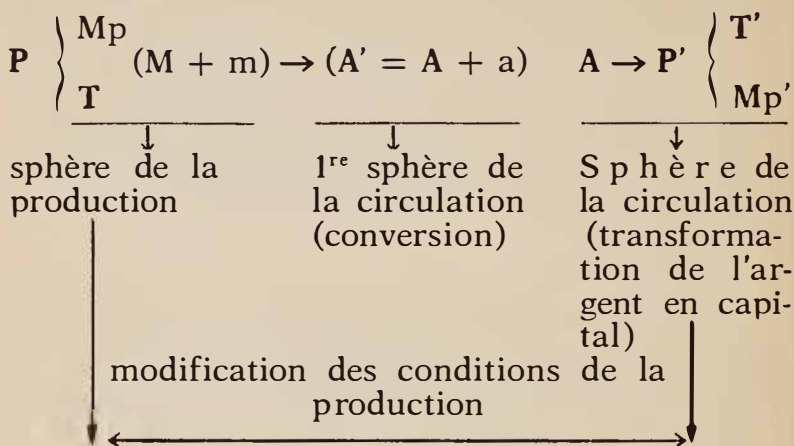
dominante en ramenant son prix à sa valeur individuelle » (*ibid.*, p. 200). Il y a quelquefois confusion dans le texte de Marx dans l'usage des termes prix de marché et valeur de marché. Ces confusions semblent être le résultat d'une mauvaise traduction de la 1<sup>re</sup> édition, comme l'indique une note de la page 200.

73. *Ibid.*, p. 202, 203. C'est nous qui soulignons.

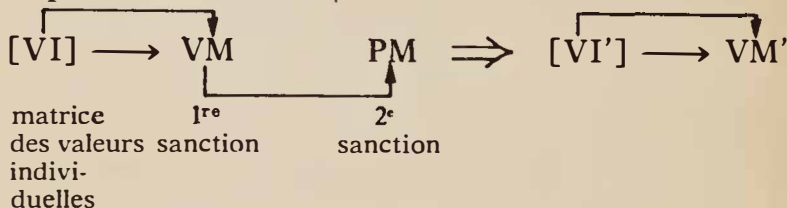
74. Le cycle du capital productif, analysé au livre II, est celui de la *reproduction du capital* : « Dans P...P', P' exprime non la production de plus-value, mais la capitalisation du capital qui s'est faite » (*ibid.*, l. II, t. 1, p. 75).



manière avec les moyens de production, la force de travail crée la valeur. Le prix de marché diffère de la valeur de marché. Cet écart est de nature à influencer les conditions de la production des marchandises<sup>75</sup>. Nous avons ainsi le cycle du capital suivant :



Ce cycle du capital productif correspond à la séquence suivante :



Le cycle du capital productif met donc en lumière l'influence de la première sphère de la circulation sur la sphère de la production, c'est-à-dire sur les conditions sociales de la production.

75. « Le rapport entre l'offre et la demande *explique* donc : d'une part, les seuls écarts des prix de marché par rapport aux valeurs de marché, d'autre part, *la tendance à réduire ces écarts*, c'est-à-dire la tendance à annuler l'action du rapport entre l'offre et la demande » (*ibid.*, l. III, t. 1, chap. 10, p. 205 ; souligné par P.S.).

L'existence d'écart entre prix de marché et valeur de marché exprime donc la divergence nécessaire entre l'offre et la demande. *Mais* cette existence même sous-produit les facteurs qui vont tendre à l'annuler. « L'offre et la demande peuvent provoquer de façon très variée l'annulation de l'effet produit par leur inégalité si par exemple le prix de marché baisse par suite d'une diminution de la demande ; il se peut alors que du capital soit retiré, l'offre s'en trouvera diminuée. *Mais il est également possible dans ce cas que la valeur de marché elle-même subisse une baisse à la suite d'inventions diminuant le temps de travail nécessaire.* Elle sera alors alignée sur le prix de marché. » Marx précise en ajoutant : « Si quelqu'un arrive à produire à *meilleur compte*, à vendre davantage et à s'emparer ainsi d'une partie plus importante du marché en vendant au-dessous du prix de marché courant ou de la valeur de marché, il le fait, *et par là débute l'action qui force, petit à petit, les autres à adopter, eux aussi, le mode de production le moins onéreux, ramenant le travail socialement nécessaire à un niveau inférieur*<sup>76</sup>. »

## 2. Le prix de production se détermine selon les mêmes principes que la valeur

L'économie capitaliste est composée de « n » branches (n marchandises). La concurrence existe entre les capitalistes au sein de ces branches. Les capitalistes apparaissent comme des « faux frères ». Pour comprendre leur unité profonde, pour saisir le mouvement des capitaux nombreux, il faut aller au-delà de l'apparence des choses et rechercher les contradictions internes au capital.

---

76. *Ibid.*, p. 209 ; souligné par P.S.

Une fois ceci fait, le concret sera alors un concret « pensé » et l'unité de sa diversité pourra alors être saisie. L'analyse de la valeur et de la valeur de marché (d'échange) correspond donc à une étape nécessaire dans le procès d'appropriation théorique du réel. *L'analyse des prix de production et des prix de production de marché* (forme phénoménale des prix de production)<sup>77</sup> correspond donc à l'application de la loi de la valeur au niveau des capitaux nombreux. Bien que par certains côtés le chapitre 10 soit désordonné et inachevé, cette position est clairement exprimée, comme nous avons pu déjà le noter. Mais le problème n'est pas tant que cette position soit présente dans ce chapitre — car après tout nous avons vu aussi qu'on y trouvait des ébauches de raisonnements erronés — mais que ce soit la seule qui soit compatible avec le caractère double de la marchandise. Et c'est cela qui est décisif.

Arrivés à cette étape de notre analyse nous devons nous interroger sur le sens que revêt la péréquation des taux de profit. Nous avons mon-

---

77. Nous avons déjà noté que Marx utilise souvent au niveau du livre III le terme valeur à la place de valeur d'échange. Avec le chapitre 10 cette ambiguïté disparaît, puisque Marx analyse les fluctuations du prix de marché par rapport à la valeur de marché (d'échange) et non autour de la valeur. Cette ambiguïté reparaît cependant lorsque Marx indique que tout ce qui a été écrit sur la valeur de marché est valable pour le prix de production. Ce n'est qu'à la fin de son chapitre qu'il précise sa pensée et avance le concept de *prix de production de marché* qu'il compare à la valeur de marché (par exemple p. 213). Nous aurons donc les couples suivants : valeur - prix de production ; valeur de marché - prix de production de marché (formes phénoménales). La transformation du premier implique celle du second et traduit le passage d'un niveau d'abstraction à un autre.

tré d'un côté qu'on ne pouvait pas passer des valeurs aux prix par la concurrence, de l'autre que la concurrence jouait au niveau des capitaux nombreux. Nous allons montrer que la péréquation des taux de profit exprime une sanction sociale *du côté de la production*, que cependant il existe un différentiel des taux de profit. La tendance à annuler ce différentiel des taux de profit résulte de la concurrence entre les capitaux et du changement de combinaisons productives qu'elle implique.

a) *La péréquation : une sanction sociale.* L'idée que nous avons développée au niveau *de la marchandise* (une branche) se retrouve au niveau *des marchandises* (plusieurs branches).

Au niveau *d'une* branche (une marchandise), certaines entreprises sont pénalisées au profit d'autres travaillant dans des conditions supérieures à la moyenne. Des diverses valeurs individuelles découle une valeur de marché traduisant ces sanctions (positives ou négatives) situées exclusivement au niveau de la sphère de la production. Ces sanctions affectent la plus-value de telle sorte que certaines en reçoivent moins et d'autres plus que ce que devrait leur rapporter l'exploitation de leurs travailleurs. Mais dans la mesure où, par définition, la valeur de marché est la moyenne pondérée des valeurs individuelles, la somme de plus-value créée par l'ensemble des travailleurs n'est pas affectée.

Au niveau de plusieurs marchandises différentes, *cette sanction exprime le niveau général atteint par les forces productives*, non pas dans une branche particulière, mais dans *l'ensemble* des branches. Les branches retardataires, ayant une composition organique du capital plus faible que

la moyenne<sup>78</sup>, sont pénalisées au profit de celles qui ont une composition organique du capital supérieure à la moyenne. *La péréquation des taux exprime donc cette sanction sociale et traduit le niveau atteint par les forces productives par rapport à leur niveau moyen.* Comme ce niveau moyen n'est pas stable, qu'il progresse de manière chaotique, les quantités de plus-value sociale transférées entre les branches évolueront selon l'évolution de leur force productive du travail res-

---

78. La composition organique du capital s'élève dans le temps, de manière chaotique, entrecoupée par les crises. Cette élévation de la composition organique du capital traduit l'apparition de nouveaux secteurs de pointe. Parallèlement, d'anciens secteurs de pointe deviennent retardataires, ainsi en a-t-il été du textile naturel. Leur composition organique ne suit pas au même rythme le mouvement ascendant de la composition organique générale. On peut donc dire que les branches retardataires sont caractérisées par une composition organique plus basse. *Cependant*, l'alourdissement de la composition organique est de nature à faire baisser le taux de profit général. C'est ce qui explique que les branches de pointe, d'un côté, tentent, entre autres, de faire connaître à leur capital constant une rotation plus forte (ce qui diminue la composition organique), d'un autre côté bénéficient de l'intervention de l'Etat. Cette intervention de l'Etat conduit à dévaloriser (déprécier) leur capital constant, ce qui agit de manière favorable sur le taux général de profit et sur leur taux plus particulièrement. Cette intervention de l'Etat, ainsi que la rotation plus grande, agissent sur le *niveau* du taux moyen de profit du secteur privé, et sur le *niveau* du taux de profit des secteurs clés. Elle a pour fonction à la fois de freiner les crises de surproduction et de favoriser l'accumulation dans les secteurs clés (c'est ce qu'on appelle aujourd'hui le redéploiement). *Mais cette intervention se situe par rapport au mécanisme que nous décrivons.* Elle a pour fonction d'*accentuer* le transfert de plus-value sociale précisément des secteurs retardataires vers les secteurs de pointe, et de maintenir un certain niveau de taux de profit. Dans ce dernier cas, elle se situe par rapport aux contradictions qu'implique la loi de baisse tendancielle du taux de profit.

pective. Les transferts de plus-value sociale — dont la péréquation des taux de profit n'est que le résultat — expriment ces sanctions. Ces sanctions n'ont pas de « matérialité », dans le sens où ils ne résultent ni d'une remise directe de plus-value d'une branche à une autre, ni d'un mécanisme du marché tel que la concurrence. Ces sanctions ne sont que la conséquence du passage d'un niveau d'abstraction à un autre. La « forme métamorphosée » de la valeur au niveau des capitaux nombreux est celle des prix de production. Ces derniers ne sont donc que l'expression de la loi de la valeur à ce niveau de l'analyse plus proche du réel. Mais la compréhension de la loi de la valeur, à ce niveau d'analyse, *nécessite au préalable* sa compréhension à un niveau d'abstraction supérieure. L'analyse de la transformation est nécessaire parce qu'elle traduit la nécessité d'analyser *d'abord* la loi de la valeur au niveau du capital en général. En ce sens, elle ne peut être une simple opération mathématique.

Nous n'avons pas introduit la concurrence. Elle n'agit pas à ce niveau de l'analyse. Mais déjà on peut *prévoir* que, si les branches retardataires sont pénalisées, elles n'attireront que faiblement les capitaux. Mais pour comprendre l'orientation du capital et sa réallocation, il faut introduire l'effet qu'exerce la sphère de la circulation sur celle de la production. On ne peut en effet comprendre cette orientation si on se situe exclusivement au niveau de la sphère de la production, bref si l'on exclut le cycle du capital, puisqu'à ce niveau les taux de profit sont théoriquement égalisés.

b) Le prix de marché est une forme de la valeur et au niveau d'abstraction où nous nous situons maintenant, il est une *forme* du prix de production. De même que le prix de marché ne peut être égal à la valeur de marché (forme phé-

noménale de la valeur), il ne peut être égal au prix de production de marché. Il fluctue autour de lui. *Cette fluctuation n'est pas neutre.* Elle agit sur l'évolution du prix de production. Elle crée des distorsions dans les taux de profit. Lorsque la demande est supérieure à l'offre, un surprofit apparaît. Ce surprofit est de nature non seulement à *attirer* de nouveaux capitaux, mais aussi à provoquer des modifications de combinaisons productives. Surprofits dans certaines branches, sous-profit dans d'autres — résultat des diverses fonctions que revêt la monnaie et de l'inégalité entre les *besoins sociaux* et les diverses productions — constituent *la base* à partir de laquelle *la concurrence* pourra jouer. Cette concurrence, tout en déplaçant les capitaux des branches les moins rentables vers celles qui le sont plus, suscitera parallèlement des modifications des combinaisons productives<sup>79</sup>

La concurrence entre les capitaux *fait donc suite* à la conversion des marchandises en argent. Les conditions de la conversion des marchandises en argent provoquent un *entrelacement* particulier des différents cycles de capitaux dans chaque branche. Les capitaux tentent de fuir les branches à faible rémunération vers celles dont la rémunération serait plus élevée. Ce mouvement du capital, lorsqu'il n'est pas freiné par des barrières à l'entrée qu'élèvent les monopoles, est de nature à *niveler* les taux de profit<sup>80</sup>.

---

79. On pourrait ajouter que la concurrence sera alors d'autant plus exacerbée que la loi de baisse *tendancielle* du taux de profit commencera à exercer ses effets néfastes sur le taux de profit.

80. Comme nous l'avons montré ailleurs, les monopoles ne peuvent que *freiner* ce mouvement du capital. Les surprofits de monopole ne sont donc que transitoires. Ils ne peuvent être éternels. En ce sens les monopoles subissent la loi de la valeur, même s'ils peuvent

Parce que la monnaie a plusieurs fonctions, parce que le prix de marché exprime une sanction selon que la quantité de marchandises produite correspond ou non aux besoins sociaux, les taux de profit sont différents. Parce que la concurrence agit alors, ces taux de profit tendent à se niveler. Mais, parce que la monnaie a toujours plusieurs fonctions et que la marchandise conserve son caractère contradictoire, ce différentiel de taux tend à se reproduire.

Nous avons montré l'origine de ce différentiel des taux de profit. Nous avons montré qu'il tendait à disparaître et que, ce faisant, il se reproduisait. Nous avons localisé la cause de ce mouvement contradictoire dans les formes de la valeur, point que nous avons longuement analysé dans la première section.

Cette analyse doit être complétée. Nous avons montré en effet à quel niveau la concurrence jouait et quels étaient ses effets. Nous n'avons pas montré pourquoi la concurrence favorisait l'accumulation du capital dans les branches de pointe, à forte composition organique, au détriment des branches retardataires. Il nous faut donc montrer pourquoi se constituent des surprofits dans les branches de pointe, surprofits qui sont de nature à attirer les capitaux. Nous avons trouvé quelques éléments de réponse à ce problème dans l'ouvrage de P. Mattick<sup>81</sup>.

Les surprofits — autres que ceux provenant

---

s'en détacher temporairement. Cf. SALAMA, J. VALIER, *op. cit.*, chap. 1 et 3.

81. P. MATTICK, *Marx et Keynes*, Gallimard, p. 56-57. L'analyse de Mattick est cependant incomplète, dans la mesure où elle est centrée exclusivement sur les sanctions résultant de l'évolution des besoins sociaux et ne traite pas des sanctions au niveau de la production. On pourrait faire la même critique à son article contre Samuelson.



de l'existence de monopoles — sont le résultat d'une supériorité du prix de marché par rapport au prix de production de marché. Cet écart provient d'une demande supérieure à l'offre. La tendance à accumuler s'exprime — nous l'avons vu — par une augmentation de la composition organique moyenne, dont l'origine se trouve dans les contradictions entre le capital et le travail (et non dans la concurrence). La demande pour le secteur I s'enfle relativement à celle pour le secteur II, Or le secteur I est caractérisé par une composition organique du capital plus élevée<sup>82</sup>. Ce mouvement ascendant pour les branches du secteur I se matérialise par une demande qui croît plus vite que le niveau de la production industrielle (sauf dans les périodes de crise). Cette pression sur la demande pour ce type de marchandise conduit à un décalage positif entre le prix de marché et le prix de production de marché. En d'autres termes, le prix de marché fluctue autour du prix de production de marché, mais tend à fluctuer au-dessus de ce dernier. *Il en découle un surprofit qui favorise la pénétration de capital dans ce secteur* et accentue de ce fait le mouvement ascendant de la composition organique du capital, renforce les forces qui tendent à faire baisser le taux de profit.

Inversement, les branches retardataires voient leur demande s'affaiblir. Des sous-profits apparaissent, suscitant une émigration de capital.

---

82. Par ailleurs, on sait que les biens dits de luxe tendent à se « prolétarianiser ». La demande de biens de consommation durables croît plus vite que celle des biens de consommation non durables. Ce premier sous-secteur est caractérisé par une composition organique du capital plus élevée en général (sauf en ce qui concerne le petit matériel électroménager, les postes de radio à transistors, etc.) que le second sous-secteur de biens de consommation. Son expansion induit une demande de biens d'équipement d'autant plus élevée qu'elle est vive.

Nous avons montré ce que signifiait la péréquation des taux de profit et l'origine du différentiel de ces taux. Nous avons indiqué enfin les causes de l'orientation du capital vers les branches de pointe.

Il reste que ce dernier point mériterait d'être approfondi. Seule cette approche permet en effet d'aller au-delà du prétendu paradoxe : péréquation des taux de profit-différentiel de ces taux, et de comprendre le mouvement du capital.

*La catégorie prix de production est donc nécessaire pour comprendre le mouvement du capital, pour saisir les contradictions qu'il suscite, pour percevoir les contradictions socio-politiques qu'elles impliquent, pour agir enfin sur ces dernières. Parce que le marxisme permet cela, parce qu'il est un moyen pour l'action, il est critique de l'économie politique<sup>83</sup>.*

---

83. Ce faisant, il dénonce le caractère apologétique de l'économie vulgaire (bourgeoise). Mais cette dénonciation, à elle seule, ne saurait lui conférer le caractère de critique de l'économie politique. Il ne l'acquiert que parce qu'il permet d'abord de faire l'anatomie de la société bourgeoise, que parce qu'il est moyen pour l'action !



## Conclusion de la 2<sup>e</sup> partie

Quelques mots pour résumer notre démarche. Les hypothèses de base prêtées à Marx, soit pour le critiquer, soit pour le corriger, aboutissent à l'inutilité de la théorie de la valeur. Cette conclusion est contenue dans les hypothèses. Les hypothèses étant fausses, cette conclusion l'est également.

Les marchandises sont immédiatement exprimées en argent avant même que celui-ci ne les fasse circuler. Autrement dit, la valeur d'échange n'est équivalente ni à la valeur, ni à la grandeur de valeur. Elle n'est qu'une forme phénoménale de la valeur, elle est son expression. Ce point permet d'analyser les formes de la valeur. Le prix de marché, forme nécessaire d'apparition de la valeur, fluctue soit autour de la valeur d'échange (de marché), soit autour du prix de production de marché. Dès lors, l'erreur fondamentale dénoncée ne peut en être une, puisque le coût de production est exprimé immédiatement en terme monétaire.

Les prix de production sont l'expression de la loi de la valeur au niveau des capitaux nombreux. La transformation des valeurs en prix de production signifie le passage d'un niveau d'approche du réel à un autre. Le premier niveau d'abstraction (capital en général) est cependant nécessaire. La transformation n'est que l'application des enseignements tirés de ce niveau d'analyse à un niveau d'abstraction plus proche du réel. Le réel devient alors un « concret pensé ». L'unité de sa diversité apparente peut être saisie.

Les prix de production, parce qu'expression de la loi de la valeur, permettent dès lors d'entreprendre l'anatomie de la société bourgeoise, de déceler ses contradictions, et fournissent ainsi une arme efficace pour l'action. Ce qui n'est pas négligeable pour ceux qui pensent que « l'arme de la critique ne saurait remplacer la critique des armes »...

# Table

INTRODUCTION GÉNÉRALE .....	7
<b>I. L'approche néo-classique .....</b>	<b>11</b>
INTRODUCTION .....	13
1. LA DÉMARCHE .....	15
Section 1. Philosophie et démarche ..	15
Section 2. La démarche proprement dite .....	21
2. L'INCOHÉRENCE INTERNE .....	73
Section 1. De brouilles... ..	73
Section 2. ... au vrai problème .....	77
Section 3. Les essais de réponse des néo-classiques .....	88
3. CRITIQUE EXTERNE .....	125
Section 1. Sur les besoins .....	127
Section 2. Le tout et les parties ....	128
Section 3. Un troc généralisé ou le statut de la marchandise ..	130
Section 4. Prix de location et prix d'achat .....	133

II. Les approches ricardienne et marxiste . . . .	137
1. MARX ET RICARDIANISME . . . . .	145
Section 1. Marx ricardien . . . . .	145
Section 2. Le prolongement des critiques : le modèle de Sraffa	168
Résumé général du chapitre 1 . . . . .	194
2. POUR UNE INTERPRÉTATION QUI PERMETTE DE SAISIR LE PROCÈS D'ACCUMULATION ET SES CONTRADICTIONS . . . . .	199
Section 1. Critique des hypothèses prêtées à Marx . . . . .	200
Section 2. Pour une interprétation non ricardienne de la transformation . . . . .	236
CONCLUSION DE LA 2 <sup>e</sup> PARTIE . . . . .	253

**A**CHEVÉ D'IMPRIMER  
 EN FÉVRIER 1979 SUR LES PRESSES  
 DE L'IMPRIMERIE CH. CORLET, 22-26, RUE  
 DE VIRE, A 14110 CONDÉ-SUR-NOIREAU  
 DÉPÔT LÉGAL : 1<sup>er</sup> TRIMESTRE 1979  
 N° D'IMPRIMEUR : 3508  
 TROISIÈME TIRAGE : 13 000 A 17 000 EX.

I.S.B.N. 2-7071-0782-4



